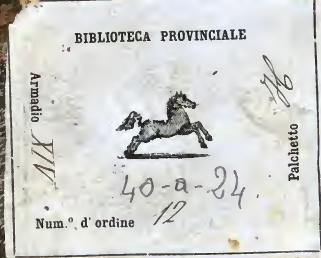



BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto
40-a-24
Num.o d' ordine 12



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

TOME V.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

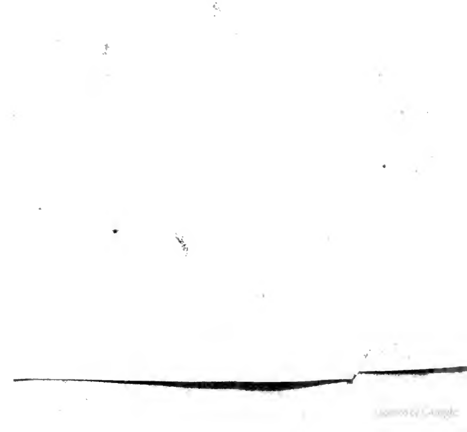
TOME CINQUIEME.



A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 28.

AN XIII. — 1804.





VU

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

SUITE DES VOYAGES AU CENTRE DE L'EUROPE.

VOYAGE EN FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Précis historique sur la situation ancienne et moderne de la France.

Il est facile de se convaincre qu'on ne peut pas s'appliquer avec fruit à connaître un pays dans le détail, sans avoir des notions, au moins générales, de son histoire. Un précis de celle du nôtre doit sans doute précéder les observations dont on veut faire France.

France.

part au lecteur dans le cours d'un voyage fait en France: il me paraît nécessaire pour l'intelligence des événemens remarquables, de ces grandes révolutions qui se sont passées dans les provinces et les villes principales : il dispense de tracer trop souvent bien des faits historiques, et ne laisse que plus de liberté pour s'étendre sur d'autres objets agréables ou instructifs.

La France, avant ses nouvelles acquisitions, comprenait la plus grande partie de la contrée connue anciennement sous le nom de Gaule, qui s'étendait d'orient en occident, depuis le Rhin et les Alpes, jusqu'au canal de la Manche; et du nord au midi, depuis la mer d'Allemagne, jusqu'à la Méditerranée et aux Pyrénées. Elle était dans ces derniers temps bornée, au nord et à l'est, par les provinces des Pays-Bas et quelques principautés germaniques, dont elle était séparée par des frontières hérissées de places fortes, et par le haut Rhin, par le Mont-Jura et par les Alpes qui la séparent du même côté d'avec la Suisse et le Piémont. Ses limites, à l'occident et au midi, étaient toujours l'Océan, les montagnes des Pyrénées et la mer Méditerranée.

Elle contenait en longitude 13 degrés, ou environ 330 lieues, depuis les frontières d'Alsace jusqu'à la pointe occidentale de la Bretagne; elle avait en latitude, environ 9 degrés ou 230 lieues depuis Bellegarde, au-delà de Perpignan, jusqu'à Dunkerque. France.

La surface de la France était de plus de 29,000 lieues carrées, ce qui fait à peu-près 112 millions d'arpens, dont on compte 65 millions en labour, 25 millions en landes, bruyères, montagnes incultes, chemins, étangs et rivières: le surplus en prés, pâturages, bois, vignes et autres cultures; emplacemens de villes, bourgs, villages et habitations.

La population de la France excédait 25 millions de têtes; elle contenait environ 750 villes, dont une de 750,000 mille habitans, six de 100 à 150 mille, trois de 50 à 100 mille, vingt-sept de 20 à 50 mille, soixante-treize de 10 à 20 mille, quatre cent soixante-huit de 3 à 5 mille. Indépendamment d'un nombre infiniment plus considérable de bourgs, villages et hameaux, le nombre des communes était de 44 à 45,000.

Elle est arrosée par cinq grand fleuves : le Rhin, qui prend sa source dans le pays

France.

des Grisons, et ne baigne qu'une partie de sa frontière à l'orient; le Rhône, qui descend du mont *Furca* en Suisse, entre en France au fort de l'Écluse, la traverse du nord au midi, et se jette dans la Méditerranée, au-dessous d'Arles; la Seine, qui prend sa source dans les montagnes de la haute Bourgogne, près St.-Senne, et a son embouchure dans la Manche, auprès du Havre; la Loire, qui sort des montagnes du Velay, au-dessus du Puy, et se rend dans l'Océan, près du Croisic, au-dessous de Nantes; et laGaronne, qui sort des montagnes des Pyrénées dans la Catalogne, et a son embouchure dans l'Océan, au golfe de Gascogne, auprès de Royan, à vingt lieues au-dessous de Bordeaux.

Il y a en outre un grand nombre de rivières considérables qui se jettent dans ces cinq fleuves, et d'autres qui se rendent directement dans la mer.

La France, environnée de mers du côté du midi, de l'occident et d'une partie du nord, a sur ses côtes ou dans l'intérieur, à l'embouchure de quelques fleuves ou rivières, un grand nombre de ports et de rades, tant pour les vaisseaux de guerre, que pour les navires de commerce, sans

France.

compter plusieurs petits ports et havres pour des bâtimens de pêcheurs. Il y a dans l'intérieur plusieurs canaux de navigation, dont les principaux sont le canal de Languedoc, qui a 64 lieues de long, depuis Cette jusqu'à Toulouse, et qui opère la communication de l'Océan avec la mer Méditerranée, et traverse la Guyenne et le Languedoc; les canaux d'Orléans, de Briare et de Loin, qui joignent la Loire avec la Seine.

Il y a peu de contrées dans l'univers aussi favorisées de la nature que la France, par la douceur du climat, la fertilité du sol, la variété infinie des productions. Elle réunit dans ses neuf degrés de latitude, les avantages des climats chauds et ceux des pays froids; elle recueille communément assez de blé pour sa consommation. Une culture, favorisée désormais par de meilleures lois politiques, commerciales et fiscales, par des opinions plus justes que celles qui ont trop long-temps dégradé en France l'utile profession de laboureur et enchaîné son industrie, doit infailliblement élever bientôt ce genre de productions, au-dessus de tous ses besoins. Ses vins exquis et variés, connus

France.

et recherchés dans le monde entier ; ses huiles, le sel qui s'y forme avec la plus grande facilité, surpassent de beaucoup sa consommation, et font l'objet d'un grand commerce. Elle pourra, en soignant ses pâturages, en y suppléant par des prairies artificielles, en multipliant les bestiaux, en étendant l'éducation des abeilles, la culture des mûriers, du chanvre, du lin, et d'autres productions semblables, diminuer l'importation des soies, des laines, des cuirs et d'autres denrées qu'elle tire annuellement de l'étranger; et une meilleure administration dans l'aménagement des forêts, et dans l'exploitations des mines de charbon de terre, pourra la préserver de la disette de bois de construction et de chauffage dont elle est menacée.

Les peuples qui habitaient anciennement ce pays, appelés Celtes par les Grecs, et Gaulois par les Romains, avaient des mœurs à-peu-près semblables à celles des Germains, décrites par Tacite. Ils élisaient eux-mêmes leurs chefs, sans jamais leur confier un pouvoir absolu ni arbitraire ; ils s'assemblaient à des jours marqués, pour délibérer sur des affaires majeures, laissant aux chefs le soin des affaires moins

importantes ; ils leur apportaient volontairement des tributs à titre de présent, pour subvenir aux dépenses publiques. La plupart des délits, et le meurtre même, pouvaient se racheter par des amendes, afin, dit Tacite, de ne pas perpétuer les inimitiés et les vengeances, plus dangereuses chez les peuples libres. C'était aux esclaves qu'ils confiaient la culture de leurs terres ; méprisant ce genre d'occupation, ne faisant cas que du métier de la guerre. César employa beaucoup d'années et de grandes forces pour les conquérir.

France.

Les Gaulois étaient un peuple naturellement guerrier. Un ancien proverbe latin disait qu'il n'y avait pas d'armée sans soldats gaulois. Ce qui prouve que le soldat gaulois allait offrir ses services militaires aux étrangers. C'est encore aujourd'hui l'usage de la Suisse. Le mélange des Gaulois et des Germains avec les fiers conquérans qui s'établirent dans les Gaules, explique cette ardeur martiale, cette vivacité guerrière qui a toujours distingué la nation française.

Ce peuple, naturellement religieux, parce que ses mœurs étaient simples, avait été soumis à la religion des Druides. Il

France.

avait un grand respect pour ses ministres : il leur confiait la décision de ses principales affaires : ils exerçaient la police, même dans les assemblées générales ; eux seuls infligeaient les peines, comme si elles n'eussent pu être que les effets de la volonté des dieux, dont ils se disaient les confidens. Ils présidaient au culte religieux, aux auspices, aux augures et aux pratiques de superstition dans lesquelles ils entretenaient ces peuples ignorans. Ils formaient une classe séparée, ne payaient aucuns subsides, n'allaient point au combat, et se perpétuaient de père en fils dans cette profession mystérieuse et dominante. Ils avaient des subalternes appelés *Bardes*, chargés de composer les hymnes guerriers et les poésies informes qui contenaient la tradition, la croyance et la morale du vulgaire. Il n'y avait point chez eux d'autre code ni d'autres annales. Les prêtres seuls avaient quelque connaissance des lettres, mais ils n'écrivaient jamais rien, de peur, disaient-ils, que les lois et les usages du pays ne fussent connus des peuples voisins, avec qui ils étaient souvent en guerre.

C'est à l'habitude de cette vénération, que les ministres de la religion chrétienne

durent l'empire qu'ils exercèrent dans les Gaules, depuis que leur religion y fut introduite. Les conquérans trouvèrent cette vénération établie; et comme il entrait dans leur plan de ne toucher que le moins possible aux usages des peuples conquis; et que depuis qu'eux-mêmes avaient embrassé la foi, ils étaient intéressés à soutenir ce respect religieux qui leur garantissait la fidélité des peuples, ils conservèrent aux ministres de l'église toute l'autorité qui pouvait se concilier avec la conquête.

France.

Enfin les habitans des Gaules devenues province romaine, avaient été traités, surtout depuis Auguste, plutôt en alliés qu'en sujets. L'avidité des proconsuls n'y trouvait pas ces immenses richesses, qui leur avaient fait commettre tant de vexations dans les provinces de la Grèce et de l'Asie. La plus grande partie du sol était couverte de forêts; et les Romains, en combattant les Gaulois, avaient appris à les estimer. Jules César, leur vainqueur, avait recherché leur amitié. Auguste suivit le même plan; il sentit que les Gaules seraient encore dangereuses pour Rome, si elles avaient des vengeances à exercer; qu'au contraire, si elles restaient attachées

France. à l'empire, elles lui serviraient de barrière contre les Barbares. L'événement prouva la justice de cette double combinaison. Elles furent long-temps la terreur des Barbares. Malgré des malheurs passagers, elles conservèrent toujours une supériorité marquée sur les autres provinces romaines. Jamais elles ne furent avilies comme la plupart de celles-ci.

Cette existence politique tenait à la nature du gouvernement que les Romains avaient trouvé dans les Gaules, et qu'ils avaient eu la sagesse d'y maintenir. Chaque cité avait conservé ses députés et la forme de ses élections. La nation avait conservé son grand sénat, composé des princes et des citoyens les plus puissans. Leur organisation militaire resta la même; et toutes ces gradations, sans lesquelles il n'y a point de société civile, étaient autant de garans de la tranquillité publique, et de moyens pour la conserver.

Quelques auteurs ont cependant prétendu que les vexations des Romains avaient irrité contre eux les peuples des Gaules, et que ce fut pour se soustraire à leur domination, que ces peuples appelèrent les Francs, et les reçurent comme amis. Ce

système a été surtout embrassé par M. l'abbé Dubos; mais on l'accuse de l'avoir soutenu par des raisonnemens plus brillans que solides, en mettant perpétuellement en fait ce qui est en question. M. de Montesquieu l'a fortement combattu. Quelque parti que l'on prenne entre ces auteurs, on doit toujours regarder comme constant que, lors de la conquête des Gaules par les Francs, le gouvernement municipal y subsistait, et que les conquérans durent d'autant plus le conserver, qu'il se conciliait parfaitement avec leur gouvernement, et que sa conservation devait leur attirer la bienveillance d'une nation nombreuse et guerrière, au milieu de laquelle ils se trouvaient en nombre inférieur.

France.

C'est à Clovis que l'on peut fixer l'époque de la fondation du royaume de France. Il profita des conquêtes de ses prédécesseurs, il en ajouta beaucoup d'autres, et enfin il assura sa domination dans les Gaules, en embrassant la religion du peuple qu'il venait de conquérir. Mais il ne prit point la doctrine de l'évangile pour règle de sa conduite, et le nouveau monarque chrétien n'abjura point la férocité du Sicambre: il en suivit la barbare im-

France. pulsion toutes les fois qu'il y fut porté par la haine et par la vengeance: elle entra même dans les combinaisons de sa politique, et c'est elle qui produisit les meurtres et les trahisons qui souillèrent les qualités de ce monarque.

Les Francs avaient apporté avec eux l'usage des assemblées, où se traitaient les affaires publiques. Il continua dans les Gaules; mais il y fut plus compliqué, parce que les intérêts se compliquèrent aussi. Ces assemblées n'étaient plus seulement une multitude armée, qui, en frappant sur ses boucliers, pouvait décider de la bonté d'une loi relative à l'administration d'un grand empire; les évêques y étaient admis: ils durent bientôt y prendre un grand ascendant: ils y venaient avec plus de lumières et de connaissances locales.

Aussitôt après la mort de Clovis, le royaume de France se trouva exposé aux dangers des partages; vice de constitution qui produit toujours de grands troubles dans un état, et qui doit finir par le détruire. Il ne paraît pas que Clovis ait jamais eu l'idée de l'unité de l'hérédité. Il réunit bien tous les différens états des

Gaules; il en attaqua et fit périr tous les rois, il réduisit toutes les familles royales à la sienne. Mais il fallait aussi attacher à une seule tête le droit de succéder au trône; c'est ce qu'il ne fit pas, et dont il ne paraît pas même qu'il ait jamais eu l'idée.

France.

Quand on jette les yeux sur les guerres sanglantes et continuelles que ce vice produisit en France, on ne peut concevoir comment le royaume se soutint, et encore moins comment il s'agrandit au milieu de tant de calamités toujours renaissantes. C'est un problême politique qui ne peut être expliqué que par l'état de faiblesse agonisante où était alors l'empire romain, et par l'extrême agitation de tous les peuples; faiblesse qui, en occasionnant presque partout les mêmes convulsions, ne leur laissait ni le temps d'adopter ni celui de concevoir un plan suivi d'attaque.

Le premier partage se fit à la mort de Clovis; la monarchie divisée dès ce moment, fut, à force de crimes, réunie sous Clotaire, puis repartagée entre ses descendans. Ce fut alors que les maires du palais, qui n'étaient d'abord que des officiers domestiques, profitant de la faiblesse des rois, devinrent les premiers ministres, puis les

France.

maîtres de la monarchie. Dès ce moment il y eut deux souverains dans l'état, celui auquel on en laissait le titre, et celui qui en exerçait les fonctions. Le second devait finir par chasser l'autre.

Au moment où les rois Mérovingiens furent exclus du trône, peu d'états en Europe avaient pris une consistance fixe. Il n'y avait entre eux que des relations éloignées, accidentelles, et aucun de ces rapports stables, de ces intérêts nécessaires qui forment les liens de la politique actuelle.

Clovis, en fondant la monarchie, en récompensant tous ceux qui l'avaient aidé à la conquérir, conserve sur eux une entière autorité; il leur donne ou leur retire à volonté les charges, les fiefs, les bénéfices, et ne veut pas même leur en assurer l'usufruit. Ses successeurs n'imitent pas ce sage exemple; ils laissent ou donnent à tous ces possesseurs le droit de se maintenir, malgré l'autorité royale, dans ces possessions dont ils ne jouissaient auparavant que d'une manière précaire. Ils élèvent autour de cette autorité royale, une foule d'autorités rivales, qu'ils ne peuvent plus contenir, et qui finissent par les accabler. Charlemagne, dont le

père a expulsé du trône la famille des Clovis, rétablit cette autorité unique et souveraine, tant dans le royaume dont les Pepins s'étaient emparé, que dans ceux qu'il conquit. France.

La faiblesse des successeurs de Clovis ne corrige point ceux de Charlemagne. Les mêmes vices, les mêmes fautes, les mêmes désordres annoncent et produisent les mêmes révolutions. Les partages de cet immense héritage viennent encore, presque aussitôt après sa mort, porter le trouble dans ses états et dans sa famille, la dépouillent successivement de tout ce que lui avait assuré le génie créateur de Charles, et finissent par la perdre entièrement.

Lorsque Hugues Capet, chef de la troisième race des rois de France, monta sur le trône, il s'était déjà fait dans l'état politique de ce royaume, des changemens considérables qui avaient influé sur la puissance et la l'autorité des assemblées générales de la nation. L'autorité royale, dégradée et avilie par les lâches descendans de Charlemagne, n'était presque plus qu'une ombre. Tout grand propriétaire de terres avait rendu son domaine presque indépendant du souverain. Les ducs ou

France. gouverneurs des provinces, les comtes et les gouverneurs des bourgs et des petits districts, et les grands officiers de la couronne étaient parvenus à rendre héréditaires dans leurs familles, ces dignités qu'ils n'avaient obtenues originairement que pour les exercer à vie, ou tant qu'il plairait au prince.

Dans un royaume divisé en une multitude de baronies indépendantes, à peine restait-il quelque principe commun d'intérêt et d'union. L'assemblée générale ne pouvait guère, dans ses délibérations, regarder la nation comme formant un corps, et établir des réglemens communs qui eussent une égale vigueur dans toutes les parties du royaume. Ainsi, sous les descendans de Hugues Capet, les états-généraux perdirent la puissance législative, ou du moins en abandonnèrent l'exercice. Les rois commencèrent alors à s'en emparer. Ils ne hasardèrent les premiers actes de la législation qu'avec beaucoup de réserve, et après avoir pris les plus grandes précautions pour empêcher leurs sujets de s'alarmer de l'exercice d'une nouvelle puissance. Ils évitèrent de prendre dans les premières ordonnances qu'ils publièrent, un

un ton de commandement et d'autorité; ils traitaient avec leurs sujets; ils leur indiquèrent les mesures qu'ils jugeaient les plus utiles au bien public, et les engageaient à les adopter. Mais la prérogative de la couronne s'accrut bientôt par degrés. Les rois prirent le style et l'autorité de législateur; et avant le commencement du quinzième siècle ils avaient déjà réuni dans leur personne toute la puissance législative.

France.

Lorsque les rois se furent assurés l'importante acquisition de ce nouveau pouvoir, ils obtinrent aisément celui de lever des impôts. Le peuple, accoutumé à voir ses rois publier, de leur seule autorité, des ordonnances pour régler des points qui intéressaient essentiellement les propriétés des sujets, ne fut point alarmé quand il se vit requis par des édits royaux, de fournir certaines sommes pour subvenir aux besoins du gouvernement et aux dépenses de l'état. Lorsque Charles VII et Louis XI essayèrent, pour la première fois, de faire un nouvel usage de leur autorité, de la manière que j'ai déjà exposée, l'accroissement graduel de la puissance royale avait préparé si insensiblement les esprits

France. des Français à cette innovation, qu'elle n'excita aucun soulèvement, et fit naître à peine quelques murmures et quelques faibles plaintes.

Les rois de France s'étant mis ainsi en possession de toute la puissance suprême; le droit de faire des lois, de lever de l'argent, d'entretenir constamment une armée de mercenaires, de faire la paix et la guerre, se trouvant attaché à la prérogative royale, la constitution du royaume presque démocratique sous la première race, devenue aristocratique sous la seconde, finit par être une pure monarchie sous la troisième. Il paraît que depuis cette époque, on a cherché avec soin à écarter tout ce qui avait tendu à conserver l'apparence ou à faire revivre le souvenir du gouvernement mixte des temps antérieurs.

Pendant le règne long et actif de François I.er, la continuité et l'importance des guerres dans lesquelles il se trouva engagé, l'obligèrent d'imposer des taxes onéreuses sur ses sujets; cependant il n'assembla pas une seule fois les états-généraux, et il ne fut jamais permis au peuple d'user du droit de se taxer lui-même, droit, qui selon les idées primitives du gouvernement féodal,

appartenait essentiellement à tout homme libre.

France.

Il resta cependant deux choses qui concoururent à tempérer l'exercice de la prérogative royale et à la contenir dans des bornes assez fixes pour empêcher la constitution de France de dégénérer en despotisme. Les droits et les privilégés réclamés par la noblesse, doivent être regardés comme une barrière contre le pouvoir absolu de la royauté. Quoique les nobles de France eussent perdu l'autorité légale dont ils avaient joui en corps, ils avaient conservé les droits personnels et la prééminence qui étaient attachés à leur rang. La noblesse avait toujours le sentiment de sa supériorité sur les autres classes de citoyens : exempte des taxes dont étaient chargées ces dernières classes, et méprisant les occupations auxquelles elles se livraient, elle avait le privilége particulier de prendre des décorations et des marques extérieures qui indiquaient sa prééminence. Les nobles étaient traités avec un certain degré de déférence en temps de paix, et s'arrogeaient différentes distinctions en temps de guerre. Ainsi, les droits de la noblesse, créés et protégés par un principe d'hon-

France.

neur qui la rendait aussi attentive à les conserver, qu'intrépide à les défendre, sont devenus pour le souverain même un objet de respect. Partout où ces droits se trouveront en opposition avec la prérogative royale, ils en arrêteront l'exercice. La violence d'un despote pourrait exterminer l'ordre entier des nobles; mais tant que cet ordre subsistera et conservera ses idées de distinction personnelle, la puissance des souverains aura des limites. Ainsi s'établit en France une forme de gouvernement inconnue aux anciens, une monarchie dans laquelle le pouvoir du prince, sans être restreint par aucune constitution fixe et légale, est cependant limité par l'opinion seule d'une partie de ses sujets sur la nature et l'étendue de son pouvoir.

L'autorité des parlemens de France, et particulièrement de celui de Paris, est l'autre barrière qui a contribué à contenir dans certaines bornes l'exercice de l'autorité royale. Le parlement de Paris était originairement la cour des rois de France, ou le tribunal auquel ils confiaient l'administration suprême de la justice dans leurs propres domaines, et le pouvoir de prononcer définitivement sur

tous les cas qui y étaient renvoyés par appel des cours des barons. Lorsqu'on eut fixé le temps et le lieu de ses assemblées, lorsque non seulement les formes de ses procédures, mais encore les règles et les principes de ses jugemens eurent acquis de la consistance et de la régularité ; lorsqu'on y renvoya toutes les causes importantes ; enfin, lorsque le peuple fut accoutumé à recourir à ce corps comme au sanctuaire de la justice, ce parlement acquit beaucoup d'influence et d'autorité, ses membres eurent de la considération, ses décrets furent respectés. Les rois de France ayant commencé à exercer seuls la puissance législative, envoyèrent leurs édits et leurs ordonnances au parlement de Paris, pour y être approuvés et enregistrés avant que d'avoir force de loi dans le royaume. Il se forma ainsi en France un tribunal qui devint le grand dépositaire des lois, et la teneur uniforme de ses jugemens établit des formes de procédure et des règles de justice qui furent regardées comme si sacrées, que la puissance souveraine du monarque même aurait craint de les attaquer ou de les violer. Quoique les membres de cet illustre corps ne fussent point

France.

France.

investis de l'autorité législative, et ne pussent être regardés comme les représentans de la nation, ils se sont prévalus, dans les temps postérieurs, de la considération et du crédit qu'ils avaient acquis, pour s'opposer aux innovations et aux abus de l'autorité.

Le parlement était originairement composé des personnes les plus distinguées du royaume, des pairs de France, des ecclésiastiques du premier rang, et des nobles d'une naissance illustre: on y joignit ensuite quelques clercs et conseillers versés dans la connaissance des lois. Un corps ainsi constitué était proprement un comité des états-généraux du royaume, composé des barons et *fidèles*, et que les rois étaient accoutumés de consulter sur tous les actes de juridiction et d'autorité législative. Dans les intervalles qui s'écoulèrent entre les assemblées des états-généraux et pendant les longues périodes de temps où ces états ne furent point convoqués, il était naturel que les rois consultassent leur parlement, lui proposassent à examiner des objets d'intérêt public, et voulussent revêtir de son approbation les ordonnances et les lois nouvelles qu'ils avaient à publier.

France.

Cette cour suprême de justice en France, fut décorée du nom de *Parlement*, nom qu'on donnait à l'assemblée générale de la nation vers la fin de la seconde race ; mais les hommes, dans leurs raisonnemens, comme dans leur conduite, se laissent aisément tromper par la ressemblance des noms. Ce fut en conservant les anciens noms des magistrats suprêmes de Rome, pendant le temps de la république, qu'Auguste et ses successeurs surent endormir la jalousie et aplanir les obstacles qui devaient s'opposer à l'agrandissement de leur pouvoir. Ce même nom, donné en France à deux corps essentiellement différens, ne contribua pas peu à faire confondre leurs droits et leurs fonctions.

Lorsque l'usage de vérifier et d'enregistrer au parlement de Paris les édits du roi, fut devenu commun, le parlement prétendit que cette formalité était nécessaire pour leur donner l'autorité légale. Il fut reçu comme une maxime fondamentale, dans le droit public français, qu'aucune loi ne pouvait être publiée d'une autre manière ; que sans cette formalité, les édits et les ordonnances n'auraient aucun effet, et que le peuple ne serait point

France.

obligé d'y obéir, ni de les regarder comme ayant force de loi, jusqu'à ce qu'ils eussent été vérifiés, dans la cour suprême, après une mûre délibération. Le parlement a résisté en différentes occasions, avec beaucoup de courage, à la volonté de ses rois, et malgré leurs ordres précis et réitérés, il a refusé de vérifier et d'enregistrer des édits qu'il regardait comme oppressifs ou contraires aux lois fondamentales du royaume.

Mais le parlement n'avait pas, pour défendre le privilége qu'il s'était attribué, une puissance et une force proportionnées à l'importance d'un semblable privilége, et au courage que ses membres montraient pour le maintenir. Lorsque le roi était déterminé à faire exécuter une nouvelle loi, et que le parlement inflexible s'obstinait à refuser de l'enregistrer et de la publier, alors le prince levait aisément cet obstacle par l'exercice de sa puissance royale. Il se transportait en personne au parlement, et, dans son lit de justice, faisait lire, vérifier, enregistrer et publier en sa présence le nouvel édit. Les rois, dans plusieurs occasions, ont exercé cet acte de prérogative qui concentrait en leur personne toute la puissance législative, et

qui a achevé d'anéantir les anciens droits de la nation française.

France.

Cependant tous ces pouvoirs mal gradués et mal rattachés par des liens que la force seule pouvait maintenir ou détruire, étaient devenus redoutables les uns aux autres; ils se faisaient continuellement une guerre ouverte. L'anarchie universelle se tournait en despotisme sous un roi habile et guerrier; et sous des successeurs faibles ou maladroits, le despotisme reproduisait l'anarchie. Tantôt les rois ont pris le parti politique d'affranchir quelques portions du peuple, d'abord dans les villes et les bourgs, ensuite dans les campagnes, pour opposer une barrière aux entreprises des grands; tantôt ils se sont servis de ceux-ci pour les opposer aux réclamations du peuple. Les assemblées du champs de Mars ont totalement cessé. Si, au quatorzième siècle, les besoins urgens, causés par les déprédations des biens de l'État, ont porté les rois à convoquer les états-généraux si peu ressemblans aux anciens parlemens de la nation française, ce n'a été qu'en manifestant et se réservant le droit de convocation qui les rendait toutefois illusoires, et en les composant distinctement de trois ordres, dont l'incohérence

France. et la rivalité arrêtaient nécessairement tout l'effet de ces assemblées. C'était le clergé qui, devenu en France un corps politique, avait des intérêts séparés du bien public; c'était la noblesse, dont les prétentions étaient souvent en opposition avec l'intérêt commun; c'était enfin, le tiers-état, qui n'était admis à ces assemblées que par une représentation illusoire, avec le simple droit de faire des demandes sous la forme de requête, de plaintes, de doléances présentées à genoux, et toujours demeurant sans effet. Dans la suite, ces états n'ont jamais été convoqués que lorsqu'on ne pouvait plus s'en passer, et qu'on se flattait d'y obtenir, par les intrigues et la rivalité des trois ordres, quelques ressources dans la détresse du royaume.

Cette esquisse rapide suffira pour donner une idée générale de cette nation célèbre et de son ancien gouvernement. L'histoire d'un peuple ne doit vraiment commencer qu'à l'époque où il est rentré dans ses droits naturels; jusques-là ce n'est que l'histoire de quelques hommes. Les Français ne songeront désormais aux annales de leurs aïeux, que pour se souvenir que s'ils ont été long-temps gouvernés par un pouvoir in-

défini, sans constitution fixe, sans principes déterminés, c'est que l'ignorance, la légèreté, la corruption peut-être les ont conduits à l'oubli des règles primitives de la société, et les ont précipités dans les orages d'une révolution qu'il dépendra uniquement de leur sagesse de faire servir à leur bonheur.

France.

Cette nation s'est nouvellement constituée en république, et a fondé les bases de sa liberté sur les droits de l'homme, sur l'égalité des droits pour tous les citoyens, et sur un gouvernement représentatif.

La France est à présent divisée en départemens, qui ont été composés le plus également possible, en étendue de territoire ou en population, et suivant les convenances locales, déterminées par les limites des fleuves, des rivières ou chaînes de montagnes qui s'y trouvent. Chaque département est partagé en plusieurs arrondissemens composés d'un certains nombre de communes.

La France est la contrée dont il nous importe le plus d'avoir une notion exacte, précise et distincte. On s'est donc attaché principalement à éviter dans ce voyage

France.

toute confusion, et à mettre autant d'ordre que de choix dans les remarques qu'il renferme. Il présente séparément tous les objets intéressans et curieux, sans en mêler absolument aucun avec un autre. La marche générale du voyageur commence par les provinces méridionales, il voit ensuite celles du milieu, et il termine ses courses par les provinces septentrionales.

CHAPITRE II.

Idée générale de la Provence. — Caractère de ses habitans. — Les rivières. — La ville d'Arles. — Son antiquité et sa situation. — La Camarque. — La Crau. — Ce qu'elle produit. — Ville de Salon. — Tombeau de Nostradamus. — La ville d'Aix; restes des monumens antiques. — Procession de la Fête Dieu, fondée par le roi René.

C'EST avec une vraie satisfaction qu'on parcourt la Provence. Tous les objets y sont dignes de fixer l'attention du voyageur. Ils offrent, dans leur ensemble, ce contraste agréable et piquant, que la nature se plaît bien souvent à mettre dans ses ouvrages. Le climat y est des plus variés: ici l'on voit un sol riche et fertile, là un terrain sec et sablonneux; ici des plaines riantes, ornées des diverses productions de la terre, là des montagnes incultes et stériles. Un grand nombre de rivières, de ruisseaux et de fontaines arrosent ou embellissent les

France.

France. vallées. Les chemins qui la traversent sont en général bien alignés et fort bien entretenus. La plupart des villes sont belles; il y en a de très-anciennes, où l'on admire les restes de ces édifices majestueux qui portent encore l'empreinte de la grandeur romaine; les habitans aiment les arts et font fleurir le commerce.

Avant la division en départemens, ses bornes étaient, au nord, le Dauphiné; au levant, les Alpes et la rivière du Var; au midi, la Méditerranée; au couchant, le fleuve du Rhône et la Province du Languedoc lui servaient de limites. Son étendue est de quarante-trois grandes lieues dans sa longueur, depuis le Rhône jusqu'au Var, du levant au couchant; et de trente-quatre dans sa largeur, du nord au midi.

Les Phocéens, peuples de l'Asie mineure, originaires de la Grèce, ayant abandonné leur ville assiégée, abordèrent en Provence, environ six cents ans avant l'ère chrétienne, et y bâtirent, sur la côte, la ville de Marseille. Ils avaient apporté de la Grèce beaucoup d'espèces de légumes et d'arbres fruitiers; ils enseignèrent aux habitans de la contrée l'art de les cultiver. De ce nombre

étaient la vigne et l'olivier; ils leur persuadèrent aussi de se réunir dans une même enceinte, de faire des lois pour fixer les propriétés particulières, d'établir une police pour assurer l'ordre et la tranquillité publique. Enfin ils introduisirent parmi eux non seulement la langue grecque qu'ils parlaient, mais encore bien des usages et quelques cérémonies religieuses de leur pays. Ainsi ces peuples sauvages commencèrent à se civiliser. Forcés par de nouveaux besoins, et sentant la nécessité de se secourir mutuellement, ils s'adonnèrent aux arts méchaniques; ils connurent l'industrie et le commerce, qui en est le fruit.

France.

On serait porté à croire que ces deux peuples s'unirent ensemble pour ne former qu'une nation. L'un avait donné un asile à l'autre, et celui-ci avait appris au premier les moyens d'améliorer son existence. Cependant, soit que les Marseillais eussent l'ambition d'assujettir les naturels du pays, soit que ceux-ci fussent animés d'un sentiment de jalousie ou de haine contre les Marseillais, il s'alluma entre eux des guerres vives et sanglantes qui durèrent plusieurs siècles. Les Marseillais furent humiliés et affoiblis par une longue suite de défaites;

France.

ils se virent hors d'état de résister à leurs ennemis, et implorèrent le secours des Romains, qui avaient déjà conquis presque toute l'Italie. Ils ne pensèrent point que, par cette démarche, ils allaient se donner des maîtres, ils devaient du moins être assez éclairés pour le prévoir. Les Romains en effet franchirent les Alpes, subjuguèrent les anciens habitans, ménagèrent d'abord les Marseillais, bientôt après leur déclarèrent la guerre, et les firent passer sous leur domination.

Tout le monde sait que les Romains, pour s'attacher les peuples qu'ils venaient de soumettre, avaient la sage politique de leur faire adopter leurs lois, leurs usages, leurs mœurs et leur religion : c'est la conduite qu'ils tinrent à l'égard de leur nouvelle conquête, et cette conduite y opéra insensiblement la plus heureuse révolution, tout y prit une face nouvelle. Les habitans de ces contrées, que les Romains nommèrent la Province, devinrent d'autres hommes, et dans le temps que Rome était dans sa plus brillante prospérité, ils se montrèrent pour l'élévation de l'ame et le désir de la gloire, les dignes rivaux de leurs anciens vainqueurs. Les arts et les sciences

sciences étaient cultivés chez eux avec un très-grand succès ; les campagnes étaient couvertes de tout ce que le sol pouvait produire d'agréable et d'utile ; enfin, au jugement de Tacite, on aurait dit que ces peuples étaient nés à l'ombre du capitole ; et au rapport de Pline, la Province était une vraie Italie. France.

Cette contrée si florissante éprouva le sort du vaste empire dont elle dépendait. Lorsque ce colosse immense tomba sous les coups des peuples du nord, et que de ses membres dispersés se formèrent tant de puissans royaumes, la Province devint la proie des Bourguignons et des Visigots, qui la replongèrent dans la barbarie. Les enfans de Clovis en chassèrent ces peuples barbares : elle fut réunie à la monarchie française, et prit ensuite le nom de Provence.

Je ne crois pas qu'il y ait en France aucune province, où le climat soit aussi varié que dans celle-ci. Parcourez la partie méridionale qui est la côte maritime, vous le trouverez très-chaud. Transportez-vous dans la partie septentrionale, hérissée de montagnes, vous le trouverez très-froid. Les pluies sont rares dans la partie méri-

France.

dionale, surtout en été et au printemps: elles sont presque continues dans la partie septentrionale, et le tonnerre s'y fait souvent entendre. Quant aux contrées du milieu, elles sont tempérées, participant des qualités des deux premières.

Cette variété du climat produit un effet assez peu ordinaire, dans un pays d'une aussi petite étendue que la Provence; c'est que les quatre saisons de l'année s'y trouvent en même temps. Tandis qu'on coupe les blés sur les bords de la mer, on seme les grains dans la contrée des montagnes; et l'on moissonne dans celle-ci, pendant que l'on fait les vendanges dans la première. C'est une jouissance de plus offerte à l'opulence. En se transportant d'une contrée à l'autre, elle peut voir le printemps et l'automne se renouveler successivement et sans interruption, et jouir de tous les agrémens de ces belles saisons.

L'hiver en effet est très-doux dans la partie méridionale. Rarement on y voit de la neige et de la glace. Bien souvent encore on y jouit, en décembre et janvier, d'une longue suite de beaux jours. Mais les vents soufflent fréquemment dans cette province, surtout le nord-ouest, dit le *Mistral*,

vent des plus terribles et des plus impétueux. Les anciens parlent souvent de sa violence. Il ôte, dit l'un d'entre eux, la respiration quand on parle, ébranle un homme armé, et un chariot chargé. Suivant un autre, il déracine les plus gros arbres, enlève le toit des édifices, et renverse les maisons. Cependant ce vent est très-avantageux à la Provence, quoiqu'il en soit, mais bien rarement le fléau. Il est la principale cause de la salubrité de l'air, et Sénèque avait raison de dire que les habitans s'en réjouissaient, parce qu'ils lui doivent la sérénité du ciel sous lequel ils vivent. Aussi, Auguste, faisant un séjour dans la Gaule, éleva un temple à ce vent, comme à un dieu bienfaisant.

France.

Parmi les vents qui annoncent la pluie, il y en a un dont la force égale quelquefois celle du *Mistral.* C'est l'ouest-sud-ouest. Les ravages qu'il cause dans sa grande violence sont affreux. Heureusement ils ne sont pas moins rares que ceux du premier. Si ces deux vents déployaient souvent leur fureur, la Provence serait entièrement désolée.

On connaît encore un autre vent, dont les effets ne sont que trop singuliers, et

France.

très-nuisibles à la santé, surtout dans la partie méridionale; c'est le sud-sud-est. Quand ce vent de mer souffle, le ciel est pur et serein: mais, quel provençal ne l'a pas éprouvé! les fibres sont relachées, la vivacité du tempérament est amortie, la bonne humeur et la gaîté sont considerablement altérées; le corps est affaissé, comme sous un poids insupportable, le feu de l'imagination s'éteint, et l'esprit se trouve dans une espèce d'engourdissement qui le rend incapable de la moindre application. Les animaux sont languissans ou assoupis; on n'entend plus le gazouillement et les concerts des oiseaux. Il règne dans les bois et dans les campagnes ce *vaste silence* de notre bon *La Fontaine*. Vous diriez que la nature est ensevelie dans un profond sommeil. Alors les hommes sujets à des rhumatismes, ceux qui ont eu des contusions, ou qui ont reçu des blessures, sont à plaindre: leurs douleurs renaissent, ou sont plus vives que de coutume.

La même variété qui règne dans le climat se fait remarquer dans la différente situation des terres, dans la nature du sol et dans ses productions. Les montagnes y sont en très-grand nombre. Les Alpes,

qu'on a nommées *maritimes*, pour les distinguer des Alpes grecques, rhetiques, etc., appartiennent à la Provence. Elles forment une longue chaîne qui s'étend depuis l'extrémité septentrionale de ce pays, jusqu'à la Méditerranée. Dans la partie orientale, on voit une autre chaîne de montagnes, depuis la ville de Cavaillon, dans le comtat, jusques à Manosque. La partie orientale renferme aussi plusieurs montagnes qui forment des chaînes, connues sous le nom de l'*Esterel*. Mais la plus haute des montagnes de cette province, celle que les gens de mer découvrent la première, en approchant des côtes, est la montagne de *Sainte Venture*, ou *Sainte Victoire*, à trois lieues d'Aix. J'ai eu la curiosité de monter jusqu'au sommet. Il est couronné de rochers escarpés, ouverts d'un côté par une fente qui sert d'entrée dans une cour ou petit bassin verdoyant. A l'extrémité de ce tapis de verdure, est un hermitage habité depuis très-long-temps: je l'ai parcouru, et je n'ai pas manqué de féliciter le bienheureux hermite de pouvoir tous les jours admirer, du haut de sa solitude aérienne, le beau spectacle de la nature. Une autre montagne encore fort hau-

France.

France.

te, est celle de la Sainte-Baume, où l'on trouve la caverne qui fut, dit-on, pendant trente années la retraite de Ste.-Madeleine.

Il y a dans cette province très-peu de montagnes qui soient couvertes de bois. Celles surtout qui s'élèvent le long de la côte de la mer, ne présentent que des rochers tout nus, sans arbres, sans plantes, sans simples. Les rivières et les canaux qui en dérivent, les lacs, les étangs, les ruisseaux et les fontaines ne contribuent pas moins que les montagnes, à diversifier agréablement la surface du sol de la Provence. On peut ajouter que ces rivières concourent à la température du climat. Mais d'un autre côté elles sont fort nuisibles aux campagnes, je n'en excepte pas le Rhône si utile au commerce. Ce fleuve a sa source au mont de la Fontaine, qui fait partie du mont Saint-Gothard, dans le Vallais, et il traverse le lac de Genève dans toute sa longueur, d'orient en occident, dans un espace de dix-huit lieues. Il se grossit dans son cours, des eaux de plusieurs rivières, et coule à l'occident de la Provence du nord au midi. Il est navigable jusqu'à la mer, où il se jette par trois embouchures, qu'on appelle le *Gras de Sauze*, celui de *Sainte-Anne*, et le *grand Gras*.

France.

On a dit que ce fleuve roule des paillettes d'or et d'argent, depuis Valence en Dauphiné jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée. Je l'ai vu de mes propres yeux, et le rapport d'un de nos auteurs sur la manière de ramasser ces paillettes, est exactement vrai. Ceux qui s'occupent à ce travail, élèvent des fourches faites de trois perches, qui forment un triangle : ils attachent une corde tout au haut, dont les deux bouts pendent en bas, et servent à attacher un bassin de bois qui a deux anses. Sur ce bassin ils mettent le sablon ou terre chargée de paillettes d'or et d'argent; et tenant par une anse le devant du bassin avec une main, ils lui donnent une secousse si à propos, que les paillettes se séparent du sable, et viennent se cantonner dans un endroit de ce bassin. Ils se servent alors d'un balai de plume ou de quelqu'autre chose propre à cet usage, pour faire tomber les paillettes dans un baquet où elles se reposent : ils les filtrent ensuite à travers un linge, et après les en avoir séparées, ils les font sécher.

La Provence jouit des plus grands avantages au moyen de la navigation de ce fleuve. Mais aussi quel désastre n'éprouve-

France. t-elle pas lorsqu'il franchit ses bords. En 1745, une grosse pluie était tombée durant cinquante-cinq heures. La levée du Rhône creva en dix endroits au-dessus de Tarascon; dans trois endroits, entre Tarascon et Arles; et dans trois autres endroits, au-dessous d'Arles. Cette ville parut isolée au milieu des eaux, qui couvraient tout son territoire. Vers le milieu de la nuit, le pont de Beaucaire fut rompu, et ses débris roulant sous les flots, vinrent tomber avec impétuosité, sur celui d'Arles qu'ils emportèrent. Toutes les maisons de campagne des villes maritimes furent renversées ou ruinées. Les rues de Marseille, inondées par les petites rivières qui arrosent ses environs, ou qui la traversent, offraient l'image des canaux de Venise.

La Durance est, après le Rhône, la plus considérable de toutes les rivières de la Provence. Elle est très-rapide et cause quelquefois les plus grands dégâts par ses inondations. Après avoir traversé la partie septentrionale de la Provence, elle dirige son cours vers l'occident, et va se jeter dans le Rhône, à une lieue au-dessous d'Avignon. Les habitans de ce canton beau et fertile, veillent et travaillent sans cesse pour se

garantir de ses ravages. Il est vrai qu'on en a dérivé plusieurs petits canaux ; mais les avantages qu'ils procurent, sont bien peu considérables en comparaison des dégâts que fait cette rivière qui, changeant souvent de lit, oblige de laisser en friche à sa droite et à sa gauche un terrain immense. Le plus utile de tous ces petits canaux, est celui de *Crapone*, à quatre ou cinq lieues d'Aix. Il est ainsi nommé du nom de son auteur, gentilhomme de Salon, qui eut encore l'habileté de dessécher plusieurs marais de la Provence. Il proposa aussi de dériver un canal de la Durance, qui pût venir à Aix : on en reconnut les avantages et la nécessité; mais cet ouvrage, démontré d'ailleurs comme très-possible, ne fut point entrepris. Un ingénieur fit revivre ce projet, il y a quelques années : les travaux ont été commencés, puis interrompus, sans qu'on ait encore songé à les reprendre.

France.

Personne n'ignore que le fameux Marius fut envoyé en Provence par le sénat romain, contre les Cimbres et les Ambrons, qu'il en tua un grand nombre dans deux batailles et fit quatre-vingt mille prisonniers. Ce fut en mémoire de cette expédition, que les

France.

vainqueur fit élever un arc de triomphe sur le grand chemin d'Aix à Saint-Maximin. Ce monument à fait nommer l'*Arc*, une petite rivière qui passe à une petite distance d'Aix, et après un cours de dix à douze lieues, se jette dans l'étang de Martigues. On y voit un fort beau pont à un quart de lieue d'Aix.

Il serait bien difficile peut-être de trouver dans le monde entier une rivière qui change aussi souvent de lit que le Var. C'est son cours variable et tortueux qui lui a fait donner son nom. Il est très-dangereux de la passer à gué, non seulement parce qu'elle est extrêmement rapide, mais encore parce que le gravier, dit-on, y fuit de dessous les pieds des passans. Elle prend sa source dans la vallée de Barcelonette, arrose le territoire d'environ vingt villes ou villages, et va se jeter dans la mer, après avoir reçu dans son cours six ruisseaux ou torrens.

Les lacs et les étangs sont en assez grand nombre en Provence. Le plus considérable de tous est celui d'*Alloz*, dans la vallée de Barcelonette, au sommet d'une très-haute montagne: il a environ une lieue de circonférence, et abonde en truites, parmi les

quelles il y en a d'une grandeur prodigieuse.

France.

L'étang du *Martigues* est entre Marseille et le Rhône, et communique avec la mer, dont il est éloigné d'environ quatre mille pas par un canal qui est l'ouvrage de la nature et de l'art. Cet étang, navigable partout, est rempli de poissons qui viennent de la mer; ils y entrent sans cesse, depuis le printemps jusqu'en automne, pour y jouir de la fraîcheur de l'eau douce.

Il y a auprès de Riez une fontaine, nommée *Sorp*, bien capable de piquer la curiosité du voyageur. Sa source est parmi des rochers: elle jette une si grande quantité d'eau, que divisée en dix parties, elle fait tourner jusqu'à dix moulins différens, quelques-uns pour moudre du blé, plusieurs pour faire du papier, les autres pour la foulure des draps.

Il y a près de Digne une fontaine minérale dont les eaux chaudes, un peu piquantes, et sentant la boue, sont excellentes pour certaines maladies. Elles naissent entre des rochers où l'on voit une chose assez singulière. Au mois de mai et de juin, il tombe du haut de ces rochers des serpens sans venin, et qui ne font point de mal; les enfans les prennent sans crainte et s'en

France.

jouent de même; tandis que les serpens qu'on trouve à une portée du mousquet au-delà, sont venimeux et mordent cruellement. Le célèbre Gassendi rapporte ce trait d'histoire naturelle dans un de ses voyages, et tâche d'en rendre raison.

La plupart de ces fontaines, de ces torrens et de ces rivières coulent dans la haute Provence: de-là vient que le terroir en est fertile, riche en pâturages et en bestiaux. Celui de la basse est sec et sabloneux, quoiqu'il produise assez de vin et qu'il soit couvert d'arbres très-utiles. En général la fertilité de la Provence ne peut pas être comparée à celle de beaucoup d'autres provinces de la France. On a remarqué, il y a environ cent ans, que cette province se suffisait à elle-même pour les besoins et les douceurs de la vie; et que de plus, elle fournissait une quantité considérable de ses productions aux régions voisines, et principalement à la république de Gênes. Mais depuis cette époque, les choses ont bien changé de face. On estime aujourd'hui que les grains qu'on recueille en Provence ne peuvent nourrir que les deux tiers de ses habitans, soit parce que les villes ont enlevé aux campagnes un

grand nombre de cultivateurs, qui se sont jetés dans la classe des artisans, ou dans celle de ces hommes inutiles et oisifs que l'opulence traîne avec ostentation à sa suite; soit parce que la Provence était autrefois beaucoup moins peuplée qu'elle ne l'est actuellement; que le luxe y étant alors moins répandu, il y avait en proportion, plus de laboureurs; et que les récoltes y étant les mêmes, elles étaient plus que suffisantes pour la subsistance de ses habitans.

France.

Quant aux arbres et aux fruits, il n'y en a d'aucune espèce, qui naissent dans les autres provinces qui ne se trouvent dans celle-ci. Les fruits particuliers qui y viennent en plus grande abondance, et qui sont meilleurs que partout ailleurs, sont les raisins, les figues, les prunes, les jujubes, les capres, les oranges, les limons, les grenades, le safran, etc. Un savant botaniste, *Garidel*, assure dans son histoire des plantes, qui naissent aux environs d'Aix, qu'on cultive en Provence vingt et une espèces de figuiers, et quarante-sept sortes de vignes. Les raisins muscats y sont excellens. Le vin, quoique bon, fort et généreux, y serait meilleur, s'il était fait avec plus de soin; mais on y recherche plus la

quantité que la qualité : aussi y est-il presque toujours à bon marché, au lieu que le pain y est trop souvent cher.

France.

Une production considérable et infiniment avantageuse, est celle des olives. La quantité d'huile qui se fait dans ce pays est immense. Je doute qu'il y ait une contrée qui en produise de plus fine et de meilleure qualité. Partout on la vante, partout on en fait le plus grand cas. Les mûriers, dont la feuille sert de nourriture aux vers à soie, sont aussi en très-grand nombre dans la Provence : les champs en sont presque tous ou couverts ou bordés. Les premiers qu'on y a vus sont ceux que le roi René fit apporter de Naples. On y récolte aussi beaucoup de miel, qui est en général excellent et très-agréable.

On voit dans la basse Provence quelques arbrisseaux qui sont très-curieux ; entre autres une espèce de chêne vert qui croît dans les terres les plus incultes, qui a deux ou trois pieds de haut, et qui produit le Kermès ou vermillon. On a cru pendant long-temps que ce vermillon était la graine de cet arbuste. Mais *Nihole*, botaniste célèbre découvrit que c'était un insecte, et publia sa découverte, par un mémoire

qu'il adressa à l'académie de Montpellier. Trois autres botanistes, *Garidel*, *Emerie* et *Réaumur*, confirmèrent cette découverte et l'accompagnèrent du détail qu'on ne sera pas faché de lire ici.

France.

Les habitans des cantons où se fait la récolte des insectes qui produisent le vermillon, les considèrent en trois temps différens et très-marqués. Le premier est vers le commencement du mois de mars, et alors le *Kermès* ou l'insecte, est plus petit qu'un grain de millet. Considéré au microscope, il paraît d'un très-beau rouge, ayant sur le ventre et tout à l'entour une espèce de coton qui lui sert de nid, et dont quelques petits flocons s'élèvent sur son dos.

Dans le second temps, qui est au mois d'avril, le ver a pris tout son accroissement, et est devenu rond et gros comme un pois; sa peau est plus ferme et plus également couverte de coton : il ne paraît plus qu'une coque, ou une gousse remplie d'une liqueur rougeâtre comme un sang pâle.

Enfin, le troisième temps tombe vers le milieu ou la fin du mois de mai, et pour lors l'on trouve dans cette espèce de coque, et sous le ventre de l'insecte, dix-huit cents ou deux mille petits grains ronds, qui sont

France. autant d'œufs, et lesquels donnent autant d'insectes, semblables à celui d'où ils sont sortis.

Les instrumens les plus nécessaires pour la récolte du *Kermès* ou vermillon, sont de longs ongles. Des femmes s'y occupent dans la saison, dès le matin, avant que le soleil ait enlevé la rosée. Outre l'adresse à détacher les grains, il faut savoir connaître les endroits où il y en a le plus : telles femmes en ramassent jusqu'à deux livres par jour. Il n'est pas rare d'avoir dans une année deux récoltes de *Kermès*. Les marchands qui viennent l'acheter, ont soin de l'arroser de vinaigre, ainsi que les œufs qui s'en séparent, et de l'exposer ensuite au soleil ou à une chaleur équivalente, pour faire périr tous les animaux éclos ou à éclore; sans quoi il aurait une grande diminution sur le poids de cette marchandise.

On voit en Provence beaucoup d'oiseaux, soit privés, soit domestiques: mais il n'y en a point d'une espèce rare. Les aquatiques n'y sont pas en grande quantité. On en voit un de cette dernière classe qui est vraiment curieux: c'est le *Flammant*, ou *Phœnicoptère*. Il est gros comme un coq d'Inde, et se fait remarquer par la beauté singulière

singulière de son plumage. Les plumes du corps sont presque de couleur aurore : un rouge éclatant brille dans la partie supérieure de celles des ailes qui, à l'extrémité, sont d'un très-beau noir. Les Romains les plus friands pour la table, se faisaient, dit-on, servir des langues de cet oiseau, comme un mets exquis. France.

Gassendi fait mention de petites pierres, en forme de lozange, qu'on voit en divers endroits de cette province. Elles sont diaphanes et transparentes comme des cristaux et des diamans. Exposées au soleil, elles prennent une couleur nuancée, pareille à celle de l'arc-en-ciel. Le même savant parle aussi de plusieurs autres sortes de pierres, de celle de couleur bleue, appelée vulgairement *lapis*, des agathes, du jayet, qui ne sont point rares dans la montagne de la Sainte-Bayme et ailleurs. Mais toutes les mines qui les produisent sont fort négligées.

On remarque dans les Provençaux un esprit subtil, fin et pénétrant, et surtout une grande vivacité. Ils sont en général passionnés, ardens dans leurs désirs, brusques, emportés. On leur reproche avec raison d'être paresseux. Mais lorsqu'ils sont

France. venus à bout de dompter cette paresse causée par la douceur du climat sous lequel ils vivent, vous les voyez pleins d'un feu qui s'étend à tout, à la fortune, au plaisir, à la gloire. On peut les accuser d'être inconstans et volages; mais on ne saurait leur contester le courage et la bravoure, et un attachement sincère à la patrie.

Leur adresse, leur activité, leur intelligence pour le commerce doit faire juger qu'il est très-florissant dans leur province; il l'est en effet, les vins, les olives, les capres, le safran, les oranges, les citrons, les amandes, les prunes, les grenades, la laine et surtout la soie, sont les principaux objets sur lesquels le commerçant forme ses spéculations; l'Angleterre, l'Allemagne et les pays du nord sont abondamment fournis des huiles de Provence. On porte par toute la France, et jusques dans l'Italie les prunes de Brignoles sèches et pelées. Les marchands de Lyon viennent acheter en Provence de très-belle soie qu'ils emploient dans leurs manufactures. De celles qui restent dans la province, on fabrique des étoffes légères, des satins, et des taffetas qu'on nomme *taffetas d'Avignon*. Les sa-

vons qu'on fait à Marseille et à Toulon, sont très-estimés et ont un grand débit. Les parfumeurs se servent, pour la composition de leurs savonnettes, du savon blanc qu'on fait dans ces deux villes. France.

Arles fut ma première station, en entrant en Provence. Les Gaulois saliens, qui la bâtirent, lui donnèrent le nom d'*Arelate*. Ce mot indique sa situation, puisqu'il signifie dans la langue celtique, lieu *humide et marécageux*. Cette ville en effet est située sur le bord du Rhône, à l'endroit où ce fleuve se séparant en deux branches, forme l'île de la *Camarque*. Elle ne commença d'être connue, que du temps de Jules-César, qui en parle dans ses commentaires. Cette ville, peuplée d'environ vingt-six mille habitans, entourée de marais qui en rendent l'air mal-sain et grossier, dont les rues sont, pour la plupart, étroites, tortueuses, et pavées de petits cailloux, renferme bien plus de monumens anciens que d'édifices modernes remarquables. Voici les plus curieux d'entre les premiers.

Au milieu de la place, devant l'archevêché, on voit un obélisque, le seul qu'il y ait en France. Il est de marbre granit d'Egypte, pareil à celui des obélisques de

France.

Rome ; il a soixante-un pieds de hauteur. On juge bien qu'il a éprouvé, comme les autres ouvrages des Romains, la fureur des barbares et l'injure du temps. Au seizième siècle, il était caché dans la terre, on en découvrait seulement la pointe. Charles IX et Catherine de Médicis, qui parcoururent les provinces méridionales, pensèrent à le faire relever. Mais alors ce projet ne fut point exécuté. Il ne l'a été que sous le règne de Louis XIV, en 1675. On se servit, pour cet effet, de huit gros mâts de navire, qu'on avait dressés autour du piédestal, sur lequel on voulait le placer : ces mâts étaient liés ensemble par le haut. On y avait attaché plusieurs fortes poulies, dans lesquelles étaient passés de gros câbles tirés par huit cabestans, qu'on faisait tourner en même temps. Au moyen de ces machines, on réussit si bien dans cette pénible opération, que l'obélisque, qui pèse environ deux mille quintaux, ayant été suspendu en l'air, fut mis sur son piédestal, en un quart d'heure. On s'imagine bien que cette cérémonie fut pompeuse ; elle eut lieu au bruit du canon, et au son des timbales et des trompettes. La ville d'Arles consacra ce monument à la gloire

de Louis le Grand, et fit placer sur la pointe de l'obélisque un globe d'azur parsemé de fleurs de lys d'or, et couronné d'un soleil qui était la devise de ce prince. On répara tout ce que le temps avait usé. Le piédestal fut orné aux quatre angles, d'autant de figures de lions de marbre, et chaque face fut chargée d'une inscription latine, composée par Pelisson à la louange du monarque, pour lequel ce monument avait été érigé.

On voit dans une rue nommée la *Calade*, les ruines du théâtre d'Arles. Les Goths et les Sarrasins l'on détruit. A peine en reste-t-il assez pour en indiquer le plan et juger la construction.

On s'arrête plus long-temps à considérer les débris de l'amphithéâtre. Semblable à la plupart des autres monumens de cette espèce, il est de forme ovale ; mais il ne paraît pas avoir jamais été achevé. Il a cent quatre-vingt-quatorze toises de circonférence, et dix-sept toises de hauteur pour le frontispice. L'arène a soixante-onze toises de longueur, sur cinquante-deux de large. Les portiques sont à trois étages de pierres de taille d'une grosseur prodigieuse. Chaque étage comprenait soixante arcs qui

France. subsistent encore. Le premier étage est presque tout entier ; mais la plupart des chambres et des caves sont comblées.

On trouve encore à Arles, des restes de thermes ou bains, et ceux d'un temple dont on ne sait point quel était la véritable divinité. Selon toute apparence c'était Cybèle, qui y est représentée avec une infinité de mamelles, pour indiquer la fécondité de la mère nature, qui produit tous les êtres, leur donne la vertu de croître, et la faculté ainsi que les moyens de vivre.

Presque au sortir de la ville, est un vaste cimetière; les Romains le nommaient les champs élisées, par corruption, on le nomme aujourd'hui Eliscamp. Il est situé sur une colline agréable. Ce lieu était le cimetière public du temps des Romains, et dans les premiers siècles de notre ère. Voilà pourquoi on y voit un si grand nombre de tombeaux. Ceux où les payens ont été inhumés se reconnaissent à ces deux lettres O. M., *Diis manibus, aux dieux manès*; ceux où l'on a enseveli des chrétiens sont distingués par une croix.

Ces tombeaux ne sont pas tous de la même capacité, ni de la même nature. Les plus larges ont été faits pour deux corps,

France.

et dans ceux de cette espèce il y a une séparation assez déliée. Les uns sont de marbre et les autres de pierre. Quelque considérable que soit le nombre de ces tombeaux, il l'était autrefois bien davantage. Divers particuliers en ont enlevé, pour les faire servir à la construction de leurs maisons de campagne. On dit même que des hommes avides en ont brisé plusieurs, dans l'espérance d'y trouver des pièces d'or, d'argent ou de bronze. En effet on en a trouvé dans quelques-uns, ainsi que des urnes, des patères, des lacrymatoires et des lampes sépulchrales.

On trouve près de la porte St. Jean, les restes d'une tour et d'un vieux bâtiment, connu sous le nom de la *Trouille*. C'était autrefois la résidence du préfet du prétoire des Gaules. Constantin y logea et ce fut là que l'empereur Maximien Hercule, son beau-père, périt de la manière la plus lamentable. Ce prince, après avoir été associé à l'empire par Dioclétien, s'en était démis en même temps que son collégue. Le repentir avait suivi de près cette abdication; il voulut remonter sur le trône et en déposséder son propre fils Maxence. Mais celui-ci fut vainqueur et chassa son père, qui se réfu-

gia à Arles, auprès de Constantin son gendre.
France. L'ambition dont il était dévoré, le porta jusqu'à vouloir le trahir, et même le faire assassiner. Le complot ayant été découvert, Maximien désespéré se donna la mort. Le château de la *Trouille* continua à être la résidence des empereurs et généraux romains, des rois Goths, de ceux de France de la première et de la seconde race, des rois d'Arles, des comtes de Provence, et des potentats de la république.

Ce n'est que depuis la ruine entière de ce vieux palais de la *Trouille*, qu'on a construit l'hôtel de ville. C'est un grand édifice qui annonce de la magnificence, et qui est dans une belle situation, au milieu de deux places. Il est de figure carrée, bâti de pierre blanche, et décoré de trois ordres d'architecture. Ses deux grands portails font face aux deux places, et sont d'une exacte symétrie. Au-dessus de chaque portail est un balcon, et les ornemens qui règnent au-dehors, représentent tout ce qui a du rapport à l'illustration de la ville dans l'antiquité.

Cet hôtel de ville est très-fréquenté dans la belle saison, ainsi que le pont du Rhône, et un assez grand nombre de places. Mais la

promenade la plus fréquentée, est un très-beau cours, planté d'arbres, qui s'étend depuis la porte de *Marcanou* jusqu'à celle de la *Roquette*. A l'une de ses extrémités, le canal de *Crapone* se termine dans le Rhône, après avoir fertilisé une étendue de pays assez considérable. En descendant d'une plaine qu'on nomme la *Crau*, ce canal tomberait et se perdrait naturellement dans des marais qui sont à l'orient de la ville d'Arles. Mais en cet endroit il est soutenu par des arcs bâtis sur pilotis, dans les marais même. Ces arcs forment un aqueduc qui porte l'eau à plusieurs moulins, outre celle qu'il donne pour arroser le cours, quand il est nécessaire. France.

La cathédrale d'Arles, dédiée à St. Trophime et à St. Etienne, est un grand bâtiment, dont le frontispice est très-ancien, à en juger par une infinité de figures dont il est chargé. Cette église est divisée en trois nefs, qui ont chacune plus de cent pas de longueur et qui sont soutenues par de gros piliers antiques. Le chœur est séparé du reste de l'église, à la manière d'Italie. Un beau tabernacle d'argent, richement travaillé, décore le grand autel. Il y a un grand reliquaire d'argent doré, où sont

France. renfermés les os de St. Pierre et de St. Paul, la plus grande partie du corps de St. Trophime et son missel qu'on enterra avec lui. Ce livre serait peut-être de toutes ces reliques la plus curieuse à examiner.

La plus considérable des églises après la cathédrale, est l'église collégiale de *Notre-Dame-la-Major*, fondée l'an 450. Il y a plusieurs précieuses reliques, parmi lesquelles on montre la machoire inférieure de l'évangéliste St. *Marc*. Voici une anecdocte remarquable que l'on raconte sur la manière dont les habitans d'Arles en sont devenus possesseurs. Durant le cours de trente années qu'ils vécurent sous le gouvernement républicain, ils eurent de grandes relations avec les Vénitiens. Ceux-ci se trouvant dans un extrême besoin de blé, s'adressèrent pour en avoir, à la ville d'Arles. Les habitans en donnèrent de la manière la plus généreuse, et ne voulurent point d'argent. Les Vénitiens, sensibles à ce bon procédé, crurent ne pouvoir mieux leur en témoigner leur reconnaissance, qu'en détachant une machoire de St. Marc, et en la faisant transporter à Arles en grande cérémonie. Elle y fut reçue avec tous les honneurs possibles, et placée dans cette église de Notre-Dame,

comme étant la paroisse de la ville. Depuis cette époque, on y célèbre tous les ans, la fête de cette translation, et l'on prononce en français un panégyrique de la ville d'Arles. Quelques-uns de ces discours ont été imprimés.

France.

On conserve dans l'église des trinitaires, construite au treizième siècle et rebâtie au dix-septième, des reliques données par le maréchal de Boucicaut, qui vivait dans le quatorzième siècle. Ce brave militaire sauva la ville de Montpellier de la fureur des Anglais. On lui offrit une récompense pour un service si signalé : il n'en voulut point d'autre que le corps de St. Roch qui y était conservé. Ce saint était né dans les murs de Montpellier; et ce fut avec douleur que les habitans se virent privés de ses reliques. Ils donnèrent le corps saint au maréchal, qui le fit transporter à Arles dans l'église des trinitaires où il est encore. Le bâton seul de St. Roch est à Montpellier.

La ville d'Arles était autrefois bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle s'étendait sur l'une et l'autre rive du Rhône. Mais la partie située sur la droite de ce fleuve a été détruite, et il n'en reste qu'un assez médiocre faubourg. La ville

France. communique avec ce faubourg par un très-beau pont de bateaux. Aux environs et dans l'intérieur, on trouve dit-on, en fouillant, beaucoup de médailles, d'inscriptions et même des fragmens de pavé en mosaïque.

La ville d'Arles, peut se vanter d'avoir produit de grands hommes dans tous les genres. Mais peut-être ont-ils été plus universellement connus de leur vivant, qu'ils ne le sont aujourd'hui. La littérature et les sciences y ont été cultivées dans tous les temps.

Le territoire de cette ville est peut-être le plus étendu qui soit sous la dépendance d'aucune ville de la France. Il a environ quarante lieues de circonférence, et douze de largeur. On le divise en quatre parties qui sont le *Tresbon*, la *Camarque*, le *Plan-du-Bourg* et la *Crau*.

Le *Tresbon*, est une plaine qui commence à la porte d'Arles, et se prolonge vers le Nord l'espace d'une lieu et demie ou environ, jusqu'au territoire de Tarascon; et depuis le Rhône jusqu'à la *Crau*. C'est le moins étendu, mais le plus fertile de ces quatre quartiers.

La *Camarque* est une île, formée en triangle par les deux bras du Rhône et par

la mer. Depuis la pointe la plus septentrionale, c'est-à-dire, l'endroit où ce fleuve se partage en deux branches, qui ne se réunissent plus, jusqu'à leur embouchure dans la méditerranée, elle a sept lieues de longueur, sur six dans sa plus grande largeur. On prétend que l'ancien nom de cette île, était *Campus Marii* qu'on fait dériver de *Caius Marius*, ce fameux général romain qui y campa, dit-on, et s'y retrancha, pour attendre les Cimbres qu'il battit. On veut encore que ce canton ait été autrefois tout couvert d'arbres de haute futaye, et que César y ait fait construire douze galères pour le siége de Marseille. Aujourd'hui, à quelque distance de la mer, il y a un endroit tout rempli de pins, et que pour cette raison on nomme la *Pinède*.

France.

Je doute qu'il y ait en France une contrée plus fertile en gras pâturages, que la *Camarque*. Il y croît aussi du blé et du vin. Le gibier et la volaille y abondent. On y nourrit environ quatre mille chevaux, et seize mille bœufs, qui se multiplient et s'élèvent en toute liberté, passant l'hiver et l'été, le jour et la nuit en pleine campagne. Ce genre d'éducation rend ces animaux très-vigoureux, mais ombrageux et sau-

France. vages. Ce n'est pas sans peine qu'on vient à bout de soumettre les bœufs au joug, ou de les conduire aux boucheries de la ville. Les paysans chargés de ce soin, les prennent en les arrêtant avec des tridents de fer, dont ils sont habitués à se servir. Les taureaux sont petits et très-vifs. On les fait quelquefois combattre contre des dogues, à la manière d'Espagne.

Les chevaux de le Camarque, sont très-légers à la course, et beaucoup plus infatigables que les autres chevaux, mais aussi très-indociles.

Voici le moyen que l'on a imaginé pour que chaque propriétaire reconnaisse et distingue les bestiaux qui lui appartiennent, dans cette île, où tous ces bestiaux confondus, errent continuellement çà et là dans la campagne. On marque d'un fer chaud à la hanche, chaque bœuf et chaque cheval. Mais comme cette marque pourrait disparaître, ou devenir méconnaissable, on la renouvelle de trois en trois ans : c'est ce qu'on appelle les *ferrades*. Le milieu de la plaine est l'endroit où se fait cette opération. On allume un grand feu, pour faire rougir les signaux ou marques de chaque particulier. Plusieurs pay-

sans, soit à pied, soit à cheval, se rassemblent armés d'un trident de fer. Les uns, et c'est le plus grand nombre, forment un grand cercle autour du bûcher. Les autres vont courir à cheval après le bétail, le poursuivent avec leurs tridens, et le forcent d'entrer dans cette enceinte. A mesure qu'un bœuf entre, des paysans adroits et vigoureux le saisissent par les cornes, lui donnent avec adresse un coup de pied dans les jarrets et le terrassent. Alors on prend la marque de fer rougie au feu, et on l'imprime sur la hanche de l'animal; qui étant aussitôt lâché, se relève en furie; et blesse souvent les opérateurs, s'ils n'ont pas le temps de l'éviter, ou de se jeter par terre, quand ils sont surpris à sa rencontre.

France.

Au reste, la Camarque est très-peuplée. Il y a beaucoup de maisons de campagne, mais on n'y voit qu'une petite ville ou bourg, nommé les *trois Maries*, parce que l'on prétend que c'est là qu'abordèrent les saintes femmes, Marie-Magdeleine, Marie-Jacobé et Marie-Salomé avec leur frère Lazare, lorsqu'ils passèrent de Judée en Provence. Les gens du pays assurent que l'église de ce bourg est la première qui ait été bâtie en France.

France.

Le *Plan-du-Bourg*, est une plaine longue, mais resserrée, qui s'étend entre le Rhône et la *Crau*, depuis Arles jusqu'à la mer, dans un espace de cinq ou six lieues. Il est traversé dans toute sa longueur, par deux canaux parallèles l'un à l'autre, et qui sont aussi parallèles au Rhône. La terre est très-bien cultivée dans ce canton fertile, surtout en pâturages. Quoiqu'il soit sujet à être inondé, il ne laisse pas d'être bien peuplé. Il y a un grand nombre de maisons de campagne.

La *Crau* est une plaine qui commence à une petite distance à l'est d'Arles, et qui a cinq lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur. Ce nom lui vient d'un mot celtique, qui veut dire *caillou*. Strabon et des auteurs payens, encore plus anciens que lui, ont parlé de cette plaine, et ont dit que les pierres dont elle est remplie, étaient les restes de celles dont Jupiter accabla des géans insolens et cruels, qui s'étaient rassemblés aux bords du Rhône. La *Crau* en effet, est toute couverte de cailloux, jusque à une épaisseur assez considérable, tous mouvans, et séparés les uns des autres par une terre légère. Mais les sels dont elle est chargée, lui font produire une herbe très-fine, que les brebis et les moutons mangent avec

France.

avec plaisir. Ces animaux écartent les cailloux avec leur museau, et trouvent aisément cette herbe savoureuse, qui a pour eux tant d'attrait, et qui donne à leur chair un goût extrêmement délicat. Ainsi un territoire pierreux, qui, au premier coup-d'œil, paraît sec et aride, fournit abondamment des pâturages à de nombreux troupeaux de bêtes à laine. Il est fâcheux que la *Crau* soit inhabitable pendant les ardeurs de l'été. Les chaleurs y sont excessives, quand les cailloux, dont le sol est couvert se trouvent échauffés. Les troupeaux même n'y peuvent résister; et l'on est obligé de les mener paître sur les montagnes de la haute Provence, de Dauphiné et de Savoie.

En descendant vers la mer, et à sept lieues d'Arles, du côté de l'est, on trouve la petite, mais assez jolie ville de Salon. Elle est traversée par un bras de la Durance. Cette ville a la gloire d'avoir soutenu en 1590, un siége de cinq ou six jours contre les ligueurs qui se retirèrent avec perte, mais qui la reprirent ensuite. C'est la patrie de *Michel Nostradamus*, médecin, né au seizième siècle, et fameux par ses prédictions en vers ou centuries. Le tombeau de ce prétendu prophète n'a

France.

rien de remarquable. Mais un voyageur peut-il passer par Salon, sans le voir, et peut-il donner une relation de son voyage sans en parler ?

On voit donc ce tombeau dans l'église des cordeliers, en entrant par la porte du cloître, à main droite, contre la muraille. Ce n'est autre chose qu'une saillie d'un pied qui s'avance au-devant du mur. Il est carré, de la hauteur d'un homme debout, et le dessus est en forme de talus ou de pente. Sur ce tombeau est le portrait de Nostradamus, qui y est représenté tel qu'il était à l'âge de soixante-deux ans. Ses armes et celles de sa femme sont sur un lé de toile noire, entre son portrait et son épitaphe gravée sur une pierre. Elle est en latin, en voici la traduction littérale. *Ici reposent les os de Michel Nostradamus, le seul digne au jugement de tous, de décrire avec sa plume presque divine, selon la direction des astres, tous les événemens qui arriveront sur la terre. Il a vécu soixante-deux ans, six mois, dix jours, et mourut à Salon l'an 1566. Postérité, ne lui enviez pas son repos. Anne-Ponce Gemelle souhaite à son époux la véritable félicité.*

On a dit que le prophète de Salon s'enter-

France.

ra tout vivant dans son tombeau. Mais aujourd'hui il est encore vraisemblable que Nostradamus, homme d'esprit, ne croyait pas au talent qu'on lui supposait pour la divination. Ses centuries, qu'il fit sans doute par pur amusement, et qu'on pouvait appliquer à toutes sortes d'événemens passés, présens et futurs, ne durent leurs succès qu'à l'ignorance et à la crédulité de son siècle. Il en dédia la seconde édition au roi Henri II, dont il reçut des bienfaits, ainsi que de Catherine de Médicis Il avait un frère nommé Jean, procureur au parlement d'Aix, qui fut un des meilleurs poètes provençaux de son temps, et qui publia les vies des anciens Troubadours, où l'on trouve des anecdoctes bien curieuses et des traits fort singuliers. Le même Michel Nostradamus, laissa un fils, nommé César, dont nous avons une histoire de Provence mal écrite, mais pleine de recherches intéressanttes.

Cet homme si célèbre de son temps, et le lieu de sa naissance me rappellent une anecdoc te que j'ai lue. Sous le règne de Louis XIV, il se trouva, dans cette petite ville de Salon, un maréchal ferrant, qui prétendait savoir des choses extraordinaires,

qu'il ne voulait révéler qu'au roi même. Il écrivit à ce monarque et trouva le moyen de lui faire parvenir sa lettre, dans laquelle il s'offrait de se rendre auprès de lui, ne demandant pour toute récompense que les frais de son voyage. Louis XIV fut curieux de voir cet homme qui vint à Paris, et qui parla au roi. On n'a jamais pu savoir ce qu'il lui dit. Mais le roi parut très-satisfait, et lui fit donner une bonne gratification.

France.

En quittant la ville d'Arles, une belle route conduit à Aix. Cette dernière ville est la capitale de la Provence, quoiqu'on soit obligé de convenir, qu'à certains égards, elle n'en est pas la plus remarquable; mais c'est la première ville que les Romains aient possédé dans les Gaules. Elle est située près de la petite rivière nommé l'Arc, à six lieues de la mer et à trois de la Durance, dans une plaine assez agréable, et au-bas de plusieurs collines fertiles en huile excellente, en vins et en fruits. Le climat en est très-chaud. Elle contient environ vingt-deux mille habitans. Les rues en général, sont bien percées et bien pavées; celles du plus beau quartier de la ville sont tirées au cordeau.

On voit dans l'enceinte et dans les envi-

rons d'Aix plusieurs restes de monumens antiques, les ruines du palais de Sextius, celles d'un aqueduc bâti l'an 636 de Rome; une rotonde de huit colonnes, dont six sont de marbre vert, et deux de granit d'Egypte au milieu desquelles était un autel à quatre faces. Cette rotonde entoure aujourd'hui les fonts baptismaux de la cathédrale. France.

A l'une des extrémités du faubourg des cordeliers, séparé de la ville par une grande place, sont des eaux minérales qui ont donné leur nom à Aix, que les Romains appelaient *aquæ sextiæ*. On les découvrit en 1704. Ce fut en démolissant une maison qui menaçait ruine, qu'on trouva des restes de chapitaux, de corniches, et d'autres monumens antiques. Cette découverte excita la curiosité des ouvriers; ils fouillèrent et trouvèrent enfin sous ces précieux décombres, une source d'eau chaude qui sortit de terre à gros bouillons. Les antiquaires, pensèrent d'abord que c'était véritablement l'endroit où étaient les bains de Sextius. Ils n'en doutèrent plus, lorsqu'ils virent les médailles, les inscriptions et les autres monumens antiques qu'on y trouva. L'année suivante, on en tira une pierre d'environ trois pieds de longueur sur dix-huit pouces

France.

de largeur. On voit sur cette pierre un autel, au-dessus duquel est le symbole du dieu des jardins, et sur cette figure sont les trois lettres I. H. C. dont on donna aussitôt plusieurs explications différentes. Les deux qui parurent les plus justes et les plus naturelles, sont celles-ci : *in hortorum custodiam*, pour la garde de ces jardins : *jucundo hortorum custodi*, au joyeux gardien de ces jardins. La ville a fait élever à ses frais de grands et beaux édifices pour la commodité des personnes qui veulent boire de ces eaux ou prendre des bains. Au-dehors de la ville, on voit des restes d'un ancien temple ; et à une plus grande distance, sur l'une des rives de l'Arc, les ruines d'une pyramide triomphale, élevée en l'honneur de Marius.

Il y a dans la ville d'Aix, une belle promenade qu'on appelle le *Cours*, et qui a deux cent vingt toises environ de longueur sur vingt de largeur. Il est planté de quatre rangs d'arbres, et bordé des deux côtés de belles maisons. Le milieu est orné de quatre fontaines qui ne tarissent point.

Le siége de l'église d'Aix est fort ancien : la tradition reçue dans le pays en fait même remonter l'établissement aux premiers jours

du christianisme. On prétend que cette église a eu pour premier évêque St. *Maximin*, l'un des soixante-douze disciples de J. C., qui aborda dit-on, à Marseille l'an 36 de l'ère chrétienne, dans une barque sans voile et sans rames, où il avait été exposé par les Juifs avec Sainte Madeleine, Sainte Marthe et St. Lazare.

France.

Il y a des beautés à remarquer dans la cathédrale, je ne parle point de son architecture gothique, des petites figures de prophètes, d'apôtres et de saints dont le frontispice est chargé; elles sont de mauvais goût. Mais la porte principale est d'un beau bois rouge, sculpté en bas reliefs, représentant des fleurs et des figures très-bien exécutées. On l'estime, et elle mérite d'être citée pour un ouvrage de cette nature aussi; a-t-on eu soin de la couvrir d'une contre porte. Elle n'est découverte qu'à certaines fêtes de l'année.

Les églises ou les chapelles qui méritent par elles-mêmes ou par les choses qu'elles renferment, l'attention des curieux et des connaisseurs, ne sont pas en petit nombre dans cette ville. Je ne parlerai que de celle des capucins. J'y fus à l'heure où ces bons religieux prenaient leur récréation dans le

France.

cloître. Aussitôt qu'ils m'eurent aperçu, l'un d'entre eux, vint au-devant de moi et me dit en m'abordant: vous me paraissez étranger, la curiosité d'un voyageur ne trouve point dans nos maisons de quoi se satisfaire; elles n'offrent rien que de simple et de commun. Vous ne verrez dans celle-ci qu'un morceau précieux et célèbre non par la beauté de l'ouvrage, mais par la manière dont il a été conservé. Il me conduisit à l'église, et me fit voir dans une chapelle un crucifix de bois, et de trois pieds ou environ de hauteur. Vous ignorez sans doute, me dit-il, l'histoire de ce crucifix; la voici.

Louis de Nogaret, duc d'Épernon, ayant été nommé gouverneur de Provence, la ville d'Aix, qui était alors dans le parti de la ligue, ne voulut point le reconnaître. Le duc l'assiégea en 1589, et se campa sur une hauteur qui commande ce couvent, contre lequel il fit tirer quelques volées de canons, parce qu'il était gardé par plusieurs compagnies de la garnison de la ville. L'église était en face de la batterie; un boulet d'environ trente livres, entra par ce vitreau qui est au-dessus de la porte, et donna contre le bras gauche du crucifix, qui était

alors élevé sur la balustrade du sanctuaire. Le boulet se brisa en plusieurs pièces, sans abattre et sans endommager en aucune façon ce crucifix, ne laissant au bras gauche que ces légères traces de noirceur que vous voyez. On l'a mis depuis dans cette chapelle en suspendant à son bras ce panier où sont les pièces du boulet. Je ne sais, poursuivit-il, si l'on peut raisonablement élever des doutes sur ce fait. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il fut attesté par la déposition de deux ecclésiastiques qui signèrent le procès-verbal qu'on dressa à ce sujet, et que nous gardons précieusement dans nos archives. Si vous avez lu la vie de M. de Lautrec par Brantome, vous devez vous rappeler qu'il y est dit que ce général, faisant le siége de Naples, fit tirer plusieurs volées de canon le premier jour de mai, et qu'un crucifix qui était dans l'église de Notre-Dame des Carmes, voyant venir une canonade droit à lui, pour lui emporter la tête, la baissa de manière qu'il n'en fut point atteint, et que le boulet passa pardessus.

France.

J'eus une conversation de quelques heures avec ce capucin, dont je fus enchanté. Il me parut joindre à une dévotion éclairée,

France. franche et vraie, un caractère doux et enjoué, mais avec décence, un esprit très-cultivé et même le ton de la bonne compagnie. L'histoire de ce crucifix nous fit insensiblement remonter aux temps antérieurs à cet événement ; il fut alors question de l'ignorance et des mœurs de nos aïeux, de leur dévotion superstitieuse, de ces pieuses farces qu'ils représentaient ; ce qui nous amena tout naturellement à parler de la manière dont on célébrait tous les ans la fête Dieu à Aix, et dont les principales cérémonies ont été instituées par le bon roi René. Ne pouvant voir cette procession, dis-je à mon aimable religieux, je désirerais bien en savoir quelques détails. Il ne me serait guère possible, me répondit-il, de vous les faire de mémoire avec exactitude ; mais je me rappelle qu'avant de venir à Aix, que je n'habite que depuis quelques années, je les copiai dans un auteur, dont j'oubliai d'écrire le nom, et qui m'est échappé. Je vous en remettrai une copie avant votre départ de cette ville. Il me tint parole. On la transcrit ici, moins pour faire connaître cette procession si singulière, que pour donner une idée des mœurs et de l'esprit du siècle où elle a été

établie. C'est dans le milieu du quinzième siècle.

France.

Nos bons aïeux, bien moins éclairés que nous, et plus vertueux peut-être, étaient avides de spectacles. Mais ils étaient trop supestitieux pour mettre sur la scène les actions des héros de la fable, ou des grands hommes de l'antiquité. Il fallait un aliment à leur dévotion : aussi prenaient-ils leurs sujets dans l'écriture sainte; c'est ce qu'on vit dans tout Paris, sous le règne de Charles VII.

On donnait une farce de cette espèce au peuple d'Aix le jour de la fête Dieu. Le roi René, voulut en quelque sorte l'ennoblir; et dans cette idée il en fit un spectacle allégorique, où était représenté le triomphe de la religion chrétienne sur l'idolatrie et l'hérésie. Il lui donna toute la ville pour lieu de la scène, et trois jours pour amuser le public. Ce spectacle commence le jour de la Trinité : c'est une espèce de répétition qu'on fait, afin que tout soit dans un état convenable, pour paraître le jour de la fête Dieu. De là vient qu'on dit, *lou jour de la Trinita lei diables s'assajoun.* C'est-à-dire, *le jour de la Trinité les diables s'esseyent.*

France.

Le premier personnage qui paraît, est un roi vêtu d'une espèce de casaque courte, cramoisi, avec des ornemens jaunes et la couronne sur la tête. Une douzaine de diables qui l'entourent, le harcellent avec de longues fourches. Il se défend comme il peut avec son sceptre, sautant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et finit son jeu par un grand saut. C'est ce qu'on appelle le *grand jeu des Diables, lou grand juec deis Diables.*

Le petit jeu des Diables, *lou pichoun juec deis Diables,* autrement dit l'*armetto*, ou la petite ame, vient immédiatement après. Cette *armetto* est représentée par un enfant en corset blanc; il a les bras et les jambes nues, et porte une croix de bois d'environ cinq pieds de haut. Quand on fait le jeu, il appuie la croix à terre, en la tenant de la main gauche. Un ange vêtu de blanc, ayant des ailes, l'auréole en tête, et un coussin sur le dos, tient aussi la croix de son côté. Il y a auprès d'eux quatre diables, portant un corset et de longues culotes noires, où sont peintes des flammes rouges. Leur têtière est également noire et rouge, hérissée de cornes. Trois de ces diables poursuivent la petite ame, et le

quatrième acharné contre l'ange lui donne de grands coups de massue sur le coussin. L'ange et l'*armetto* sautent comme pour fuir; mais au troisième coup le jeu est fini, et l'ange saute de joie d'avoir sauvé la petite ame. France.

Suivant quelques-uns, dans ce premier jeu, sont représentés les dangers de la royauté en général, sous la figure d'un prince, qui est obsédé par une troupe de démons. Dans le second, les dangers de l'homme qui ne se sauve que par le secours de la croix et de son bon ange. Suivant d'autres, dans le premier jeu, c'est Adam chassé du paradis terrestre, sous la forme d'un roi, parce qu'il était le roi des animaux; dans le second, c'est l'homme attaqué par le démon, après la chute de notre premier père, et n'ayant de ressource pour se sauver que dans la croix et dans l'assistance de son ange. L'adoration du veau d'or est représentée dans la troisième scène. Moyse, accompagné du grand prêtre, montre aux Juifs les tables de la loi; un des juifs porte le veau d'or au bout d'un bâton; les autres tournent autour de lui, et en passant devant Moyse et le grand prêtre, ils font avec la main un signe de mépris, en criant *ou ho*

France.

ou ! ou ho ou. Le peuple appelle cette scène, *le jeu du chat, lou juec d'aou cat*, parce qu'au milieu du jeu, un des juifs, jete aussi haut qu'il peut, un chat enveloppé dans de la toile, et qu'assez ordinairement il ne laisse pas tomber à terre.

Paraît ensuite la reine de Saba, qui va voir Salomon. Elle est accompagnée d'un danseur lestement habillé, ayant beaucoup de petits grelots à ses jarretières, et tenant de la main droite une épée, au bout de laquelle est un petit château de carton. Ses trois suivantes, ou dames d'atours, portent chacune une coupe d'argent à la main. Cette reine, les deux mains sur les côtés, s'agite noblement sans sortir de sa place, en suivant la cadence d'un air composé par le roi René. Le danseur fait trois tours devant elle et baisse l'épée pour la saluer. Après le troisième saut, les trois dames d'atours dansent ensemble.

Les rois mages ne tardent pas à paraître, ayant chacun leur page et portant un vêtement de diverses couleurs avec une têtière en forme de couronne royale ; celle des pages est en pain de sucre. Ils sont précédés par un homme vêtu d'une robe blanche, qui porte l'étoile au bout d'un long bâton. Celui-

ci se tournant de leur côté la fait aller deux ou trois fois à droite et à gauche, et les rois ainsi que les pages suivent le même mouvement. Un de ces pages salue ensuite l'étoile, en lui tournant le dos, et en faisant un mouvement qu'on appelle en provençal, *lou reguigneou.* Ce jeu s'appelle *la belle étoile. La bello estello.*

France.

Leis Tirassous, ou les enfans qui se traînent par terre, suivent immédiatement. Le massacre des innocens, ordonné par le roi Hérode, est représenté dans ce jeu. Un enseigne, un tambour et un fusilier forment le cortége de ce prince. Sept ou huit enfans vêtus d'une chemise de toile rouge, courent autour de lui en poussant des cris. Le soldat tire un coup de fusil, ils tombent, se roulent par terre, d'où leur est venu le nom de *Tirassous.*

On voit ensuite divers personnages qui, dans l'origine devaient former des scènes à part. Tels sont le vieillard Simeon, représenté en grand-prêtre, donnant la bénédiction, et portant un panier d'œufs, c'est le mystère de la purification ; St. Jean, le précurseur sous la forme d'un enfant, couvert d'une peau de mouton ; Judas, a la tête des apôtres tenant dans la main une boursè

France. où sont les trente deniers ; J. C. allant au Calvaire, vêtu d'une robe longue, avec une ceinture de corde, et courbé sous le poids de la croix; St. Christophe portant le sauveur du monde, pour nous avertir que nous devons le porter dans le cœur.

Après tous ces personnages, il y a trois jeux qu'on peut regarder comme des ballets. Le premier est celui *deis cheveous frux*, ou des chevaux fringans. Ce sont huit à dix jeunes gens qui portent des rubans de diverses couleurs au cou, au bras et derrière la tête, des épaulettes en or et des scapulaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, ayant les jambes et les cuisses dans un cheval de carton bien caparaçonné, ce qui leur donne l'air de centaures. Les danses qu'ils font, sont assez agréables par la cadence et la vivacité des mouvemens.

Le second ballet est celui des *Dansaïres*, des danseurs. Leur habillement consiste en un corset, une culotte et des souliers blancs, ornés de rubans, un casque semé de diamans faux, et des jarretières garnies de petits grelots. Une baguette garnie de rubans, leur sert à marquer la cadence. Ils sont ordinairement suivis d'une troupe de petits danseurs.

Des

Des enfans mesquinement vêtus, appelés les *Rassassities* ou les *Teigneux*, forment le troisième ballet. Ils ont deux cordons de sonnettes, qui se croisent sur la poitrine et derrière les épaules, et deux tabliers de mulets à frange, l'un devant, l'autre derrière, leur têtière est rose. L'un d'eux a un grand peigne, un autre des brosses, et un troisième des ciseaux de tondeur. Tous les trois dansent autour du quatrième, en peignant, brossant et agitant avec les ciseaux une mauvaise perruque qu'ils portent. Qu'a-t-on voulu représenter par de pareils acteurs, et par un jeu si dégoûtant? C'est ce qu'il serait bien difficile de deviner.

France.

Dans tous ces jeux allégoriques, sont mêlés plusieurs personnages, ou, si l'on veut, plusieurs officiers, dont l'institution tient aux exercices de l'ancienne chevallerie. On y voyait autrefois le prince d'amour: c'était un jeune homme de la plus belle taille, et de la figure la plus agréable, vêtu magnifiquement, précédé de son guidon, entouré de ses grands officiers habillés avec le même faste et suivi de tous les corps d'arts et métiers, chacun caractérisé par les vêtemens et les instrumens convenables. On l'a supprimé à cause des grandes dépenses

France.

auxquelles il était assujetti ; on n'a laissé que son lieutenant et ses officiers.

Il y a aussi le roi de la bazoche et l'abbé de la ville, qu'on croît avoir été autrefois nommé *l'abbé de la jeunesse*. L'élection de tous ces personnages se fait avec beaucoup de solennité. Richement habillés, ils marchent devant la procession, accompagnés de leurs bâtonniers, et d'une suite nombreuse de parens et d'amis : ce qui forme un assez brillant cortége.

La veille de la Fête-Dieu, à l'entrée de la nuit, le capitaine des gardes du roi de la bazoche, vêtu en bâtonnier, et les trois autres bâtonniers, se rendent devant l'église cathédrale, où ils trouvent six bâtonniers de l'abbé, en habit de cérémonie et en uniforme. Ceux-ci saluent les officiers du roi de la bazoche, en leur présentant les armes d'une manière qui leur est propre : ils courent ensuite comme s'ils allaient forcer un poste, en faisant rouler leur bâton autour du corps. Les quatre bâtonniers du roi les suivent à la distance d'environ mille pas en faisant le même jeu. Les fifres et les tambours jouent en même temps un air vif et animé convenable à cet exercice. A dix heures et demie du soir, le guet commence.

Outre le jeu des *rassassities* et celui du *chat*, le grand et le petit jeu des *Diables*, la reine de *Saba*, les grands et les petits danseurs, dont il a été déjà fait mention, on y voit au milieu des tambours et des fifres, des tympanons et des tambourins, le duc et la duchesse d'Urbin montés sur des ânes et suivis de quatre chevaliers. Plusieurs personnages de la fable à cheval, tels que la Renommée sonnant de la trompette, Momus, Mercure, la Nuit, Pluton, Proserpine, Pan, Syrinx, Bacchus assis sur un tonneau traîné sur un char, Mars, Minerve, Apollon, Diane, Saturne, Cybèle, une troupe de Faunes et de Dryades qui dansent. Enfin le grand char très-brillant, où sont Jupiter, Junon, Vénus, Cupidon, les Ris, les Jeux et les Plaisirs, tous distingués par leurs attributs. Les trois Parques à cheval qui ferment la marche, paraissent avoir été ajoutées, pour avertir qu'elles sont le terme où finissent les grandeurs humaines.

France.

C'est pour cette même raison, que le jour de la fête, la procession a été terminée par un personnage qui représente la Mort dans l'action d'un faucheur promenant sa faux à droite et à gauche. Après ce personnage on voyait paraître l'université dans le plus

France.

grand éclat, suivie des moines et des religieux, du clergé de chaque paroisse et du chapitre de l'église métropolitaine. L'archevêque ou l'ecclésiastique le plus constitué en dignité porte toujours le Saint Sacrement, sous un dais magnifique : la cour de parlement le suit immédiatement. Lorsque le gouverneur de la province assiste à cette cérémonie, il marche entre le premier et le second président. Le parlement doit être suivi de la chambre des comptes, de la cour des aides, des trésoriers de France, des juges de la sénéchaussée et des officiers municipaux.

Au seizième siècle, on voyait après ces compagnies, les *Momons*: c'était une troupe de jongleurs qui se vantaient de tirer leur origine des anciens Troubadours. Ils chantaient des chansons profanes, et souvent satiriques, en s'accompagnant avec des instrumens, des sonnettes et des grelots, et formaient des danses quelquefois très-indécentes. Le bon roi Réné avait cru trouver dans ces espèces de satires publiques des moyens de corriger ses sujets; mais comme il en résultait plus d'inconvéniens que d'utilité, le parlement supprima cette partie de la fête. On appelait ces *Momons*,

les jeux du duc d'Urbin, apparemment parce qu'un de ces ducs en avait mis de pareils à la mode dans son pays, et l'on disait alors vulgairement en Provence, *dire son vers à quelqu'un*, pour signifier lui dire son fait, parce que c'était toujours en vers satiriques que les Momons reprochaient à leurs concitoyens leurs vices et leurs sotises.

France.

Telle était la fameuse procession de la Fête-Dieu à Aix. Il y a sûrement dans cette institution bien des choses dignes de blâme. Mais on en a justifié l'auteur sur ses excellentes qualités, ses vertus et ses intentions qui n'avaient rien que de louable. Ce bon roi Réné avait été dans sa jeunesse un des plus habiles jouteurs, et des plus braves guerriers de son temps. Les Anglais en France et les Arragonais en Italie avaient éprouvé les effets de sa valeur. Adoré pendant sa vie de ses sujets, qu'il gouverna en bon père et en roi juste, il en fut vivement regretté à sa mort. Mais accablé, sur la fin de ses jours, des revers de la fortune, il s'amusa à écrire sur les tournois, et à composer des romans moraux et philosophiques; il peignait à l'huile et en miniature assez bien pour son siècle, cultiva des fleurs.

France. et des arbres à fruit, dont il fit connaître de nouvelles espèces, après en avoir perfectionné plusieurs : il institua des ordres de chevalerie, en leur donnant de sages réglemens, fonda des hôpitaux propres à multiplier les actes de bienfaisance, il ordonna des processions, afin d'entretenir la piété dans le cœur et l'esprit de ses sujets. L'objet qu'il se proposa dans l'institution de celle-ci, était de faire voir les erreurs que la religion chrétienne avait détruites parmi les hommes. Il faut convenir qu'un roi malheureux ne peut mieux mettre à profit ces infortunes et se consoler de la perte du plus grand nombre de ses sujets, qu'en s'occupant du bien et même de l'amusement des autres.

Plusieurs hommes célèbres ont pris naissance dans la ville d'Aix. On peut citer Nicolas-Claude Fabri, seigneur de Peiresc, conseiller au parlement, homme d'une vaste érudition, qui parcourut toutes les villes de l'Europe où il y avait des savans, dont il se fit estimer. Il devint ami de l'illustre Gassendi, qui a écrit sa vie. Aucune science ne lui fut étrangère, rien n'échappa à ses regards des restes de l'antiquité, mais la passion d'embrasser trop de matières, l'empêcha de finir aucun ouvrage.

France.

On doit citer encore Piton de Tournefort, un des plus célèbres botanistes qui aient paru. Fontenelle a dit de lui, qu'il avait le corps, aussi bien que l'esprit, fait pour la botanique, et que plus d'une fois il prit la nature sur le fait. Sa passion pour cette science était extrême. Il parcourut les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, celles de la Catalogne, et les Pyrénées, l'Espagne, le Portugal, la Hollande, l'Angleterre, la Grèce, l'Asie. Il observa dans ces différens pays un grand nombre de plantes curieuses. Il fut professeur de botanique au collége royal, et membre de l'académie des sciences; on estime beaucoup ses ouvrages de botanique et la relation de ses voyages.

La campagne des environs d'Aix est fort belle, et produit, à l'exception des oranges, les mêmes fruits que les autres contrées de la Provence. On y recueille une huile excellente et très-recherchée, qui fait le principale commerce de ses habitans.

A trois lieues nord-ouest de la ville d'Aix, on trouve Lambesc. C'est une petite ville fort jolie, où se tenaient les assemblées générales de la province. La contrée où est située cette ville, est très-agréable.

France. Elle abonde en vins et en huille. On en tire un marbre qui a le fond rouge, mêlé de taches jaunes et noires et, qu'on polit à Aix.

Les autres petites villes les plus considérables des environs, sont saint *Maximin* et *Brignoles*. St. Maximin est sur la rivière d'Argens, à six lieux d'Aix du côté de l'Est. Il est certain que l'endroit où est située cette petite ville a été habité du temps des Romains.

Brignoles est situé entre les petites rivières de Catanie et d'Isole, à neuf lieues sud-est de la ville d'Aix. Le terroir abonde en prunes excellentes, dont on fait un commerce considérable. La salubrité de l'air qu'on y respire était autrefois si connue que les comtes de Provence y passaient quelquefois une partie de l'année. Les comtesses y allaient pour y faire leurs couches, et y faisaient nourrir leurs enfans.

Cette petite ville fut le théâtre des guerres de religion qui déchirèrent la Provence. Les deux partis la regardèrent comme une place importante et se la disputèrent avec acharnement. Le duc d'Epernon, que le parlement et la plus grande partie de la Provence ne voulaient point reconnaître

pour gouverneur, en était maître en 1595, lorsqu'un paysan protestant imagina un moyen bien exécrable pour lui ôter la vie. Il remplit deux sacs de poudre, d'où sortait une longue ficelle, qu'il suffisait de tirer pour faire partir un artifice qui y était caché. Ce scélérat choisit le moment où le duc était à table, pour placer ces deux sacs immédiatement au-dessous de la salle à manger, contre un mur mitoyen qui soutenait le plancher. Quelques personnes curieuses de voir ce qu'ils contenaient s'empressèrent de les délier. Mais aussitôt le feu prit aux poudres, fit sauter le plancher et renversa le mur mitoyen. Heureusement les portes et les fenêtres étaient ouvertes; et donnèrent une libre issue à l'air. Le duc d'Epernon fut blessé au bras droit, à la cuisse, et eut la barbe et les cheveux brûlés. Les convives entraînés dans la chute du plancher, n'eurent aussi que quelques meurtrissures. Cet attentat fut commis un samedi: c'est ce qui fit dire au duc d'Epernon, par allusion à une mêche qu'on emploie dans les mines, et qu'on appelle *saucisse; mes ennemis ont voulu me faire manger de la saucisse un samedi*, mais je suis trop bon chrétien.

France.

CHAPITRE III.

Marseille, ancienne colonie des Phocéens, sa situation, peste qui l'a désolée. — Belle rue qu'on nomme le Cours. — Port de Marseille, son commerce, ses manufactures. — Bastides. — Toulon, beauté du port. — La ville d'Hières. — Fréjus, débris de ses monumens. — Draguignan, Grasse et Antiles. — La haute Provence. — Ses villes. — Riez. — Sisteron. — Manosque. — Apt. — Séjour de l'empereur Adrien dans cette ville. — Mort et épitaphe de son cheval favori. — Tarascon, sa situation. — Saint-Remi. — Traces d'antiquités. — L'État d'Avignon et Comtat Venaissin. — Ville d'Orange. — Cirque, Arènes et Aqueduc.

France. IL est assez surprenant que les auteurs n'accordent à Marseille que le troisième rang parmi les villes de Provence. Aix, il est vrai, en est la capitale; Arles l'a été autrefois d'un grand royaume; mais Marseille a formé aussi, dans des temps re-

culés, une république puissante, et doit être incontestablement regardée aujourd'hui comme la ville de cette province la plus commerçante, la plus riche et la plus peuplée. Elle est située sur la Méditerranée, au fond d'un golfe couvert et défendu par plusieurs îles, partie sur le penchant d'un coteau, et partie dans la plaine. France.

On n'a aucune preuve qu'il existât d'autres villes dans les Gaules lors de la fondation de Marseille, qui doit son origine à une colonie de Phocéens, peuples d'Ionie, province de l'Asie mineure. Aristote, dans son traité des républiques, fait le plus grand éloge de celle de Marseille. Les anciens en ont vanté les lois sages, qui étaient gravées sur des tables, et affichées dans des places publiques, afin que personne ne les ignorât; mais il y en avait quelques-unes remarquables par leur singularité. Les hommes convaincus d'un crime qui méritait la mort, étaient condamnés à boire de la ciguë pour s'empoisonner. C'est pourquoi on gardait du suc de cette plante venimeuse dans un dépôt public près de la prison. Le même usage se pratiquait à Athènes.

Une loi bien plus digne de remarque, était celle qui regardait le suicide. Il était

France.

défendu aux citoyens d'avancer leurs jours; mais ceux qui se trouvaient vieux et infirmes, ou qui s'ennuyaient de la vie, exposaient leurs raisons aux magistrats. Si elles étaient approuvées, on leur accordait la permission de boire publiquement du suc de ciguë, après avoir pris congé de leurs parens ou de leurs amis. Un de nos cosmographes du seizième siècle dit que cinquante années avant celle où il écrivait, on voyait les masures du lieu où la ciguë était conservée, et qu'elles ne furent détruites que lorsqu'on bâtit l'hôpital général.

Les Marseillais rendirent un culte particulier à Diane d'Ephèse, qu'ils avaient consultée en partant de Phocée. Ils lui élevèrent un temple dans leur nouvelle ville, ainsi qu'à Appollon. Malheureusement ils sacrifiaient, comme d'autres nations, des victimes humaines à ces fausses divinités; mais ils en perdirent peu à peu l'habitude. Dans les premiers temps les pères sacrifiaient leurs enfans. On n'immola ensuite que des étrangers esclaves qu'on jetait aussitôt après dans les flammes. Ces sacrifices barbares se faisaient dans des bois sacrés, situés près de la ville. Ils furent insensiblement réduits à une simple cérémonie, qui

n'avait même lieu que dans des temps de calamité. On choisissait un pauvre qu'on nourrissait fort délicatement pendant plusieurs jours. Quand il était bien engraissé, on prononçait sur sa tête toutes sortes de malédictions; on le chargeait de toutes les iniquités du peuple, et on le chassait de la ville.

France.

Le roi René, après avoir perdu tous ses enfans, après avoir essuyé tous les revers de la fortune, se plaisait infiniment à Marseille: il y passait ordinairement l'hiver, et avait coutume de se promener au soleil sur le quai, qui est exposé au midi et à l'abri des vents. C'est pour cela qu'on l'appelle encore aujourd'hui la *Cheminée du roi René.*

En 1720 et 1721, la ville de Marseille fut désolée par le plus cruel de tous les fléaux. Un vaisseau venu de Seyde vers le 15 juin, y apporta la peste; qui de là se répandit dans presque toute la Provence. Que ne serait point aujourd'hui Marseille, quant à sa population, puisqu'elle renferme plus de quatre-vingt mille habitans, quoique cette violente maladie en ait enlevé plus de soixante mille. Elle a été considérablement agrandie depuis deux siècles.

France.

On la divise en ville vieille et en ville nouvelle. La première, située sur le penchant d'une colline, présente un amphithéâtre aux vaisseaux qui entrent dans le port. Mais les rues en sont sales, étroites, montueuses, et les maisons mal bâties. On y voit la cathédrale, qui a été bâtie sur les ruines d'un temple dédié à Vénus ou à Diane. La chapelle du S. Sacrement offre trois tableaux précieux du célèbre Puget. Il y a lieu de conjecturer que cette église a servi de mosquée aux Sarrasins, car on y a trouvé quelques inscriptions arabes. On conserve précieusement, dans cette cathédrale, les reliques de saint Lazare, que l'église de Marseille prétend avoir eu pour premier évêque, et qui vint, dit-on, en Provence avec sainte Madeleine et sainte Marthe.

La nouvelle ville, très-bien bâtie et très-bien percée, est séparée de la vieille par une des plus belles rues que l'on puisse voir, et qu'on nomme le *Cours* : elle s'étend depuis la porte d'Aix jusqu'à la porte de Rome. Il y a de chaque côté un rang d'arbres, avec des bancs de pierre dans les intervalles, et des fontaines vers le milieu. Les maisons dont elle est bordée,

sont toutes de même symétrie, ornées de portiques et de grandes colonnes avec leurs bases et leurs chapiteaux. Rien de plus frappant que le coup-d'œil qu'offre ce Cours, surtout les jours de dimanche, au printemps ou en été, lorsque les habitans y vont respirer la fraîcheur du soir. France.

L'abbaye de Saint-Victor, située à une des extrémités de cette nouvelle ville, est une des plus illustres du monde chrétien : on en fait remonter la fondation jusqu'aux premiers siècles de l'église. Le Saint auquel elle est dédiée, était un des soldats de la légion thébaine, qui, sous l'empire de Maximien Hercule, s'étant déclaré chrétien, eut la tête tranchée à Marseille, l'an 290, par ordre et en présence de cet empereur.

L'église supérieure et l'église souterraine de cette abbaye offrent plusieurs tombeaux antiques. A côté d'une chapelle, est l'ouverture d'un souterrain, à l'entrée duquel on prétend que la Madeleine a fait sa première pénitence. Cette voûte s'étend, dit-on, à plus de cinq cents pas sous la ville. Auprès de la grille de fer de cette grotte, on voit, dans une niche creusée dans le mur, une urne cannelée, d'une nature trans-

France. parente, et d'un ouvrage très-curieux. Les uns veulent que ce vase ait servi de cruche à la Madeleine, lorsquelle demeurait en ce lieu; d'autres, qu'elle y ait renfermé les parfums qu'elle versa sur les pieds de Jésus-Christ.

Les choses qui méritent d'être vues dans les autres églises, sont l'observance, le tableau de l'*ecce homo*, curieux, en ce qu'on prétend qu'il a été peint par le roi René.

S'il faut en croire les Marseillais, ils ont été les premiers qui aient établi l'usage de donner des aubades et de chanter des noëls aux approches de la nativité de Notre Seigneur. C'est surtout la nuit de Noël, qu'ils chantent, jouent des instrumens et dansent dans les rues.

Le ville de Marseille est médiocrement fortifiée. Il y a un très-grand nombre de places et de fontaines: deux choses bien essentielles, surtout dans une ville considérable par son étendue et sa population.

Un spectacle bien intéressant pour un voyageur, est celui du port, à cause de l'affluence des nations commerçantes. C'est un tableau des plus agréables, par la variété de costumes, de mœurs et de langage.

gage. Ce port peut, je crois, être regardé comme un chef-d'œuvre de la nature. C'est un bassin de forme ovale, qui a cinq cent quatre-vingt toises de longueur, sur cent soixante dans sa plus grande largeur, et quinze ou dix-huit à vingt-deux pieds d'eau de profondeur. Il occupe presque toute la longueur de la ville, et peut contenir six ou sept cents navires; mais il ne peut pas en recevoir de haut bord. France.

Il n'y a pas dans toute la Méditerranée une rade ni un port plus sûrs que celui-ci. Les bâtimens y sont à l'abri des injures du temps, et sans nul danger pendant les plus grands orages. L'embouchure en est resserrée entre deux rochers, et rétrécie par trois piles de maçonnerie, qui ne laissent que le passage d'un gros vaisseau, et qui servent à soutenir une chaîne que l'on tend pour fermer l'entrée du port. Elle est défendue du côté de la ville par une bonne citadelle qu'on appelle le fort *Saint-Jean.*

Non loin de là est le fort de *Notre-Dame* de la Garde, situé sur une hauteur anciennement couverte de cette forêt *formidable et sacrée* que Lucain a si bien décrite dans sa Pharsale. Ce n'est plus,

France. comme du temps de Bachaumont et de Chapelle, *une méchante masure tremblante, prête à tomber au premier vent.* Les réparations qu'on y a faites, en ont bien changé l'état. Il y a une église célèbre par la dévotion des marins. Les maisons sont presque toutes couvertes des marques de leur reconnaissance envers la Vierge. Ce fort a un point de vue des plus étendus et des plus agréables par la variété des objets. On découvre de cet endroit, la ville, toute la campagne, les montagnes voisines, la pleine mer, la rade de Marseille et trois îles, au milieu desquelles il faut que les bâtimens passent pour entrer dans le port.

Depuis la peste de 1720, on a établi à l'extrémité du quai, près du fort Saint-Jean, le *bureau de la santé.* Les bâtimens qui y arrivent sont obligés d'y produire leurs lettres de voyage, et l'état de santé de leurs équipages. Il faut que je dise à cette occasion, qu'il y a beaucoup d'hôpitaux à Marseille : je doute même qu'aucune ville de France, après Paris, puisse en compter un aussi grand nombre, preuve bien sensible de la bienfaisance et de l'humanité des Marseillais.

L'arsenal occupe une partie du quai de *Riveneuve.* La salle d'arme passe pour être la plus belle de l'Europe. Ce sont deux grandes galeries qui se coupent en croix, et dont les murailles sont revêtues de fusils et de mousquetons. Tout mérite d'être vu dans cet arsenal; les ateliers des menuisiers, ceux des peintres, des sculpteurs, des armuriers, des forges, et celui de la serrurerie, où les chefs-d'œuvres en ce genre ne sont pas rares. France.

Il y a dans Marseille bien d'autres objets qui peuvent fixer l'attention du voyageur, tels sont les manufactures d'indienne, de porcelaine, les fabriques de savon et les raffineries de sucre. Les Marseillais en portent le produit dans toute l'Italie, en Espagne, dans la Grèce et les îles de l'Archipel, à Constantinople, dans les ports de la Turquie asiatique, enfin en Egypte et dans la Barbarie : ils rapportent en retour les marchandises que fournissent ces pays.

Marseille a conservé très-peu de monumens de son ancienne splendeur. Il est vraisemblable qu'ils ont été détruits par les Barbares, qui ont tant de fois saccagé et désolé cette ville, ou qu'ils ont été em-

France.

ployés à rétablir les édifices publics, ruinés par ces peuples féroces ou par les outrages du temps. Quoi qu'il en soit, on trouve bien souvent, en creusant la terre, des statues de différentes matières, ainsi que des tombeaux, dont plusieurs sont des temps qui ont précédé J. C.; d'autres, des premiers siècles de notre ère; et les derniers, des temps où les Sarrasins étaient maîtres de la Provence.

Marseille avait anciennement une académie, qu'on appelait alors l'école du ciel et de la terre, parce qu'on y venait de tous les pays pour s'instruire. C'est dans son sein que se formèrent une infinité de grands hommes en tous les genres de sciences. Les plus connus d'entre ceux qui naquirent à Marseille, sont *Pytheas* et *Euthimenes*, habiles astronomes et savans géographes. Ils existaient tous les deux environ trois cents ans avant J. C. Ils allèrent tenter de nouvelles découvertes, le premier dans le nord, et l'autre dans le midi. Pytheas étant parti de Marseille, passa le détroit, parcourut les côtes de Portugal et d'Espagne, cingla vers la Gascogne et la Bretagne, qu'il doubla pour entrer dans la Manche; et après avoir passé

les îles de Schetland, jeta l'ancre devant celle de *Thulé*, aujourd'hui l'Islande. Il pénétra ensuite dans la Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme Tanaïs, et qu'on croit être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il avançait vers le pôle arctique, les jours s'alongeaient au solstice d'été, et qu'à l'île de Thulé, le soleil se levait presque aussitôt qu'il était couché; ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwège.

France.

En ce même temps, *Euthimenes* naviguait ver le Sud. Il parcourut les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au-delà du Sénégal, cherchant peut-être à parvenir jusqu'au cap de Bonne-Espérance, que les Phéniciens avaient doublé plus de six cents ans avant l'ère chrétienne.

Petronius Arbiter, connu sous le nom de Pétrone, naquit à Marseille. Il fut un des principaux confidens de Néron, et comme l'intendant de ses plaisirs. C'est l'auteur de cette fameuse satire, dans laquelle il a dépeint d'une façon très-libre, mais très-ingénieuse, les désordres de la cour de cet empereur, et les mœurs dépravées de son temps. Il a encore laissé un poème de la guerre civile entre César

France.

et Pompée, pleine de feu et d'enthousiasme, et remarquable par une peinture fine des vices des Romains et des défauts de leur gouvernement.

A l'égard des hommes célèbres que Marseille a produits depuis deux siècles, les plus connus sont Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée, roman pastoral, qui fit pendant plus de cinquante années la folie de toute l'Europe; et où sous un voile ingénieux, on trouve un tableau des galanteries de la cour d'Henri IV; Pierre Puget, peintre, sculpteur et architecte. Il cultiva ces trois arts avec succès. Ce fut lui qui inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont tâché d'imiter. Au reste, j'ai oublié de dire, en parlant des monumens, qu'à la consigne de Marseille, on voit le fameux bas-relief de la peste de cette ville par cet artiste; morceau plein d'énergie et d'expression.

Le climat de Marseille est pur et beau, quand il n'est point altéré par le mistral, ce vent impétueux et froid. Les jours de l'hiver y ressemblent alors aux beaux jours du printemps. Son territoire est naturellement stérile, et cependant il abonde en

toutes sortes de productions. Les soins du cultivateur, en forçant pour ainsi dire la nature, ont changé, à force d'engrais, la qualité du sol. France.

Ce qui rend encore très-agréable les environs de Marseille, c'est un nombre prodigieux de *bastides* ou maisons de campagne qui, contigues les unes aux autres, paraissent former une ville d'une étendue immense. Sur la route d'Aix à Marseille, et à l'extrémité du territoire de cette dernière ville, est un endroit appelé la *Viste ou la Vue*, d'où l'on découvre toute la campagne, une partie de la ville et la pleine mer. Quel tableau frappant ! quelle riante perspective ! C'est une des plus belles qu'on puisse imaginer, surtout une ou deux heures avant le coucher du soleil. Qu'on se représente cet astre dardant obliquement ses rayons sur la mer, où ils sont réfléchis comme sur une glace, et qui laissent voir dans leur vrai jour mille bateaux épars, les vaisseaux qui font voile vers le Levant, et ceux qui en arrivent, une vaste plaine agréablement diversifiée par le vert nuancé des moissons, des vignes et des oliviers, une rivière bordée d'arbres, de jardins et de prairies ; cette verdure dont la terre est

couverte pendant huit mois de l'année, relevant encore davantage la blancheur éclatante des bastides; enfin tous ces objets couronnés par des montagnes nues, des rochers arides qui contrastent si merveilleusement avec les productions variées dont cette campagne enrichit ses habitans, et on n'aura qu'une faible idee du plus beau spectacle que la nature puisse offrir aux regards du voyageur.

France.

A quelque distance de Marseille, il y a plusieurs grottes ou *Baumes* qui renferment des stalactites. Celles qu'on voit dans la grotte appelée la *Baume de Roland*, sont les plus brillantes et les plus singulières. Mais avant d'arriver à cette caverne, il faut se traîner le long d'un sentier, où la clarté du jour ne pénètre point, et à côté d'un précipice dont on ne connaît pas le fond.

Entre Aix, Marseille et Toulon, est la *Sainte Baume*. C'est une montagne de rochers, sur laquelle il y a une grotte où, suivant la tradition du pays, Sainte Madeleine se retira, et où elle passa trente années dans la pénitence et les austérités. Elle est à quatre cent soixante-neuf toises au-dessus du niveau de la mer. On n'y

arrive qu'après avoir grimpé sur la montagne, en faisant une partie du chemin à cheval et le reste à pied. L'endroit de la grotte où la sainte faisait ses prières, a été transformé en une chapelle entourée de grilles de fer et éclairée nuit et jour par un grand nombre de flambeaux. Derrière l'autel, coule une fontaine d'eau claire et fraîche qui ne tarit jamais. A côté de la chapelle est un couvent de dominicains, suspendu au milieu d'un rocher taillé à pic, et d'une élévation qui fait frémir, quand on regarde du haut des fenêtres.

France.

Plus haut que cette chapelle, et à trente-cinq toises, est la pointe de la montagne, ou le *Saint Pilon*. C'est-là qu'on prétend que la sainte pénitente était élevée sept fois le jour par les anges. On ne parvient qu'avec la plus grande peine à la chapelle qui occupe cette cîme du rocher. Mais aussi quand on y est arrivé, de quel spectacle ne jouit-on pas ! Ici, le précipice ouvert au-dessous, du côté du Nord ; la montagne taillée à pic dans une élévation de soixante toises, sur une largeur considérable ; quelques arbustes suspendus aux fentes du rocher ; et au bas, des masses énormes de pierres qui se sont détachées

France. de la montagne : dans la plaine une forêt magnifique, dont les arbres antiques forment une espèce de berceau. Au Nord, plusieurs chaînes de montagnes qui s'élèvent graduellement les unes sur les autres, et qui étonnent par leur hauteur : au Midi, la pleine mer, sur le bord de laquelle on voit le lac de *Berre*, l'embouchure du Rhône, et un peu plus haut le cours de la Durance ; en un mot, presque toutes les villes de la Provence, qu'on découvre, offrent à la vue un tableau admirable, dont elle ne peut se rassasier.

Cette Sainte Baume est assurément un lieu bien digne de la curiosité des voyageurs, indépendamment du motif de dévotion qui y attire une foule de pélerins. Les temps sont bien changés. Autrefois les têtes couronnées allaient le visiter. Aujourd'hui ce pélérinage est abandonné à la dévotion des gens de la campagne, ou des habitans des villes qui composent la dernière classe des citoyens. On m'a assuré qu'il y a peu de personnes parmi le peuple, qui s'en dispensent la première année de leur mariage, et que si ce voyage n'est pas stipulé dans le contrat, il est du moins regardé comme une preuve de la tendresse des époux pour leurs femmes.

En allant de Marseille à Toulon, on passe par Aubagne, petite ville où l'on fait d'excellente malvoisie, et on jouit tout le long de la rivière de Veaune, du coup d'œil le plus agréable que puissent offrir des prairies verdoyantes, une infinité de maisons de campagne, et des vignes qui s'élèvent en amphithéâtre sur les coteaux voisins. On arrive enfin au village *d'Olivales*, ainsi nommé, à ce qu'on croit, à cause de la grande quantité d'oliviers qui croissent dans son territoire. Aussitôt se découvre à votre vue un vallon, où la nature étale toutes ses richesses. Jardins charmans, vastes prairies qui le tapissent, vignes, arbres fruitiers de plusieurs espèces qui parent ce coteau. Mais élevez vos regards, vous verrez la plus affreuse stérilité régner sur la cime des montagnes. C'est ainsi qu'en Provence, tout est contraste dans le physique, et souvent même dans le moral.

France.

Les environs de Toulon, dont ce village n'est éloigné que d'une lieue, présentent en certains endroits des aspects beaucoup plus rians, soit dans leur ensemble, soit par les arbres fruitiers de toutes les espèces dont ils sont couverts. Cette ville est dans

France.

une situation admirable, exposée au Midi, et défendue au Nord, par des montagnes qui semblent toucher les cieux.

Je ne crois pas qu'il soit possible de jouir d'un coup-d'œil plus frappant que celui du port, toujours plein de vaisseaux de guerre et d'autres bâtimens de toutes grandeurs. Ce port a deux rades distinguées par l'épithète de grande et de petite. La grande est intérieure, et située entre les îles d'Hières et le cap. C'est une espèce de golfe très-ouvert, capable de contenir les plus grandes flottes. La petite rade se trouve dans le fond de ce golfe. Son ouverture, quoiqu'assez large, est défendue par des forts et des batteries propres à en rendre le passage très-difficile à l'ennemi. Entourée presque partout de montagnes assez élevées, elle est à l'abri des vents les plus dangereux, et assez vaste encore pour contenir de fortes escadres. Ce passage est fermé toutes les nuits par une chaîne, et ne permet l'entrée qu'à un seul vaisseau à la fois.

A droite, on trouve les magasins, la corderie, la fonderie, les arsenaux, le carénage, en général tout ce qui constitue le port en lui-même, et c'est là qu'il faut

aller, pour se former vraiement une idée de la multiplicité et du jeu de tous les ressorts qui font mouvoir une grande machine, telle qu'une marine militaire. La plus grande partie des bâtimens que je viens de nommer sont construits à la suite les uns des autres et quelquefois doublés; un quai assez large les sépare seulement de la flottaison. France.

Las salles de l'arsenal offrent l'aspect le plus imposant. La guerre dernière a considérablement diminué l'immense amas d'armes de toute espèce que l'on y rassemble communément pendant la paix, pour les employer au besoin. Mais depuis quelque temps il commence à se regarnir, et tel qu'il est aujourd'hui, il est fait pour surprendre celui qui le voit pour la première fois.

Assez près de-là, se trouve la corderie. On doit ce bâtiment aux dessins du célèbre Vauban. Sa longueur en est prodigieuse.

Mais un des plus beaux ouvrages modernes exécutés dans le port de Toulon, c'est sans contredit le bassin que l'on doit au génie du célèbre Grogniard, l'un des plus savans et des meilleurs constructeurs que l'Europe ait possédé dans le dix-huitième siècle.

France.

Je n'entrerai point ici dans le détail des immenses travaux qui ont été nécessaires pour exécuter les plans de cet habile homme. Il me suffira seulement de dire, pour en donner s'il se peut une idée à ceux qui n'en ont aucune connaissance, qu'il s'agissait d'unir et de consolider le terrain au fond de l'eau, afin que le bassin pût avoir une base solide, et qu'en conséquence il fallait trouver moyen d'écarter un volume d'eau égal à la place que devait occuper cet édifice maritime. Ce célèbre constructeur imagina donc de faire construire une caisse de trois cents pieds de long sur cent de largeur et trente-quatre de hauteur. Cette caisse une fois construite, il réussit à la placer perpendiculairement au moyen d'une mécanique extrêmement ingénieuse, et parvint ainsi à se procurer un vide dans lequel les ouvriers purent travailler à la construction du bassin. De cette manière les murs furent élevés dans la proportion de cent quatre-vingt pieds de long, sur une largeur de quatre-vingt. Le bassin construit de la sorte dans l'intérieure de la caisse, devait être nécessairement plus petit que la caisse elle-même; mais on voit que cette diminution n'est pas

en proportion des dimensions de celle-ci; la raison en est que Grogniard sut se ménager habilement dans l'intérieur de la première cage un réservoir, pour faire écouler à volonté, l'eau que l'on serait obligé d'introduire dans le bassin, toutes les fois qu'on voudrait y faire entrer ou en faire sortir un vaisseau. Dans les ports de l'Océan, le flux et le reflux de la mer qui présentent la facilité de remplir ou de vider les bassins, pouvaient le dispenser d'une semblable précaution; mais il n'en est pas de même dans la Méditerranée, où le flux, s'il existe, est insensible; il fallut suppléer à ce que lui refusait la nature, et ce réservoir remplit son objet.

Après tant de difficultés vaincues, il s'en présentait une plus grande encore. On sent qu'il fallait laisser à ce bassin une entrée pour les vaisseaux; on sent aussi que pour travailler à radouber ou refondre les vaisseaux, il faut qu'ils soient à sec. Alors, comment après leur entrée parvenir à fermer le bassin si hermétiquement, que lorsqu'on aurait fait écouler l'eau intérieure dans le réservoir, l'eau extérieure ne pénétrât point, et ne vint pas gagner les ouvriers. En pareil cas, le génie seul

France.

peut créer des ressources. Grogniard imagina donc un bateau d'une longueur à-peu-près égal à la largeur de l'ouverture, et dont les bords fussent d'une hauteur convenable. Ce bateau s'engraine par les deux extrémités dans des rainures disposées dans les deux côtés de l'ouverture du bassin. Alors on la charge des matières les plus pesantes, et de la sorte, on le fait couler jusqu'en bas, où son propre poids le tient arrêté. Cette manœuvre faite, interdit tout accès à l'eau extérieure, et l'eau intérieure s'écoule dans le réservoir, que vingt-huit pompes vident à son tour. Quand les réparations à faire au vaisseau, son entièremen achevées, et qu'il faut rendre l'eau au bassin pour remettre le vaisseau à flot, et le faire sortir, la manœuvre se fait dans le sens inverse. On décharge le bateau qui bouche l'entrée, la force de l'eau extérieure, à laquelle il n'oppose plus de résistance, le soulève et commence à entrer dans le bassin, et finit à la longue par le faire sortir des rainures entre lesquelles il était contenu.

Si l'on en excepte la place, que l'on appelle le champ de bataille et le quai, Toulon est une ville assez ordinaire. Le champ de

de bataille, est un parallélograme très-vaste, planté de trois côtés de plusieurs rangées d'arbres. Le quai est magnifique; il est tiré au cordeau, sa largeur est considérable, et les maisons qui le bordent sont bien bâties. Il est pavé de larges dales de pierre de taille, et pour ne pas le dégrader, les voitures n'y passent jamais : on ne s'y sert que de traineaux pour faire circuler les ballots, les bariques, les caisses ou autres objets que l'on tire des vaisseaux ou que l'on y porte. Tous les navires marchands ou qui apportent dans Toulon des denrées ou matériaux nécessaires à la marine, abordent à ce quai, où ils sont constamment à flot, commodité admirable qu'on ne trouve qu'ici. L'exposition de ce quai est à l'Est, en sorte que le soleil l'éclaire pendant les deux tiers de la journée. La chaleur de l'été y serait insupportable, si l'on n'avait le soin de l'arroser, et s'il ne partait de chaque maison des toiles qui le couvrent presque en entier. En revanche, les soirées y sont délicieuses. Chaque jour, à moins que la température de l'atmosphère n'éprouve quelque variation, ce qui n'arrive guère que dans les trois ou quatre mois d'hiver; chaque jour, dis-je, il s'élève

France.

France. vers les cinq ou six heures du soir une légère brise de mer qui apporte la fraîcheur, et fait autant rechercher la promenade de ce quai, qu'on la fuit ordinairement pendant le jour. C'est là encore que se trouvent les cafés, les maisons de danse et de plaisirs, les bains, les jeux, les restaurateurs; enfin, tout ce qui contribue aux amusemens de la vie.

Il y a une autre place, dans le centre de Toulon, grande, carrée et assez régulière. On l'appelle le Marché, et ce nom indique son usage. Non loin de là est la cathédrale, vaisseau gothique, vaste, majestueux, mais singulièrement obscur.

L'intérieur de Toulon est sans cesse rafraîchi par des fontaines, dont les eaux limpides qui tirent leur source des montagnes voisines de cette ville, du côté du nord, coulent constamment dans les rues, et y entretiennent la propreté. Ces eaux sont un grand bienfait qu'elle a reçu de la nature. Elles tempèrent les fortes chaleurs que les étés y déploient, elles contribuent à la salubrité, et sans elles, l'infection serait poussée au dernier degré, dans une ville dont les habitans ont la désagréable et funeste habitude de jeter dans les rues, toutes les immondices.

Du reste, les mœurs qui sont ici assez semblables à celles d'Aix et de Marseille, ont donné cependant une direction différente aux plaisirs. Le jeu, pour les hommes; le spectacle et les promenades de nuit dans l'intérieur de la ville pour les femmes, voilà ce qui remplit les momens de la vie, c'est-à-dire, ceux qui ne sont point consacrés à l'amour, passion dominante des habitans de ces climats. S'ils éprouvent le besoin de respirer l'air de la campagne, ils ont ici, comme à Marseille des bastides charmantes, où dans un espace souvent moindre d'un arpent, ils réunissent une maison enchanteresse, un jardin délicieux, ombragé d'orangers, de citroniers, de mûriers, de peupliers, d'acacias, des bancs de marbre, des fleurs magnifiques, des réservoirs pour le poisson, des fruits excellens, et tout cela, pour le prix le plus modique. France.

Le bassin où se trouvent toutes ces bastides, forme l'aspect le plus riant, malgré son peu d'étendue. Il occupe tout au plus une lieue de long, entre les montagnes et la mer. Au-delà, les montagnes se rapprochent de la mer. La plaine se rétrécit singulièrement jusqu'à Hières. Tout se prête aux voluptés, dans ces cantons vraiment

France.

enchanteurs. La nature y a prodigué tous les trésors dont elle se plaît à enchanter les sens. Nulle contrée ne produit des fleurs d'une pareille magnificence, et dont les parfums soient plus exquis. Rien n'est comparable aux tubéreuses de Toulon, aux orangers d'Hières, aux jacintes de Grasse.

Je ne me suis point arrêté à quelques bourgs peu considérables, en allant faire une visite à la ville d'Hières, à la rade et aux îles de ce nom. Cette ville est fort ancienne, et c'était autrefois un port de mer : l'on s'y embarquait encore au treizième siècle, pour faire le voyage de la Terre-Sainte. Guillaume de Nangis, dit que St. Louis y aborda en revenant de l'Egypte et de la Palestine. Depuis long-temps le port n'existe plus, la mer s'étant retirée d'environ une lieue.

La ville est située sur le penchant d'une colline. On y voit une tour ancienne qui a été bâtie par les Templiers, au bas est une chapelle voûtée, et au-dessus une longue et belle terrasse où l'on monte par un escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs qui sont d'une structure si finie et si bien arrangée qu'il semble qu'ils ne sont que d'une seule pierre.

Le terrain qui s'étend au pied de la colline, n'est pas partout le même, d'un côté, il est bas et marécageux : sur le rivage, à l'Orient de la ville, sont des salines. Mais du côté opposé, c'est le terroir le plus fécond, le paysage le plus riant, planté de citroniers, d'orangers, de grenadiers, en pleine terre. Le voyageur respire de loin le parfum que répand la fleur de ces orangers ; et à son arrivée, frappé d'un spectacle si ravissant, il croit avoir été transporté sous un nouveau ciel et sur une nouvelle terre. En hiver même, lorsque la nature est engourdie dans les autres climats, elle conserve encore ici presque toute sa beauté; et la température de l'air y est si douce, qu'on y goûte pendant cette rigoureuse saison les douceurs du printemps. Je dois ajouter que ces forêts d'orangers et de citroniers, sont en partie entremêlées de jardins fruitiers et potagers, aussi tout le commerce que fait cette ville est en fleurs et en fruits. Il y a des jardins où l'on cueille des pois verts dans toutes les saisons de l'année.

France.

Le point de vue qu'on a sur la terrasse de la tour dont j'ai parlé, est très-étendu; on découvre de là toute la rade ou baie d'Hiè-

France.

res, et les îles qui en portent le nom, ou celui d'îles d'Or. La rade est très-bonne et très-vaste ; on n'y a vu, dit-on, aucun naufrage de mémoire d'homme: cela n'est pas incroyable. Les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller, et y sont à l'abri des vents. Les plus gros bâtimens ne peuvent pas à la vérité, approcher de la terre; mais ils ne courent aucun risque de se briser sur cette côte, parce que le fond est toujours de vase et de sable doux.

Les îles d'Hières, sont au nombre de quatre, deux sont inhabitées. Celle du *Levant*, la plus grande de ces dernières, serait susceptible de culture. Après avoir parcouru avec un plaisir infini la plaine et les coteaux charmans d'Hières, j'ai suivi la côte, où j'ai trouvé le golfe de Grimaud. A quelques heures de ce golfe, le long de la côte, on trouve la ville de Fréjus: il paraît certain qu'elle fut fondée par une colonie de Phocéens. Cette ville a été fameuse du temps des Romains. C'était en effet une place militaire très-importante, célèbre par son commerce et bien plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Une légion entière y était en garnison, suivant une lettre de Ciceron à Plancus. Elle avait une

enceinte de cinq mille pas de circonférence, fermée par des murailles et des tours, dont nous voyons encore les ruines. On remarque sur les murailles qui sont en face de la mer, de gros anneaux de fer, qui servaient à amarrer des vaisseaux, ce qui prouve que la mer s'étendait alors jusques-là. On reconnaît même quelques traces du bassin et du môle de son port, qui sont l'un et l'autre enterrés dans les sables et dans la vase.

France.

Les seuls débris des monumens dont les Romains avaient décoré cette ville et ses environs, attestent la grandeur et la beauté de ces édifices. Tels sont les restes de ce superbe aqueduc, qui conduisait à Fréjus, les excellentes eaux de la rivière de Siagne, qui en est éloignée de plus de cinq lieues. Ces infatigables Romains coupèrent à coup de ciseau et de marteau, dans l'espace de soixante pas de longueur, une roche vive, au sein de laquelle ils ouvrirent un canal de quatre pas de largeur, qui subsiste encore aujourd'hui. Par cette ouverture, ils conduisirent une partie des eaux de la Siagne, dans un canal de maçonnerie, l'espace de neuf ou dix lieues, et les firent venir auprès de Fréjus, sur une

hauteur, à mille pas de la porte romaine. Dans cet endroit on voit encore le canal à fleur de terre, d'où les eaux se jetaient sur des arcades, qui de cette éminence descendaient insensiblement vers la ville. Douze de ces arcades sont encore existantes, on ne voit plus que les ruines des autres.

France.

A cinq cents pas de là on trouve les restes d'un temple antique, nommé le Panthéon, dont les murs sont très-épais. Il y a des chambres, des fenêtres plus larges en dedans qu'en dehors, et dans un des murs, des niches où l'on plaçait sans doute de petites idoles, des ustensiles ou autres choses semblables.

Il y avait dans la ville, un grand cirque ou amphithéâtre, joignant les murs, et dont on reconnaît parfaitement les traces. La forme en était ovale, il s'étendait depuis la porte orientale jusqu'à celle de l'Occident, dans une longueur de plus de cent cinquante pas.

La ville de Fréjus fut dans l'état le plus florissant, durant plusieurs siècles, c'est-à-dire, tant que les Romains restèrent maîtres de la Gaule-Narbonnoise. Mais à la décadence de l'empire, elle fut prise et saccagée par les Goths.

Fréjus se glorifie d'avoir donné la naissance à plusieurs hommes illustres de l'antiquité, tels que *Julius-Agricola*, consul romain et gouverneur de la Grande-Bretagne sous Vespasien. Il soumit le premier l'Ecosse et l'Irlande, et réduisit les Bretons. Tacite, son gendre, a écrit la vie de cet homme célèbre, il nous le représente comme un modèle parfait de vertus politiques, civiles, militaires et privées. France.

Cornelius-Gallus, grand capitaine et bon poète, sous Auguste. Il ne nous reste plus rien de ses poésies. Virgile fit une églogue à sa louange, c'est la dixième. *Il faut, dit-il, que je fasse quelques vers pour mon ami Gallus, mais des vers qui soient lus de Lycoris. Peut-on refuser des vers à Gallus?*

Le terroir de Fréjus est des plus fertiles et des plus agréables. Il y croît d'excellens fruits, les bourgs et les petites villes sont en assez grand nombre dans les environs. On trouve en suivant la côte, le golfe et le gros village de la *Napoule*, qui, au seizième siècle, était bien plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Il fut ruiné par les guerres civiles.

En passant par *Cotignac*, ville assez con-

France.

sidérable, je me suis un peu détourné de ma route, pour aller visiter l'église de *Notre-Dame des Grâces*, située au sommet d'une haute montagne. J'y ai vu un tableau remarquable par un événement que je crois devoir rapporter.

Il y avait déjà vingt-trois ans que Louis XIII était marié, sans avoir eu d'enfant, lorsque le frère Fiacre, augustin déchaussé, demanda à Dieu, la fécondité de la reine. La sainte Vierge, dit son historien, apparut à ce religieux, le 8 novembre 1637, et l'assura que ses prières étaient exaucées. Mais elle ordonna que la reine, lui fit trois neuvaines, dont une à *Notre-Dame des Grâces*; et pour preuve que ce n'était point une illusion, elle se montra à lui, ajoute l'auteur de sa vie, telle qu'elle est dans le tableau dont je viens de parler. Le roi et la reine ayant appris de la bouche même de ce religieux tout ce qui s'était passé, l'envoyèrent en Provence pour vérifier si la sainte-Vierge était réellement peinte dans ce tableau telle qu'il croyait l'avoir vue dans son extase: ils le chargèrent, si la chose se trouvait conforme à son récit, de faire une neuvaine à *Notre-Dame-des-Grâces*, afin d'obtenir du ciel le fils qu'on

leur promettait. Les pères de l'Oratoire qui desservent cette église, conservent la lettre que le roi leur écrivait à ce sujet. Le frère Fiacre reconnut que la vision ne l'avait point trompé, et remplit sa mission. France.

La reine étant accouchée de Louis XIV, le 5 septembre 1738, n'eut rien de plus pressé que de consacrer sa reconnaissance envers la Vierge. Elle fit porter, par le même religieux, à *Notre-Dame-des-Grâces*, un tableau qu'on y voit encore, et sur lequel le jeune prince est représenté aux pieds de la mère du sauveur. Elle fonda ensuite six messes pour être dites à perpétuité dans cette église, et enfin elle y vint elle-même avec ses deux fils, pour faire ses actions de grâces en 1660. Lorsque Louis XIV fut sur le point d'épouser l'infante Marie-Thérèse, il fit présent à la Vierge, de son cordon bleu que l'on conserve soigneusement, et lui envoya ensuite son contrat de mariage et le traité des Pyrénées, en un volume magnifiquement relié. On peut les voir dans la bibliothèque de Notre-Dame-des-Grâces. On lit dans l'église, sur une pierre de marbre noir, à côté de l'autel, l'inscription que voici:

Louis XIV, roi de France et de Navarre,
Donné à son peuple par les vœux

France.

Qu'Anne d'Autriche, reine de France, sa mère,
A faits dans cette église,
A voulu que cette pierre fût posée
Pour servir de monument à la postérité
Et de sa reconnaissance
Et des messes que sa libéralité y a fondées
Pour l'ame de sa dite mère.
Le 23 avril 1667.

A quelque distance de Cotignac, on trouve *Draguignan*, ville assez grande et agréable, située dans une des contrées les plus fertiles de la Provence, et dont le climat est également sain et tempéré. C'est la patrie de Louis Moreri, auteur du dictionnaire historique qui porte son nom.

Ma première station fut ensuite à Grasse: rien de plus agréable que la situation de cette ville, les montagnes, au pied desquelles elle est bâtie, la couvrent du côté du Nord, et sont remplies de cavernes où l'on trouve beaucoup de pétrifications. La ville est entourée au Midi de prairies et de jardins, sans cesse fertilisés par les eaux jaillissantes de la montagne, toujours claires et vives. Ce n'est point une exagération de dire que la ville et la plaine sont parfumées de l'odeur des orangers, des citroniers, des cédras, et du jasmin d'Espagne, quand ils sont en fleurs. La ver-

dure un peu triste pourtant et un peu sombre en hiver, y dure toute l'année, et toute l'année, le bétail y trouve des pâturages excellens. France.

Cette ville contient environ dix mille habitans. L'intérieur n'offre rien de beau, point de places, point de fontaines, point de bâtimens remarquables, point d'ornemens, point de propreté dans les rues qui sont aussi étroites qu'irrégulières. A chaque porte de cette ville, est une image de la Vierge, où une lampe brûle toute la nuit, et où tous les soirs on chante les litanies.

La ville d'Antibes, qui n'en est qu'à quatre lieues, située sur le bord de la mer, était autrefois bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. On trouve dans son enceinte plusieurs monumens, inscriptions, médailles, et près de la porte de la ville, quelques vestiges d'un théâtre construit par les Romains. Le port est très-petit, et ne peut recevoir que des barques. En 1746, et l'année suivante, les troupes impériales, grossies des troupes anglaises et piémontaises, firent le siége d'Antibes et y échouèrent. Le principal commerce de cette ville consiste en poisson salé.

Il y a dans ce même canton, deux gros

France. bourgs, qui méritent d'être nommés. Le premier est *Caynes*, où l'on remarque un assez beau château orné de belles peintures. Le plafond d'une salle est peint avec toute l'illusion de l'optique. Vous y voyez la chute de Phaéton, dont les chevaux du char présentent la croupe, de quelque côté de la salle qu'on les regarde. On dit que le peintre, après avoir employé trois ans à faire ce morceau, ne pouvait perdre de vue ce cher ouvrage dont il était amoureux, et qu'au moment de son départ, il versa des larmes en disant. *Bella mia cascata de Phaetonte io non te vedero, mai, mai, mai.*

L'autre village, est Cannes, peuplé de près de cinq mille habitans, et dont la situation est admirable; le terroir bien cultivé, et fertile en vins, huiles, figues, citrons, oranges et autres fruits excellens.

Les îles de Lerins, situées non loin de la côte, sont presque vis-à-vis la petite ville de Cannes. Les Espagnols s'étant emparés de ces deux îles en 1635, bâtirent un fort dans celle de sainte Marguerite. On les reprit sur eux en 1637. L'île St. Honorat est unie, et d'une forme presqu'ovale. L'air y est fort sain, et les vues y sont très-agréables

par les habitations et les montagnes qu'elles présentent, par de belles allées plantées d'arbres de haute futaie, par des vignobles et des jardins ornés des fleurs les plus odoriférentes. Elle est presque toute cultivée, et produit beaucoup de grains et de légumes. La mer dont elle est environnée, abonde en poisson et en corail. France.

L'île sainte Marguerite est inculte. Depuis le règne de Louis XIV, on y renfermait des personnes d'état. C'est là, que du château de Pignerol en Piémont, fut transféré vers la fin du dix-septième siècle, ce fameux prisonnier au masque de fer, dont l'origine et les aventures n'ont été ni ne seront vraisemblablement jamais connues. Toutes les anecdotes qu'on a publiées sur son compte, prouvent que c'était un homme d'importance. Son masque n'était point de fer, il était de velours noir, et la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de boire et de manger. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait; mais lorsqu'il était seul, il pouvait se démasquer.

J'ai été curieux de voir la chambre qu'occupait cet illustre inconnu. Elle n'est éclairée que par une fenêtre du côté du nord,

France. percée dans un mur fort épais, et fermée par trois grilles de fer placées à une distance égale. Cette fenêtre donne sur la mer.

L'histoire et la description de la ville de Vence, ne seront pas longues. Quelques inscriptions qu'on y voit, nous apprennent qu'elle était habitée du temps des Romains, et qu'ils l'avaient consacrée au dieu Mars. Elle est très-médiocre, quoique située sous un très-beau climat. Le bourg de St. Laurent, qui en est voisin, est fameux par ses excellens vins muscats, et situé sur le bord du Var. Les étrangers ne doivent point s'exposer à passer cette rivière, sans avoir des guides qu'on prend à St. Laurent. Si l'on ne passe ni en voiture ni à cheval, on s'assied sur les épaules de deux hommes, qui se tiennent serrés l'un contre l'autre, en prenant réciproquement avec leur main le haut de leur veste au-dessous du cou, de manière que l'un passe son bras droit sur le bras gauche de l'autre. On traverse le fleuve dans cette attitude : mais il faut prendre garde de ne pas regarder l'eau ; elle est si rapide que la tête pourroit tourner, et qu'on courroit le risque de tomber.

La haute Provence est presque partout hérissée

hérissée de montagnes. La première ville qu'on rencontre du côté de l'orient, est *Entrevaux*, car celle de *Glandevez* n'existe plus. A peine y trouve-t-on quelques vestiges d'habitations. La chaussure des paysans a fixé mon attention. Semblable à celle des paysans de Terracine, dans les états du pape, sur les frontières du royaume de Naples, elle consiste en un morceau de peau crue et tannée, qu'ils replient sur le pied avec une corde passée en forme de lacet, depuis le bout du pied jusqu'à la jambe, autour de laquelle ils lient la corde : c'était la chaussure des Romains, avec cette différence que les riches ne se servaient ni de corde ni de peau crue. France.

La ville de Senez est très-ancienne, puisque Ptolomée, qui vivait au commencement du deuxième siècle, en fait mention. Située au milieu des montagnes, dans une contrée stérile, elle est très-petite et très-pauvre.

En sortant de Senez pour nous rendre à Digne, nous avons visité les ruines de l'ancienne ville de *Theopolis*; si toute fois il est vrai que l'emplacement où l'on prétend qu'elle exista ait pu contenir une ville, car il ne présente que la cime étroite

France.

d'un rocher assez élevé. Quoi qu'il en soit, ces ruines n'offrent rien de curieux. Il ne reste debout qu'une seule tour; une citerne, et quelques débris de murailles composent tout le reste.

Mais ce qui est digne d'attention, c'est un rocher que l'on a coupé assez près de là pour faire passer un chemin. Cet ouvrage est vraiment admirable, et suppose autant de hardiesse dans celui qui l'a conçu, que de facilité à se procurer des bras pour le faire exécuter. Ce rocher que l'on a percé, porte dans le pays le nom de *Pierre écrite* et se trouve au village de Dromon. Si la ville de Theopolis a véritablement existé, ou si ce ne fut qu'un camp retranché où les habitans de la campagne se refugièrent lors de l'irruption des barbares dans les Gaules; dans ces deux cas, il est présumable que ce chemin ne fut ouvert que pour en assurer les communications avec Sisteron et les autres villes des environs. Cet ouvrage prouve, au reste, que les Romains, malgré la décadence de l'empire, avaient encore conservé ce génie des grandes choses qui, né de la république, ne peut être étouffé par le despotisme des empereurs; et que le sentiment des

grandes conceptions est un vestige de liberté que le plus honteux esclavage ne put détruire. France.

En sortant de Dromon, nous nous sommes rendus à Digne, assez jolie, mais bien petite ville, et dont la faible population atteste encore combien elle souffrit des guerres de religion du seizième siècle. Elle fut long-temps renommée pour ses eaux thermales : elles sont salées, extrêmement limpides et répandent une odeur de bitume assez forte. On les croit souveraines pour toutes les maladies cutanées, pour la paralysie, et pour toutes les affections rhumatismales. Cependant elles sont moins fréquentées que ne sembleraient l'indiquer tant de propriétés; soit que les gens de l'art ne soient pas d'accord sur leur vertu, soit que le lieu n'offre pas assez de commodités aux malades étrangers ; soit enfin que la mode, toujours plus puissante que la raison sur les Français, n'ait pas encore jugé à propos de les mettre en vogue.

Nous étions trop près de cette vallée de Barcelonette, si connue par ces jolies vielleuses qui venaient jadis à Paris vendre pour quelque médiocre monnaie les accens de leurs chansons naïves, aux re-

France.

pas un peu grossiers des guinguettes populaires, pour ne pas désirer de voir le berceau de ces femmes singulières qui vont chercher ailleurs un bonheur que la nature a placé si près d'elles, et qui ne connaissent le prix des mœurs paisibles qu'elles ont délaissées, que lorsque le séjour des cités leur en a pour jamais interdit la jouissance. En sortant de Digne, pour nous y rendre, on nous a fait voir près d'un bourg appelé *Colmars*, une fontaine intermittente. Les intervalles en sont exactement marqués : elle éprouve sept à huit intermittences dans l'espace d'une heure. Un bruit ou murmure très-sensible précède l'apparition de l'eau. D'abord elle ne jette qu'un léger filet, mais graduellement et dans l'espace tout au plus d'une minute, le jet grossit considérablement, et coule de la sorte pendant quelques instans ; ensuite il décroit insensiblement pendant quelques minutes, et s'arrête enfin pour reparaître l'instant d'après, et toujours de même et avec des accidens toujours égaux, mais cependant avec quelque légère différence de temps, soit dans l'écoulement, soit dans sa suspension. Les savans ont expliqué ces phénomènes hy-

drauliques de la nature par le mécanisme du siphon. Ils ont présumé que les montagnes d'où sortent ces fontaines, renferment deux réservoirs, l'un inférieur, l'autre supérieur. Ils croient que le canal qui les fait communiquer ensemble, a lui-même la forme du siphon; que la branche la plus courte de sa courbure touche au réservoir supérieur, tandis que la plus longue arrive à l'inférieur. Lorsque le premier est plein d'eau, elle s'écoule par le siphon dans le second avec plus de rapidité que la source n'en met à remplir le réservoir supérieur; en sorte qu'il vient un moment ou le siphon doit attendre que le premier réservoir soit rempli de nouveau, pour transmettre l'eau qu'il contient au réservoir inférieur; et ainsi toujours.

France.

Un phénomène d'histoire naturelle non moins singulier peut-être, et qui eût mérité d'être approfondi davantage, parce qu'il touche de plus près à l'état de l'homme de la nature, c'est la découverte que l'on fit ici, en 1646, de deux sauvages. Voici ce que l'on trouve à ce sujet dans un manuscrit de Dupuy, existant à la bibliothèque nationale de Paris, sous le n°. 639.

« Au mois de juillet 1646, dit-il, quel-

France.

« ques bûcherons ouirent une voix fort « agréable, mais sans articulation, qui « donna à l'un d'eux la curiosité de s'a- « vancer pour voir ce que c'était : après « avoir fait trente ou quarante pas, il « découvrit une femme entièrement velue « par tout le corps, à l'exception d'un « petit espace au-dessous des yeux, ayant « les cheveux pendans jusqu'auprès du « coude, et qui étoient repliés en forme « de flocons; ses pieds étaient fort petits « et semblables à ceux d'un enfant de trois « ans. Comme elle vint à s'enfuir à son « aspect, il courut après elle et la saisit « par les cheveux. Cette femme poussa alors « un cri sans articulation, et fit un signe « de la main pour appeler à son secours « le mâle qui vint en même temps à grands « pas; en laissant tomber quelques racines « qu'il tenait à la main. Le bûcheron eut « peur et lâcha prise. À l'instant le mâle « prit la femelle par la main, et tout « deux gagnèrent fort vîte le haut du ro- « cher. Le bûcheron assura que les deux « sauvages étaient de fort petite taille, « mais ramassés et membrus; que le poil « dont ils étaient couverts était de la lon- « gueur de six lignes, de couleur noirâtre,

« mais blanc à l'extrémité, et qu'ils n'en « avaient point à la paume de la main « ni au dessous des yeux. » France.

Il paraîtrait, d'après ce récit, que l'on n'a eu depuis aucun autre renseignement sur ces sauvages, et qu'on ne se mit point en peine de les rechercher; ce que l'on aurait dû faire pour l'intérêt des sciences. Il paraît aussi que le bûcheron apportait pour preuve de la vérité de cette rencontre singulière, un flocon des cheveux de la femelle, qui lui était resté entre les mains. Mais par quel hasard des sauvages se trouvent-ils dans un canton où certes il n'existe aucune peuplade qui ait pu se dérober à la connaissance des hommes, quelque difficile que l'on suppose l'accès de certaines montagnes de la chaîne des Alpes? Mais si l'on considère l'époque, et que l'on rapproche les événemens, on verra qu'entre le temps des persécutions religieuses et l'année 1646, l'intervalle n'est pas immense. Ne serait-il pas possible de présumer que, vers la fin du seizième siècle, la terreur ait pu forcer deux infortunés, unis par l'hymen ou l'amour, à fuir la mort qui les attendait dans leurs foyers, et à s'enfoncer dans les Alpes, où

I 4

France.

leur déplorable existence se sera dérobée à tous les yeux? Là peut-être auraient-ils eu deux ou plusieurs enfans, et seront-ils morts, sans avoir pu leur donner aucune notion sur la société des hommes; ou peut-être instruits par le malheur, auront-ils cru leur rendre service en leur cachant qu'il était d'autres hommes sur le globe? ou peut-être ces notions, reçues dans un âge trop tendre, se seront-elles effacées dans ces enfans lorsqu'ils auront été privés de leurs parens avant le développement de leur entière intelligence. Telle aura pu être l'origine de nos deux sauvages, conjecture qui peut se concilier avec la forme vigoureuse de leur corps, telle qu'on nous l'a peint, qui annonce au moins la force de l'âge, et cette extrémité blanche des poils dont ils étaient couverts, qui semblerait indiquer que cet âge était assez avancé. Mais revenons.

Nous sommes arrivés à Barcelonette, cette pépinière de lanternes magiques, premier spectacle de l'enfance, si désiré, si promis, si attendu; qui nous fait éprouver des sensations si vives dans cet âge où nous pouvons à peine balbutier quelques mots; première leçon d'ignorance,

d'erreur, de sottes illusions, de ridicules préjugés dont la grossierté des gouvernantes et la faiblesse trop commune de nos parens fascinent nos foibles têtes. De méchans verres, d'informes figures, un bout de chandelle, une muraille blanchie un savoyard ignare, voilà tout ce qu'il faut pour propager de générations en générations l'idée du diable, le nez de la lune, la bouche du soleil et le respect profond pour les chevaux de la reine d'Hongrie.

France.

Barcelonette est une petite ville située sur une petite rivière. Les bestiaux et le blé sont la principale richesse des habitans. Loin des grandes cités, ensevelie dans ses montagnes, cette petite contrée a une physionomie de paix, d'aisance rustique, de mœurs champêtres qui plaît au sage. Qu'est-ce donc que cette société des hommes, puisque le calme ne vous approche que lorsque vous vous éloignez d'elle? Et qui donc a mis dans notre cœur cet invincible désir de retourner vers la nature, et ce sentiment d'un plaisir contraire qui nous en éloigne sans cesse? J'aurai donc passé ma vie à entendre les hommes soupirer pour la retraite, et à les voir en même-temps briser les chaînes qui

France.

les attachent au tourbillon du monde. Comment expliquer cette lutte interminable ? Déplorables jouets de deux volontés renfermées dans notre sein ! l'attachement forcé à tous les supplices de la vie sociale, ne serait-il point l'expiation nécessaire d'une existence antérieure ; et ce continuel attrait vers cette nature qu'on ne trouve peut-être pas sur la terre, ne serait-il point le sentiment précurseur, le beau idéal d'une vie future ? Quand on est dans cette vallée de Barcelonette, et que l'on réfléchit à ce goût d'émigration inné dans tous les hommes qui y naissent, et qui portent ailleurs le tribut de leurs jours pour ne rapporter dans leur patrie que le poids de leurs os dont le tombeau s'empare, on en cherche d'abord la cause dans quelque vue d'administration, et peut-être le vice réel n'est-il que dans l'espèce même de l'homme en général.

De Barcelonette nous sommes revenus sur nos pas pour nous rendre à Riez, petite ville charmante, bien peuplée, située dans une plaine féconde en fruits, où l'on recueille du vin excellent. On y voit quelques antiquités importantes. Le monument le mieux conservé, est un pan-

théon d'une belle proportion ; sa forme extérieure est carrée, mais l'intérieur est rond. Huit colonnes de granit d'ordre corinthien, d'une proportion de vingt pieds de haut, soutiennent la première corniche où s'appuie la coupole. France.

Ce panthéon n'est pas le seul vestige des beaux édifices qui jadis ornaient cette ville. On aperçoit presque sur le bord du grand chemin, quatre superbes colonnes encore debout avec leurs entablemens; elles sont de granit et de la plus belle proportion. Ce fragment d'antiquité est l'un des plus beaux qu'il y ait en France.

Aucune inscription qui pût avoir rapport à ces ruines n'ayant été découverte, il seroit assez difficile d'assigner à quel genre d'édifice elle a appartenu; mais tout porte à croire que ces colonnes faisaient partie d'un temple, et plusieurs ont présumé, d'après leur richesse et leur proportion colossale, que ce devait être un temple du Soleil. Ce sont là de bien faibles preuves, et elles pourraient s'appliquer également aux temples des autres dieux. On ne peut calculer l'immensité de médailles, d'urnes, d'idoles, de statues,

France.

d'anciens vases destinés aux sacrifices, d'objets antiques enfin que l'on a découverts dans cette ville depuis nombre de siècles.

Il n'y a que deux endroits remarquables dans tout ce canton. Le premier est le village de *Groues*, qu'on dit avoir été habité même avant les Romains. On y trouve des eaux thermales. L'inscription *Nimphis* XI *Griselieri*, qu'on y voit gravée, a donné lieu de juger que dans le temps où elle fut faite, ces eaux formaient onze sources, dont chacune avait sa nymphe particulière, suivant l'opinion des anciens, et que c'est ce qu'on voulait désigner par le nombre onze.

L'autre endroit est la ville de Moustier, qui est fort ancienne, et qui a été autrefois très-peuplée à cause de la fertilité du sol et de la beauté du climat. Il y a dans cette petite ville, une manufacture de faïence, qui passe pour la plus belle et la plus fine du royaume. Mais une chose bien digne d'attention est la chapelle de Notre-Dame de *Beauvezer*, située entre deux montagnes fort hautes, fort escarpées, et séparées par un espace d'environ deux cent cinquante pieds. C'est un lieu de grande

dévotion, et fameux par les pélerinages qu'on y faisait dans les siècles passés. Ces deux montagnes soutiennent une chaîne de fer qui s'étend d'un sommet à l'autre, ayant au milieu une grande étoile à cinq raies. Cette promesse d'enchaîner deux montagnes, dit-on, est une preuve de la dévotion étrange de nos bons aïeux : car il n'y a pas de doute que ce ne soit ici un vœu dicté par la valeur, et fait par quelques anciens chevaliers à Notre-Dame de Beauvezer, au sujet de quelque entreprise d'armes. L'étoile suspendue à la chaîne n'est autre chose que les armes du chevalier qui fit ce vœu si singulier.

France.

La ville de *Sisteron* est située sur la Durance, au pied d'un rocher surmonté d'une citadelle, sous un climat fort sain, dans une contrée agréable et fertile en toutes sortes de fruits. Mais il n'y a point de monument qui nous atteste qu'elle ait jamais figuré parmi les grandes villes. On n'y trouve aucun objet capable de piquer la curiosité du voyageur. Elle renferme environ cinq mille habitans.

Je ne nomme ici le village de *Mane* que pour rapporter un fait dont Gassendi dit avoir été témoin. En passant par ce bourg,

France. en 1641, il vit une femme plus qu'octogénaire, qui après avoir perdu ses dents depuis quinze ans, en faisait de nouvelles, et souffrait les douleurs les plus aiguës, ou annoncées par la dentition.

Le pays qu'il faut traverser pour aller de *Mane* à *Manosque*, est riant et fertile. La contrée où cette petite ville est située ne l'est pas moins; arrosée de plusieurs sources, couronnée de coteaux charmans, elle offre un point de vue des plus agréables. La ville est assez jolie et très-peuplée pour son étendue.

La ville d'*Apt*, située sur la rivière de Calavon, est une des plus anciennes de la France. On prétend qu'elle existait du temps des Celtes. Après la conquête qu'en firent les Romains, Jules César la trouvant commode pour le passage des troupes qu'il envoyait en Espagne contre les fils de Pompée, y établit une légion et une colonie romaine. Il fit bâtir sur la rivière de Calavon quelques ponts, dont un qui subsiste encore à une lieue de la ville, a conservé le nom de *Pont-Julien*; il a deux cent dix pieds de long sur trente-un de haut, et trois arches en plein ceintre. Celle du milieu, qui est parfaitement belle, est plus

grande et plus élevée que les deux autres.

Vers la fin du règne d'Auguste, on éleva un temple dans cette ville, et l'on y fonda un collége de prêtres en l'honneur de Rome et de cet empereur. Quelques inscriptions font juger aussi qu'il y en avait un autre dédié à Minerve, et au commencement du dix-huitième siècle, on découvrit, dans les environs, trois statues qui ont été transportées à Versailles. Elles représentent un père, son épouse et leur fille, mais on ne sait point en quel lieu elles furent érigées. France.

Pendant le séjour que l'empereur Adrien fit dans Apt, il perdit son cheval favori, qui périt par accident à la chasse. Il l'appelait *Boristhène*, parce qu'il avait été nourri sur le bord de ce fleuve de la Sarmatie, non loin du pont *Julien*. On éleva à ce cheval un superbe monument de marbre noir, dont la pierre sépulchrale et quelques autres restes furent découverts au commencement du siècle dernier. L'inscription latine qui sert d'épitaphe à *Boristhène*, est un peu brisée, ce qui manque à la fin, a été ajouté par nos savans. En voici le sens : *Ci gît* Boristhène, *Alain d'origine, ce fortuné cheval qui avait*

France.

l'honneur de porter César à travers les marais et les plaines inondées, qui volait en parcourant les campagnes de Pannonie et les champs d'Etrurie couverts de tombeaux; que nul sanglier n'osa attaquer quand l'empereur le montait à la chasse; qui n'écuma jamais comme les autres chevaux, ni de la bouche ni de la croupe, et qui fut toujours jeune, sain et vigoureux jusqu'à la fin de ses jours.

A deux lieues d'Apt, dans le village de Gault, on voit la première verrerie qui ait été connue en Provence. Elle fut établie par le bon roi René qui fit venir en cet endroit des verriers du haut Dauphiné. Il se plaisait tellement à les voir travailler, qu'il fit construire dans cette verrerie une chambre qui subsiste encore, et qu'on appelle la chambre du roi René. Ce prince, protecteur des arts, ennoblit le nommé *Feré* qu'il avait mis à la tête de ces ouvrages. C'est de lui qu'était issu *Nicolas de Fer*, géographe connu par un grand nombre de cartes qu'il a publiées.

Avant que de quitter la Provence, nous avons voulu voir Tarascon. Elle est à quatre lieues d'Arles, dans une riante contrée, sur la rive gauche du Rhône, vis-à-vis Beaucaire,

caire, qui est sur la rive droite. On passe sur un pont de bâteaux pour aller de l'une à l'autre de ces deux villes. On ignore le sujet qui, dans des temps d'ignorance et de superstition, a donné naissance à la fable d'un énorme dragon qu'on appelle la *Tarasque*, qui, dit-on, ravageait le pays; et que Sainte-Marthe dompta et fit mourir par l'efficacité de ses prières. On en avait fait une représentation fort grossière en bois, qu'on portait en procession la seconde fête de la pentecôte et le jour de sainte Marthe, avec les reliques de cette sainte. Cette représentation occupait, et peut-être même édifiait le peuple. Mais les personnes éclairées savent que ce dragon, et tant d'autres que l'on dit avoir eté écrasés par des saints, ne sont que des allégories qui indiquent la destruction du paganisme, de l'idolâtrie et des vices, monstres moraux et métaphysiques. France.

L'église collégiale est belle et ancienne. On voit dans la chapelle du fond, la statue de sainte Marthe, couchée sur un lit de parade, pris en grand et fort bien fait. La statue est d'un très-beau marbre, ainsi que le lit, c'est un des meilleurs morceaux, dit-on, qu'il y ait en France.

France.

On voit aussi à Tarascon un beau château que le roi René fit bâtir ; il est fort par sa situation. Le point de vue dont on jouit sur ses terrasses est admirable et des plus étendus ; on y voit des monumens du goût un peu singulier de ce bon prince, et c'est en cela qu'il mérite plus particulièrement l'attention du voyageur.

La petite ville de Saint-Remy est voisine de Tarascon. On a trouvé dans cette ville ou dans ses environs, des médailles, des fragmens et des traces d'antiquités à un quart de lieue de ses murs ; on remarque sur-tout deux grands monumens entiers, qui, quoique dégradés dans leurs ornemens, ont fourni matière à plusieurs dissertations. Le premier est un mausolée très-solide, qui a plus de huit toises de hauteur. La base en est carrée, chargée de bas reliefs, mais si effacés par les injures du temps, qu'on n'y aperçoit plus que des vestiges de bataille. L'inscription qu'on lit sur la face principale a fait conjecturer aux savans, que *Sextius*, fondateur de la ville d'Aix, mari de Julie, qui était de la famille de Jules César, l'avait fait élever à la mémoire de ses ancêtres et des victoires qu'ils avaient remportées en Provence.

L'autre monument est un arc de triomphe où tout respire l'élégance et le bon goût du siècle d'Auguste. Les inscriptions sont indéchiffrables ; mais on croit qu'il fut élevé en l'honneur de *Nero Claudius Drusus*, frère puîné de l'empereur Tibère. Ce grand général mourut sur les bords du Rhin, d'une chute de cheval, à l'âge de trente ans. France.

En sortant de la Provence, notre route nous a conduit à Avignon ; cette ville est originairement gauloise. Une colonie de Marseillais, par conséquent de Phocéens, alla s'y établir pour y faire le commerce, et la rendit considérable. Les Romains s'en étant emparés, y envoyèrent une colonie quarante-huit ans avant J. C. Elle fut bientôt agrandie, devint très-florissante, et jouit de ce qu'on appelait les droits des villes italiques. Lors de la distribution des Gaules en provinces, elle dépendit de la *première Viennoise*. Le quartier principal, bâti sur le rocher de *Dons*, était défendu par des murailles, dont on voit encore des traces qui annoncent la plus solide structure et la plus noble magnificence. Au sommet de ce rocher est aujourd'hui une plate-forme d'où la vue se promène avec

plaisir sur une vaste campagne extrêmement variée. On croit qu'il y avait autrefois un temple de Diane. Les bateliers et les voyageurs qui descendaient le Rhône, se vouaient à cette chaste déesse, et d'aussi loin qu'ils découvraient son temple, ils le saluaient avec respect, en disant : *ave, Diana.* Dans la suite, ce terme se corrompit; on en fit : *ave Niana*, et bientôt, *ave Nio*, c'est de-là qu'est venu, dit-on, le nom d'*Avenio Avignon.*

France.

Près de ce temple, au même endroit où est à présent l'église métropolitaine de *Notre-Dame-des-Dons*, était un autre temple consacré à Hercule, à qui l'on avait donné, suivant l'inscription qui y était gravée, le titre d'Avignonais et de protecteur des habitans. Vers le milieu du troisième siècle, en creusant les fondemens d'une maison, on trouva une belle colonne de jaspe, où était représentée la victoire que le proconsul *Domitius Acobarbus* avait remportée dans la plaine d'Avignon, sur Teutomalion, roi des Saliens, environ cent vingt ans avant l'ère chrétienne.

La découverte de ce monument en rappelle une autre plus intéressante, que des pêcheurs firent en 1656, dans le Rhône,

France.

près d'Avignon. C'est celle de ce fameux bouclier d'argent du poids de quarante-deux marcs, où est représentée la mémorable action de Lucius Scipion, qui rendit une jeune princesse Espagnole, sa captive, et d'une rare beauté, à un prince des Celtibériens, à qui elle avait été promise en mariage. Ce bouclier est à Paris, dans le cabinet des antiquités de la bibliothèque nationale, avec un autre de la même grandeur et du même poids, trouvé en 1714, en Dauphiné. Celui-ci est un ouvrage Carthaginois, et l'on a lieu de croire qu'il avait été consacré par Annibal, à quelque divinité du pays, lors de son passage du Rhône.

La plus grande partie d'Avignon est en plaine, il n'y a qu'un quartier qui soit bâti sur le rocher de Dons. Les murailles de cette ville lui donnent une physionomie toute particulière pour l'étranger qui la voit pour la première fois. Elles semblent avoir été construites plutôt pour la décorer que pour lui servir de défense. Entièrement dans le style gothique, couronnées de crenaux, on dirait, à leur propreté, à leur blancheur, je dirois presque, à leur fraîcheur, qu'elles viennent d'être terminées, quoique cepen-

France. dant elles aient été commencées et achevées dans le quatorzième siècle. Une ceinture de promenades magnifiques et bien entretenues entoure ces murs singuliers, sur lesquels on tenait, de distance en distance, les noms des papes qui les avaient fait réparer, gravés souvent en lettres d'or, sur de grandes tables de marbre. Ces boulevards font non-seulement le tour entier de la ville, mais ils s'étendent encore dans la campagne par de belles allées, et ajoutent à cette ville un charme que l'on ne connaît point ailleurs.

L'intérieur de la ville d'Avignon est grand et contient environ vingt-six mille habitans. Les édifices n'y sont pas sans majesté. Le grand palais est situé sur le rocher qui domine la ville; il annonce de la grandeur; il contient d'assez belles salles, où l'on voit des inscriptions relatives aux papes d'Avignon, ainsi que les portraits de ces pontifes. Ce que l'on appelle le Petit-Palais, situé au sommet du rocher, est la demeure de l'archevêque. Il ne présente rien de fort beau, mais le point de vue en est admirable. Le troisième palais est l'hôtel de ville qui a une belle façade.

Une des plus belles églises d'Avignon

est la cathédrale. Les anciens historiens prétendent qu'elle fut bâtie par sainte Marthe, environ l'an 60 de notre ère, et que l'empereur Constantin l'embellit et l'augmenta. Le maître autel est de la plus grande magnificence, ainsi que les ornemens conservés dans la sacristie où il y a trois tableaux de Pascal.

France.

L'un des plus beaux monastères d'Avignon était sans contredit celui des Célestins. Leur maison, leur église, leurs jardins, tout était d'une grandeur, d'une richesse, d'une magnificence analogues aux grands revenus de ces religieux. On voit dans cette église des ouvrages en mosaïque, non moins beaux, non moins curieux que ceux que l'on admire en Italie. La bibliothèque avait cela de remarquable, qu'elle contenait celle du célèbre Gerson, que ce grand homme légua aux Célestins d'Avignon, en 1418, pendant qu'il était à Lyon.

Mais un des objets les plus curieux de cette maison, est un tableau peint par un roi. Tous les poètes, tous le amans, tous les peintres connaissent le bon roi René. Plaisirs d'amour le charmaient plus que le bonheur de régner. Dès que l'on est roi, l'on a facilement quelques maîtresses. Mais

France.

roi ou pâtre., dès que l'on aime, on est peintre ou poète; il le fut donc, aima très-bien, disent fastes d'amour, règna très-mal, dit l'histoire du monde. Preux chevalier, René fut guerroyeur et roi très-dévot, suivant les us de son temps, il fit le pélerinage de Jérusalem. Tandis qu'il était outre-mer, sa maîtresse favorite vint à mourir; c'était la plus belle femme de son temps. A son retour, il fut inconsolable. Que de pleurs, que de romances, pour chanter sa douleur! quel deuil pour attester ses regrets! mais ce n'était point assez pour un cœur comme le sien; et jamais amant, sans doute, n'eût osé ce qu'il fit pour mettre un terme à ses souffrances. Il fait ouvrir le cercueil où reposait celle qu'il aima tant; il la voit, la contemple; tant de charmes ont disparu. Où sont ces beaux cheveux, ces traits touchans, cette taille, ces grâces, ce front d'albâtre, ces yeux, siège d'une belle ame? De tous ces lambeaux, quelques vers, une squelette, voilà de tant d'attraits tout ce qui reste. Le malheureux amant, sans être effrayé de ce hideux spectacle, saisit sa palette, dessine ce cadavre défiguré, en saisit toute l'horreur, en peint tous les détails et termine lentement le ta-

France.

bleau fidèle et repoussant, chef-d'œuvre de peinture pour le temps, preuve inouie d'un malheureux amour, et leçon déchirante, mais pleine de philosophie, sur la fragilité des attachemens humains.

On conserve également dans l'église qui appartenait aux cordeliers, les cendres d'une amante non moins célèbre, l'amante de Pétrarque, qui fit à sa louange quatre-vingt chansons et trois cent vingt sonnets. J'aurai occasion de parler ailleurs de cette aimable dame et du poète célèbre dont elle échauffa la verve.

Il y a environ quarante ans qu'on a découvert, dans la petite église des Antonins, le tombeau d'Alain Chartier, le plus bel esprit de la cour des rois Charles VI et Charles VII, dont il fut secrétaire. Ses contemporains l'appelaient le père de l'éloquence française. Marguerite d'Ecosse, première femme du dauphin, depuis Louis XI, l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui pour le baiser. Les seigneurs de sa suite paraissant surpris qu'elle eût apliqué sa bouche sur celle d'un homme si laid, la princesse répondit, *qu'elle n'avait pas baisé l'homme, mais la bouche qui avait prononcé de si belles choses.*

France.

Cet ancien proverbe, qui dit que la ville d'Avignon est venteuse; que sans le vent elle est malsaine, qu'avec le vent elle est désagréable; *Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa*, est très-vrai. Le vent du nord-ouest y soufle fréquemment, et il contribue à la salubrité de l'air: il ne laisse pas d'être fort incommode. La fréquence de ce vent doit être attribuée à la rapidité du Rhône, mais plus encore au voisinage des montagnes qui sont au nord, et surtout au mont Ventoux dont le sommet est presque toujours couvert de neige.

Ce qu'on appelait le comtat Venaissin, est un pays mêlé de plaines et de montagnes. La partie montagneuse s'étend vers le nord, et l'autre vers le midi. Celle-ci est arrosée par les eaux de plusieurs rivières, et par les divers canaux tirés de la Sorgue. C'est ce qui rend ces plaines également agréables et fertiles; et l'on peut dire avec vérité qu'elles sont un lieu de délices. La terre y abonde en toutes sortes de fruits. On y recueille de très-bon froment, et beaucoup de vin, qui, en certains quartiers est excellent, j'en dirai autant de l'huile pour la quantité et la qua-

lité. Le gibier, la volaille et le poisson y sont fort communs. En un mot, tout ce qui peut servir aux besoins de la vie, tout ce qui peut contribuer à la rendre plus douce, se trouve dans cette charmante contrée. La ville de Carpentras, agréablement située sur la rive gauche d'Auson, est la capitale du comtat. Elle est entourée d'assez belles murailles, qui furent bâties et fortifiées de tours rondes, dans le quinzième siècle, pour garantir les habitans des brigandages de ces gens de guerre, qui en temps de paix, ravageaient les provinces. Elle a quatre portes ouvertes, aux quatre points cardinaux. Au-dessus de celle d'Orange s'élève une tour, remarquable par sa hauteur et par la beauté des pierres dont elle est construite. Près de celle de Notre-Dame, est un magnifique et vaste hôpital, dont on admire la façade, la grande cour d'entrée, la galerie et surtout le grand escalier, qui passe pour l'un des plus beaux morceaux qu'il y ait en France. Les étrangers curieux de voir l'aqueduc qui conduit les eaux à la ville, le trouveront solide et bien exécuté.

France.

En parcourant l'intérieur de la ville, on ne verra pas sans plaisir les halles. On trou-

France.

vera aussi plusieurs places et plusieurs fontaines. Mais un des plus beaux et des plus utiles ornemens, est sans contredit, le marché qui se tient le vendredi de chaque semaine. C'est un des plus fréquentés que l'on connaisse. Le palais épiscopal a été construit dans le goût des palais modernes d'Italie. C'est un vaste édifice, aussi superbe que commode. L'architecture en est simple, mais du goût le plus noble. La façade majestueuse, le portail sur-tout est admiré des connaisseurs. Tout proche de ce palais, est la bibliothèque publique. Outre le grand nombre de livres choisis, dont elle est composée, on y trouve une belle collection de manuscrits, de médailles, de pierres gravées, d'estampes, et d'autres choses également rares et curieuses.

Sur la rive gauche de la rivière d'Auson, à la distance de deux lieues de Carpentras, est la petite ville de *Perne,* peuplée de trois mille habitans : les environs en sont très-agréables. Cette ville est la patrie d'Esprit Fléchier, évêque de Nimes, l'un des plus vertueux prélats de l'église de France, et qui sera toujours compté parmi les orateurs célèbres du siècle de Louis XIV.

Si vous avancez vers le nord-est, vous

verrez une infinité de hameaux dispersés dans la campagne, jusqu'au mont *Ventoux*, au pied duquel est situé le bourg de Bedouin. Cette fameuse montagne est élevée de mille quarante toises au-dessus du niveau de la mer. On y a fait plusieurs fois des observations physiques et astronomiques. Le sommet est surmonté d'une chapelle, qui le jour de l'exaltation de la Ste.-Croix, attire, malgré la difficulté des chemins, un grand concours de peuple. Vaison, ville épiscopale, située dans la partie montagneuse du comtat, était anciennement la capitale du pays des Vécontiens, et une des plus grandes villes des Gaules, comme il paraît par ses ruines qui s'étendent l'espace d'une lieue. La ville actuelle ne contient pas plus de deux mille cinq cents habitans.

France.

Le lieu qui a fixé le plus mon attention, est *Malaucene*, au sud-est de Vaison. Il est situé dans un vallon délicieux et très-fertile, près de la petite rivière de Grausel, dont la source est à une demi-lieue. L'air qu'on y respire, est si pur et si salubre, que les personnes attaquées de maladies de langueur, y vont passer la belle saison pour rétablir leur santé. Les habi-

France.

tans de cette petite ville, doivent une grande partie de leurs richesses aux belles eaux du Grausel, qui arrosent et fertilisent leurs prairies. Les moulins à papier, à cuivre, à foulon, à blé, établis sur le cours de cette rivière, sont d'un très-bon rapport : le moulin à cuivre mérite l'attention des curieux. On y voit un grand tonneau qui reçoit l'eau par un tuyau perpendiculaire, et qui par un autre tuyau, fournit du vent à la forge où l'on fond le cuivre.

Je ne nomme ici Valreas, que pour apprendre que c'est la patrie du carme pieux de St. Louis, qui publia en 1668, un poème de la Madelaine. Ce chef-d'œuvre de pieuse extravagance, où le rossignol et les pinsons, sont des *luths animés, des orgues vivantes, de syrènes volantes, les arbres de vieux barbons, de grands enfans d'une plus grande mère, d'énormes géans, des colosses éternels ;* et où Madelaine dans la contemplation de son crucifix, apprend la grammaire, passe de la grammaire à la versification, entre ensuite en rhétorique, et arrive enfin à la philosophie.

La ville de Cavaillon, est au pied d'une montagne, sur la rive droite de la Durance. Le nombre de ses habitans est d'environ

cinq mille, y compris les Juifs qui y ont une synagogue. En vain on chercherait ici quelque objet remarquable et intéressant. Cette ville avait autrefois sur la Durance, un bon port, qui la rendait marchande. Il a été détruit, parce que cette rivière, dont les débordemens sont fréquens, a changé de lit. Les rues de Cavaillon sont pour la plupart étroites et malpropres, mais on oublie cette incommodité, en jetant les yeux sur la campagne. On la prendrait pour un jardin d'une grande étendue. Les habitans qui sont très-laborieux, ne négligent pas le plus petit coin de terre, susceptible de culture ou d'amélioration; aussi recueillent-ils de très-bons fruits et des denrées de toute espèce.

France.

De tous les villages du comtat, il n'en est presque aucun qui ne soit agréablement situé, et dans un bon territoire; mais en remontant vers le nord de Cavaillon, on s'arrête avec plaisir à l'Ileville, ainsi nommée parce qu'elle est dans une île que forme la rivière de Sorgue. Elle est peuplée de cinq à six mille habitans; il s'y tient plusieurs foires et des marchés très-fréquentés; le commerce de la soie et celui des cuirs tannés, sont les deux articles qui

alimentent le plus l'industrie des habitans.

France. On trouverait difficilement un terroir mieux cultivé, plus fertile et plus riant que celui de cette ville. Tout au tour, et le long de la Sorgue qui la traverse et la couronne, règne un beau cours, qui forme une promenade délicieuse. A ces environs si agréables, joignez le climat le plus tempéré et le plus sain; il est surtout excellent pour les personnes attaquées de la poitrine.

Après avoir traversé du côté de l'est, une plaine charmante, vous entrez dans un vallon terminé par un demi cercle de rochers d'une prodigieuse élévation, et qu'on disait avoir été taillés à pic perpendiculairement. En continuant votre route, vous suivez un sentier étroit et plein de cailloux, qui vous mène au pied de cette masse énorme de pierre, là vous voyez un antre, que son obscurité rend effrayant à la vue, et où il y a deux grandes cavernes. C'est vers le milieu de cet antre, que sort d'un gouffre dont on n'a jamais trouvé le fond, cette fontaine de Vaucluse, *vallis clausa*, si célèbre par les noms de Pétrarque et de le belle Laure. Un amas considérable de rochers forme une chaussée au-devant, mais à plusieurs toises de distance de cette source,

source, non moins abondante que profonde quand elle est dans son état ordinaire, l'eau passe par les conduits souterrains dans le lit où elle commença son cours, prenant le nom de *la Sorgue*. Mais dans le temps de sa crue, elle s'éléve impétueusement au-dessus de cette espèce de môle qui est devant l'antre, y forme un bassin, dont la surface est unie comme une glace, et se précipite ensuite avec un bruit horrible, à travers les débris des rochers qu'elle blanchit de son écume. France.

Le cristal n'est pas plus clair, plus pur que l'eau de cette source, elle ne forme ni mousse ni dépôt ; cependant elle n'est pas bonne à boire à cause de sa pesanteur et de sa crudité : mais elle est excellente pour la tannerie et la teinture, et fait naître une herbe qui a la vertu d'engraisser les bœufs et d'échauffer les poules. Pline et Strabon parlent de ses propriétés.

Tout près de cette fontaine, on voit le village de Vaucluse, et un vieux château au sommet de la montagne, au pied de laquelle la Sorgue serpente. Les habitans prétendent que ce château était la demeure de Pétrarque, mais on assure au contraire qu'il a toujours appartenu à l'évêque de

France.

Cavaillon, seigneur de cet endroit, et que Pétrarque était logé près du village, dans une petite maison de paysan, dont il ne reste plus aucune trace.

Ce grand poète, né en 1304, à Arezzo en Toscane, élevé dans une des villes du comtat, où ses parens s'étaient rétirés pendant les querelles des Guelfes et des Gibelins, avait embrassé l'état ecclésiastique. On dit que ce fut à l'Ile, qu'il vit pour la première fois, en 1527, à l'office du vendredi saint, la belle Laure, alors âgée d'environ dix-neuf ans, fille d'*Audifret de Noves*, résidant à Avignon. La passion qu'il conçut pour cette demoiselle, fut si vive, qu'après vingt années de constance, elle ne trouva pas de terme dans la mort même de celle qui la lui avait inspirée. Laure éprouva sans doute quelques sentimens de retour en faveur de Pétrarque. Mais elle ne lui en donna jamais aucun témoignage qui pût porter la moindre atteinte à sa vertu.

L'amant malheureux se choisit une retraite près de la fontaine de Vaucluse, où il ne cessa jamais d'exhaler ses plaintes amoureuses dans des sonnets et des chansons, qui respirent la poésie la plus aimable et les sentimens les plus tendres. Il

fit ensuite divers voyages en France, en Allemagne, en Italie, et fut reçu partout comme un homme d'un mérite distingué. Mais la passion qui faisait le tourment et le bonheur de sa vie, le suivait partout. Il revint à Vaucluse, et y chanta de nouveau les vertus et les charmes de sa maitresse, qui lui doit son immortalité.

France.

Le nom du poète retentissait alors dans toutes les contrées de l'Europe, il fut invité de la manière la plus flatteuse par le sénat de Rome, le roi de Naples, et le chancelier de l'université de Paris, à venir recevoir la couronne poétique. Rome eut la préférence, et Pétrarque y fut couronné de lauriers, comblé d'honneurs et de gloire ; il se retira à Parme où il apprit, en 1348 la triste fin de la belle Laure, morte de la peste qui désolait Avignon. Il repassa les Alpes pour revoir Vaucluse, il y pleura, pendant quelque temps la femme vertueuse qui lui avait rendu autrefois cette solitude si chère ; enfin, ces lieux lui étant devenus désagréables et odieux, par le souvenir même de celle qu'il avait perdu, il retourna en Italie, où, après avoir été employé dans diverses ambassades par les Viscomti ducs de Milan, il consacra ses dernières années aux travaux

France.

de la littérature. Il mourut dans une maison de campagne, à Arqua, tout près de Padoue.

Laure avait épousé *Hugues de Sade*, à qui elle donna plusieurs enfans. Cette dame illustre, joignait aux grâces de la beauté, tous les agrémens de l'esprit : elle était du nombre de celles qui composaient la seconde cour d'amour, qui, au quatorzième siècle s'assemblait dans le comtat, à Sorgue ou à l'Ile.

Les dames de la cour d'amour dont je parle ici, étaient, selon les historiens de la poésie provençale, *Phanette des Baux*, épouse de Berenger de Pontevez; *Jeanne, dame des Baux; Blanche de Pontevez*, surnommée *Blanche-fleur; la marquise de Saluces; Huguette de Sabran Herialquier; Doulce de Moustier; Mabille de Villeneuve; dame de Vence; Briande d'Agoult; Stephanette de Cantelme*, et enfin, *la belle Laure de Saide*, sa nièce et son élève.

Parmi les chevaliers chansonniers, qui brillaient dans cette cour, où l'on ne traitait que des matières de galanterie, les plus distingués par leurs talens, étaient, *Bernard de Parasols*, qui fit contre la reine Jeanne des satyres très-mordantes, en

forme de tragédies: *Pierre de Boniface*, qui fut au contraire très-attaché à cette reine, et qui mourut dans le même temps qu'elle, fut étranglé ou étouffé entre deux matelats: le seigneur de *Blacas*, surnommé *Lou grand guerrier*, parce qu'il avait fait un poème intitulé, *la manière de ben guereiar*; enfin l'aimable *Pétrarque*, qui composait ses chansons en italien et non en provençal. Mais ces deux langues ont une grande affinité, et le poète était aussi bien entendu et admiré dans sa langue naturelle, que dans celle du pays où se tenait la cour d'amour.

France.

En passnt de la Provence dans le Dauphiné, on rencontre la ville d'Orange. Elle est située au pied d'une colline, à l'extrémité d'une belle plaine, sur la petite rivière de Meyne; mais il n'y a ni orangers ni oranges, aussi le nom de cette principauté n'a-t-il rien de commun avec ce fruit. Nos anciens auteurs l'écrivaient toujours *Aurange* et jamais *Orange*.

Tant qu'elle resta sous la domination romaine, elle jouit de tous les privilèges d'une ville considérable, c'est ce qui paraît par les monumens encore existans. On y voit les restes imposans d'un grand et beau

France. cirque qui au seizième siècle, était encore assez entier. On peut suivre et dessiner tout le tour de ce cirque ou amphithéâtre, et à travers plusieurs lacunes, ruines et dégradations, retrouver toutes les parties qui devaient entrer dans la composition d'un grand théâtre. Aujourd'hui l'intérieur du cirque forme une des places publiques d'orange.

Les arènes sont hors de la ville, et assez bien conservées. Il faut encore remarquer les ruines d'un bel aqueduc qui conduisait l'eau dans des thermes ou bains publics; il faut surtout s'attacher à considérer l'*arc triomphal* qui subsiste encore presque en entier, à quelque distance de la ville, sur le grand chemin. Les voyageurs en passant, ne peuvent presque éviter de le voir. C'est un bâtiment à quatre faces, dont deux sont percées en arcades, chacune des quatre faces est chargée de bas reliefs, qui représentent, au milieu de différens ornemens d'architecture et de trophées, des figures de captifs, où l'on a cru reconnaître des Cimbres et des Teutons; ce qui a fait croire que c'était un monument élevé à la gloire de Marius, après que ce général romain eut vaincu les Cimbres. L'intérieur

du bâtiment carré, est rempli par plusieurs voûtes élevées l'une sur l'autre. Ce superbe et précieux monument a donné lieu à plusieurs savantes dissertations. France.

On prétend qu'il y avait autrefois sur la hauteur qui domine la ville, un capitole, où comme à Rome, les magistrats s'assemblaient pour rendre la justice et pour administrer les affaires publiques. C'est au même endroit qu'a été bâti le château des princes d'Orange. On compte dans la ville environ six mille habitans. Elle est ornée de places publiques, de fontaines dont les eaux sont excellentes. Le commerce y est assez florissant. Environ trois cents métairies ou granges sont répandues dans le territoire. Un des bourgs, nommé *Cousteron*, est la patrie de Saurin, que Jean-Baptiste Rousseau accusa d'être l'auteur de ces fameux couplets qui causèrent les malheurs de notre premier poète lyrique.

CHAPITRE IV.

Le Dauphiné, idée générale des Alpes.— Les villes de Gap et d'Embrun. — Cristaux. — Ville de Grenoble, la grande Chartreuse. — Situation de Valence, de Montelimart et de Vienne. — Description de Lyon. — Ses antiquités. — Le Forez. — Mines. — Ville de Soanne-Thiers. — Singulières communautés de paysans — Approches de la Limagne. — L'allier. — Ville de Clermont. — Montagne du Puy-du-Dôme. — Issoire. — Montagne et sources minérales du Mont-d'Or. — Brioude. — St. Flour et Aurillac. — Montagnes du Cantal.

France.

Le premier pays que l'on voit du côté de l'est, en sortant de ces cantons pour entrer dans le Dauphiné, est celui des Baronnies dans le territoire de Gap. Lorsqu'en débouchant des vallées, l'œil dans un jour serein aperçoit pour la première fois la chaîne des Alpes, l'homme reste immobile d'étonnement et d'admiration.

Quelle variété, quels jeux bizarres dans l'immense désordre de ces cimes couvertes de neiges éternelles dont l'albâtre se dessine sur l'azur des cieux! Quel sublime cahos de rochers l'un sur l'autre entassés, dont les sommets aigus s'élancent et se perdent dans les airs, tantôt prolongent leurs dos arqués au-dessus des nuages dont les filets bleuâtres paraissent les séparer de la terre; tantôt semblables à des tours, alongent jusqu'aux cieux l'énorme étendue de leurs pans verticaux, et tantôt recourbant leurs fronts sur leurs flancs décharnés, semblent menacer de l'épouvantable poids de leur chute leurs racines lointaines.

France.

Les Romains divisèrent ces montagnes par contrées, et donnèrent à chaque division un surnom qui les fit reconnaître. Ainsi, par les *Alpes Maritimes*, ils entendent cette partie des Alpes qui commence à la Méditerranée, et se rend aux sources du Var. Ils appelèrent *Alpes Cotiennes*, les montagnes qui vont des sources du Var, jusqu'à Suze; *Alpes Grecques*, depuis Suze, jusqu'au grand St. Bernard; *Alpes Pennines*, depuis le St. Bernard, jusqu'au mont de la Fourche; *Alpes Rhetiennes*, depuis le Gothard, jusqu'au Tirol, à la

France.

source de la Piave ; enfin *Alpes Juliennes*, *Noriques*, *Carniennes* septentrionales ; depuis la Piave jusqu'à l'Istrie. Le temps a effacé la plus grande partie de ces dénominations. Le nom générique d'Alpes a survécu, et nous ne distinguons aujourd'hui ces montagnes, que par les pays qu'elles parcourent ou par quelques-uns de leurs pics les plus élevés.

L'Océan, la Méditerranée, l'Adriatique, et la mer Noire, reçoivent le tribut des vastes réservoirs que ces montagnes recèlent dans leurs entrailles ; c'est là que naissent le Rhin, le Rhône, le Danube et le Pô, les quatre plus grands fleuves de l'Europe. Telles sont ces Alpes dont la description ne parviendra jamais à en donner une idée à l'homme, si son œil tout à la fois audacieux et timide n'a point mesuré leurs masses gigantesques ; spectacle imposant de la puissance de la nature, monument indestructible qu'elle seule avait le droit d'ériger, dont les racines embrassent la terre, dont les sommets déchirent les nues, dont les entrailles alimentent les mers.

Gap, est une petite ville mal bâtie, au pied d'une montagne assez élevée, brûlée en grande partie en 1692, par un duc de

France.

Savoie. A peine commence-t-elle aujourd'hui, à se relever de ce désastre. Les territoires de Gap et d'Embrun qui n'en est qu'à huit lieues, sont extrêmement fertiles. L'une et l'autre ville ont des pâturages excellens, ils engraissent beaucoup de bestiaux et particulièrement des moutons, dont la laine est pour les habitans un grand objet de commerce. Mais il serait sur-tout important d'exploiter les bois de cette contrée, ils deviendraient pour le pays, une source inépuisable de richesses. Il semble que jusqu'à présent, on ait été retenu par l'embarras de les faire descendre des montagnes qu'ils couronnent; mais des difficultés ne sont pas des obstacles insurmontables, et rien n'est impossible à l'homme que l'on encourage; il est souvent plus riche en génie qu'en moyens. Il faut que le gouvernement se charge des moyens, et l'homme se chargera de l'invention. Les charbons de terre sont aussi dans ces cantons un objet très-important, qu'il ne faudrait pas négliger, surtout dans un état où l'on craint depuis long-temps que le bois de chauffage ne vienne à manquer.

Les cristaux sont encore ici une partie qu'il ne faut pas négliger; elle tient au

France.

luxe, sans doute, mais par le luxe, on rend aussi les nations étrangères ses tributaires. Il y en a des carrières considérables dans ce département. Briançon surtout en possède beaucoup.

Sous le rapport d'histoire naturelle, ces contrées possèdent nombre d'objets que l'on ne rencontre point ailleurs. On y trouve plusieurs espèces de quadrupèdes et d'oiseaux, dont la nature a plus spécialement fixé l'asile dans le pays des montagnes. De ce nombre, sont les bouquetins, les chamois, les marmottes, les lièvres blancs, les ours, les aigles, les autours, etc.

Quant aux prétendues merveilles du Dauphiné, il y a long-temps que la physique, appliquée aux phénomènes de la nature, les a rangés dans la véritable classe qui leur convient, et les a dépouillés du merveilleux dont la crédulité populaire les avait enveloppés; on a réduit à quatre les sept merveilles du Dauphiné, savoir la *Fontaine Ardente*, la *Tour-sans-Venin*, la *Montagne inaccessible* et les *Cuves de Sassenage.*

La *fontaine Ardente*, par exemple, n'est pas une fontaine, c'est au contraire un terrain sec, assez aride. Dans les temps

secs, il exhale des vapeurs qui s'enflamment à la superficie de la terre. Les paysans qui vous servent de guides pour arriver à cet endroit, ne manquent jamais d'emportes des œufs avec eux, et croient redoubler votre surprise en faisant une omelette sur ces flammes. Ces omelettes sont détestables, parce qu'elles contractent l'odeur du souffre, et à coup sûr, leur cuisson qu'ils s'efforcent de vous faire regarder comme miraculeuse, n'est rien moins qu'extraordinaire.

France.

Quant à la *Tour-sans-venin*, son titre est plus ridicule encore. Le préjugé populaire veut qu'auprès de cette tour aucune bête venimeuse ne puisse vivre. C'est une fable absurde. Non seulement on y trouve, comme ailleurs, des araignées, des crapaux, mais encore des couleuvres, etc.

La *Montagne inaccessible*, n'est pas moins mal nommée. Plusieurs personnes ont gravi cette montagne, avec peine il est vrai, parce qu'elle est très-escarpée; mais enfin, puisqu'on a réussi à y monter, elle n'est donc point inaccessible.

A l'égard des cuves de Sassenage, elles sont en possession d'occuper encore davantage le peuple, parce qu'il croit y trouver

France.

des augures qui entretiennent ses espérances sur le succès de ses travaux. Ces cuves sont deux pierres creusées, que l'on voit dans une grotte auprès d'un village dont elles ont pris le nom ; elles sont à sec toute l'année, mais les habitans prétendent que le six janvier, jour de la fête des rois, elles se remplissent d'une eau qui s'écoule au bout de vingt-quatre heures. Plus elles sont pleines, plus l'augure est favorable ; l'une prédit l'abondance des moissons, l'autre celle des vendanges. Il est à croire que ce n'est qu'une de ces sources intermittentes qu'on observe également ailleurs. Au reste, la plus petite de ces deux cuves a cessé de se remplir depuis plusieurs années.

Il jaillit dans ces cantons quelques sources d'eaux minérales, dont les propriétés méritent mieux, à coup sûr, d'être étudiées que les prétendues merveilles dont nous venons de parler. Il nous restait à voir Briançon, l'une des plus fortes places, mais aussi le plus triste séjour que l'on puisse habiter. Située sur la cime de rochers extrêmement escarpés, on n'y parvient que difficilement et par des chemins tortueux et pénibles. La nature et l'art s'y sont

réunis pour en faire une place forte. Des soldats, des casernes, des remparts, des rochers et des neiges, voilà tout ce qu'on voit à Briançon. France.

En quittant les montagnes, notre route nous a conduit à Grenoble, capitale du haut Dauphiné. C'est une ville très-ancienne, et l'une des sept cités des anciens Allobroges; Plancus en fait mention dans ses lettres à Menon. Elle est divisée en deux parties inégales par l'Isère qui reçoit à peu de distance le Drec. Ces deux rivières ou torrens sont assez souvent le fléau des environs. Plusieurs fois même elles ont menacé la ville de sa ruine. Les rues y sont grandes, belles et bien percées. L'ancien hôtel du conétable de Lesdiguières sert aujourd'hui d'hôtel-de-ville. Le commerce de cette ville, peuplée de plus de vingt-cinq mille habitans, consite principalement en gants de peau très-fins, qui depuis long-temps sont renommés en France, et même dans le reste de l'Europe. Grenoble est la patrie du fameux peintre du *sérail de Bugare.*

La grande chartreuse, fondée en 1084, par Saint-Bruno, est au septentrion de cette ville. Elle excite la curiosité de tous

France. les voyageurs. On s'y rend, en sortant de Grenoble, par deux chemins, celui de *Supry*, et celui de *Saint-Laurent-du-Pont.* Par le premier, on monte une montagne couverte d'un bois de sapins, d'où l'on descend dans la vallée où est le village de *Chartreuse*, qui a donné son nom à cet ordre religieux. Après l'avoir traversée, on trouve la petite rivière du *Guyer-Mort*, que l'on passe sur un pont, à la distance d'une lieue du monastère. Le chemin de Saint-Laurent-du-Pont fait paraître ce désert beaucoup plus affreux. Deux montagnes couvertes de forêts de pins n'y laissent entre elles qu'un passage fort étroit, au *Guyer-Mort*, qui serpentant avec bruit dans un défilé, augmente l'horreur du lieu.

A l'entrée du monastère, est un bâtiment que l'on appelle la *Courrerie*, demeure de *dom Courier*, c'est-à-dire du procureur de la maison, qui pourvoit à tous les besoins des religieux. On y a établi pour cet effet, des manufactures de toute espèce, même une imprimerie. Le vrai couvent est beau et encore plus commode. L'église, sombre comme toutes celles de cet ordre, est plus vaste, parce qu'il y a des temps où elle doit contenir les religieux des

des chapitres généraux qui se tiennent dans cette maison, chef-lieu de tout l'ordre, dont le prieur est général. Celui-ci ne sort jamais de l'enceinte de sa maison. Le cloître est grand et fort long, les cellules y sont multipliées de façon qu'il puisse y habiter un certain nombre de religieux étrangers. La salle du chapitre général est vaste et ornée de peintures. La galerie qui est tout auprés, offre sur de grands tableaux, les plans des chartreuses les plus considérables de France et d'Italie; enfin, la bibliothèque est assez nombreuse et bien choisie.

France.

Il y a autour de la maison, des fabriques qui méritent d'être vues, telles que la menuiserie, la corderie, le four, les greniers, les caves où sont renfermées les provisions. On voit dans les greniers un tamis d'une invention singulière, qui sépare quatre sortes de grains en même-temps.

Hors les momens de conversation, il règne dans cette espèce de *Thébaïde* un silence imposant qui pénètre l'ame d'une frayeur religieuse et la remplit tout à la fois d'une joie douce, pure et tranquille, jusqu'alors inconnue. Mais les jours de récréation, ces pieux solitaires se rendent

France.

dans l'endroit qu'ils appellent l'*espatiement:* ils traversent la cour, la robe retroussée, le bâton à la main, sans se dire un seul mot; et dès qu'ils sont arrivés dans cet endroit, ils s'embrassent, se parlent et vont se promener dans les vallons et les roches qui entourent leur monastère. C'est dans ce désert, à un quart de lieue de la chartreuse, qu'on a bâti la chapelle de Saint-Bruno.

Dans la vallée qui conduit à Briançon, on trouve le bourg d'*Oisans*, et en remontant l'Isère pour entrer en Savoie par Montmélian, le *Fort-Barraux* qui appartient à la France et qui est la dernière fortification de ce côté-là. Ce fut Charles Emmanuel, duc de Savoie, qui fit bâtir cette forteresse en 1597, à la vue de l'armée française commandée par Lesdiguières. Le général français fut blâmé dans son camp de souffrir une telle audace; la cour lui en fit aussi des reproches, et Henri IV lui-même s'en plaignit jusqu'à dire tout haut : qu'*il lui faisait un très-grand desservice de ne pas s'y opposer.* Lesdiguières répondit au roi : *Votre majesté a besoin d'une bonne forteresse pour tenir en bride celle de Montmélian; puisque*

le duc en veut faire la dépense, il faut le laisser faire. Dès que la place sera suffisamment pourvue de canons et de munitions, je me charge de la prendre. Henri sentit la justesse de cette réponse, et Lesdiguières tint sa promesse. Il s'empara du fort en 1598, ayant fait monter ses troupes à l'assaut au clair de la lune. France.

En sortant de Grenoble, du côté du Midi, le premier canton qui s'offre à notre vue est le *Divis*, autre pays de montagnes, et peu fertile, si ce n'est en pâturages, qui y sont excellens. La Drôme et le Roubion y prennent leur source.

Die, capitale de ce pays, située dans une vallée sur la Drôme, est une ville fort ancienne, que quelques-uns croient avoir été bâtie par les Phocéens de Marseille. Elle est très-petite, on n'y compte que quinze cents habitans. Elle fut célèbre parmi les protestans, par son université et par le commerce qu'ils y avaient établi. C'est encore une ville que la révocation de l'édit de Nantes a entièrement ruinée. Toutes ses ressources se réduisent à la soie qu'on y recueille; elle avait une citadelle que l'on a rasée.

Nous sortîmes enfin des montagnes pour

France. entrer dans le Valentinois. Ce ne sont point ici comme dans le haut Dauphiné, des rochers escarpés qui ne peuvent servir de retraite qu'aux bêtes sauvages; un sol aride qui n'a presque rien à donner au plus infatigable cultivateur; un climat froid et pluvieux qui rend ces tristes déserts encore plus inhabitables. C'est une campagne vaste et unie, qu'un grand fleuve côtoie, et que plusieurs rivières arrosent; une terre fertile, chargée d'arbres frutiers et de grains de toute espèce; ce sont des coteaux couverts de vignes, des paysages également agréables et variés. Ce climat est principalement favorable aux mûriers. Les vins y sont excellens, surtout ceux de la côte du Rhône; et les orangers croissent dans les jardins, en pleine terre.

Rien de plus agréable que la situation de Valence, bâtie sur la rive gauche du Rhône; elle est assez grande, bien bâtie et entourée de bonnes murailles; les fortifications en sont simples et antiques; mais elles suffisent pour arrêter pendant quelque temps une armée ennemie, d'autant plus qu'on peut aisément se retrancher sous cette place. La campagne des environs est extrêmement fertile; elle pro-

duit des grains en abondance, des fruits et des légumes excellens. Ses manufactures sont peu considérables; l'avantage qu'elle a d'être située sur la route de Lyon à Marseille, et de se trouver ainsi être un des points de communication entre toutes les contrées méridionales, et de donner passage à tout le commerce de la Méditerranée, vers la partie nord du continent, procure un mouvement continuel dans ses murs. Elle avait une université, mais qui n'a jamais joui, surtout dans les derniers siècles, d'une réputation bien distinguée. Ses antiquités se réduisent à peu de chose. Valence est une des villes où les fontaines sont le plus fréquentes; chaque maison, pour ainsi dire, jouit de cet agrément; et cet avantage contribue autant à la prospérité qu'à la salubrité de cette ville.

France.

Nous nous sommes arrêtés peu de temps à celle de Montelimart, lieu célèbre pour avoir le premier embrassé le calvinisme.

Montelimart n'est pas située sur le Rhône, comme le disent ou le croient plusieurs personnes; elle en est à trois quarts de lieue; elle est environnée d'une plaine heureuse par la beauté de ses pâturages, la bonté de ses grains et l'excellence de ses

France. fruits. Ici les mûriers deviennent plus nombreux, et la culture des vers à soie plus commune.

Entre Montelimart et Orange, Saint-Paul-trois-Châteaux qu'on laisse sur la gauche, et Pierre-Latte que l'on traverse, n'offrent rien de curieux. Pierre-Latte n'est qu'un bourg, et St.-Paul une très-petite ville autrefois assez forte, mais dont les murailles sont détruites aujourd'hui. Sa position sur une éminence la rend agréable et gaie.

Ce que nous venons de dire relativement à la température du climat du Valentinois, à la nature de son sol, et aux productions de la terre, peut s'appliquer au Viennois, avec cette différence pourtant, qu'il n'y a point d'oliviers dans ce dernier canton. Vienne, l'une des plus anciennes villes des Gaules, en est la capitale. Tous les écrivains célèbres de l'antiquité en ont parlé, tels que Strabon, Pomponius Méla, Ptolémée, Pline, etc. Elle est également réclamée par les écrivains du christianisme, pour avoir été le séjour de Ponce-Pilate, qui n'eut ni le courage, ni la philosophie, ni l'humanité de sauver l'homme juste et l'innocent des outrages d'une populace effrénée et igno-

rante, et de l'arracher à la mort. L'origine de cette ville si long-temps fameuse, éprouve le sort de toutes celles dont la fondation se perd dans les siècles reculés, c'est-à-dire, que les fables s'en sont emparées.

France.

Sa situation sur le Rhône, qui la rendait propre au commerce, et en faisait la clef des montagnes, son voisinage de Lyon et le pays fertile dont elle était la capitale, dûrent attirer sur elle l'attention des Romains, et voilà l'origine de sa splendeur. D'abord comme toutes les villes destinées à la célébrité, elle servit pour la guerre; et quand la guerre s'éloigna, les arts et le luxe s'en emparèrent, à cause de cette espèce d'éclat dont la reconnaissance des conquérans aime à entourer les lieux qui leur servirent à assurer leurs conquêtes.

Quoi qu'il en soit, c'est au séjour des Romains qu'il faut rapporter l'amour des arts, la politesse et l'urbanité qui distinguent Vienne parmi les anciennes villes des Gaules les plus célèbres. Elle est malheureusement, de toutes les villes, celle où les monumens ont été le moins respectés; et ce n'est que de loin en loin que quelques vestiges magnifiques parlent encore au voyageur de sa majesté première. Le temps, les

France. guerres, les hommes, l'ignorance et les querelles religieuses ont tout renversé, bouleversé, détruit. Partout où l'on fouille sur son territoire, on trouve des débris de temples, de palais, de portiques ; et si ces fouilles étaient mieux dirigées, il est indubitable que l'on y découvrirait des morceaux très-précieux.

Les deux monumens antiques de Vienne les mieux conservés, sont un temple qu'on a converti en église sous le nom de Notre-Dame-de-la-*Vie*, et un obélisque encore entier, que l'on trouve hors de la porte d'Avignon, au milieu des champs, entre le Rhône et le grand chemin.

Ce temple a beaucoup de ressemblance avec celui de Nîme, improprement nommé *Maison-carrée*. L'architecture en est également d'ordre corinthien, d'un beau style, d'une belle proportion et du meilleur temps; et l'on serait tenté de croire que le même architecte a présidé à l'exécution de ces deux édifices : mais celui de Vienne est moins bien conservé.

Le Monument que l'on aperçoit hors la ville est beaucoup plus entier. Sa forme et son élégance méritent l'attention des voyageurs. Etait-il autrefois dans l'enceinte

de Vienne ? et cette ville en perdant de sa grandeur, et se repliant pour ainsi dire sur elle-même, l'a-t-elle délaissé hors de ses murailles? Est-ce un monument public, ou appartenait-il à quelque famille particulière? Jusqu'à présent ces questions n'ont point été résolues .... Aucune inscription n'en indique ni l'époque, ni l'objet, ni l'usage.

France.

Entre les monumens gothiques, la cathédrale mérite d'être remarquée. L'inégalité du sol sur lequel la ville est assise a fait construire cette église sur une éminence. On monte à la plate-forme qui précède son portail, par un vaste perron de vingt-huit degrés; ce qui donne à cet édifice une majesté peu commune. Quand on a traversé la plate-forme, on trouve encore trois degrés à monter pour entrer dans le temple. Le frontispice, par sa largeur et son élévation, est tout à la fois imposant et auguste. Suivant l'usage de l'architecture gothique, il est surchargé d'une multitude de figures sculptées dans la pierre, et d'un énorme amas de feuillages délicats, mais confus et percés à jour. L'intérieur de l'édifice est vaste et d'une obscurité religieuse. Les voûtes sont d'une élévation prodigieuse et soute-

nues par quarante-huit colonnes ou piliers.

France. Vienne est une ville que l'on peut placer parmi celles du second ordre. Resserrée entre des montagnes et le Rhône, elle est beaucoup plus longue que large. Comme toutes les villes anciennes, elle est généralement mal bâtie. L'ancien palais habité par les dauphins de Viennois est gothique, plus vaste que magnifique. Les places ont peu d'apparence; les rues sont étroites, obscures et tortueuses. Comme la ville a peu de commerce, il y a peu de mouvement, et elle ne paraît pas considérablement peuplée.

L'église de Vienne avait autrefois des usages particuliers dont nos auteurs font mention, mais qui ont été sagement abolis au commencement du seizième siècle. On élisait solennellement un abbé des fous; il se faisait des cérémonies ridicules dans la cathédrale, le jour des innocens. L'archevêque régalait tout son clergé le lundi de pâques, et ne lui épargnait pas le *vin d'épices*. Tous les assistans allaient ensuite processionnellement chanter les grâces dans l'église. Mais la plus ridicule de toutes ces fêtes était celle des noircis. On y voyait courir dans la ville un grand nombre

d'hommes presque nus et noircis de la tête aux pieds, qui sans doute représentaient des diables. Au milieu d'eux était un homme vêtu en hermite, qui buvait du vin, mangeait du pain et du jambon, et jetait des cendres sur tous ceux qu'il rencontrait. Il représentait apparemment St.-Antoine tenté par les diables. L'archevêque, les abbés et même l'abbesse de la ville nommaient les personnages qui jouaient cette scène scandaleuse.

France.

La seconde ville du Viennois est Romans, sur l'Isère, dans une belle plaine et dans une agréable situation. L'on y recueille en abondance des grains de toute espèce, des vins excellens, des olives, des chanvres et des lins de la meilleure qualité. Ce sont ces productions territoriales qui font sa principale richesse. Ces faveurs de la nature ne lui ont pas fait négliger l'industrie, et l'on y retrouve un assez bon nombre de manufactures ; sa situation riante, ses promenades extérieures, l'activité qui résulte de l'amour de ses habitans pour le travail, la gaîté naturelle aux peuples des contrées méridionales, l'aspect enfin de l'abondance, compagne ordinaire d'un bon sol, contribuent à faire de cette petite ville un séjour délicieux.

France.

Nous n'avons eu que cinq lieues à parcourir pour arriver de Vienne à Lyon. Il serait bien difficile de marquer l'époque de la fondation de cette ville. Que de fables absurdes racontent, à cette occasion, nos vieux cosmographes. Les villes célèbres ont le destin des grands ; des généalogistes adulateurs leur décernent de chimériques aïeux. Cette manie de leur chercher des fondateurs illustres est une ingratitude des historiens ; ils ne veulent pas voir qu'elles doivent tout aux habitans et rien à celui qui les a bâties. Les vrais fondateurs des villes sont les hommes qui les vivifient par leur industrie. Tout le monde est d'accord aujourd'hui que *Lucius Monatius Plancus*, et l'un des lieutenans de César, fut le fondateur de Lyon, l'an de Rome 712, quarante ans, à peu près, avant l'ère chrétienne. Son heureuse situation fit d'abord son premier mérite : mais bientôt la politique d'Auguste attacha à ses destinées une considération que Jules César n'avait fait que présenter. Auguste vint lui-même consacrer par sa présence la gloire naissante de Lyon. C'était alors le temps où cet Auguste, heureux et tout puissant succédait à Octave inquiet et ambitieux. Les crimes

utiles à son élévation avaient fait place à des vertus nécessaires à sa politique ; il vint à Lyon et y passa trois ans. Les étrangers y accoururent de toutes parts. Le Rhône et la Saône se couvrirent de bateaux. Les richesses de l'Afrique y pénétrèrent par Marseille ; les Ibères franchirent leurs montagnes pour y porter leurs huiles, leurs laines et leurs fruits ; les Germains, les Helvétiens, les Gaulois, les Bataves y vinrent échanger les tributs de leurs arts sauvages contre un regard d'Auguste, tandis que de son côté, Rome se désertait elle-même pour venir, dans Lyon, se reproduire aux yeux de son idole.

France.

Il paraît que Lyon était déjà considérable, lorsque, sous l'empire de Néron, les flammes y firent les plus horribles ravages. Sénèque a dit très-élégamment, qu'il n'y eut qu'une nuit d'intervalle entre l'existence d'une grande cité et son anéantissement. Le cruel Néron s'intéressa en faveur de cette ville, et fit donner de grosses sommes pour son rétablissement. On répara les temples et les édifices publics, surtout celui que soixante villes de la Gaule, réunies, avaient fait élever en l'honneur d'Auguste.

France.

Les Bourguignons furent les premiers barbares qui, lors de la décadence de l'empire romain, s'emparèrent de Lyon. Nos rois de la première et de la seconde race leur succédèrent; ils établirent parfaitement leur souveraineté sur Lyon et le Lyonnais, y firent exercer la justice, et réduisirent enfin la puissance temporelle des archevêques et du chapitre, au vain titre de comtes de Lyon.

Cette ville est située au confluent du Rhône et de la Saône. Cette dernière rivière prend sa source dans les montagnes des Vosges et passe par la Franche-Comté, la Bourgogne et le Beaujolais. Elle est aussi tranquille que le Rhône est rapide. Comme dans toutes les villes anciennes, une multitude de petites rues étroites et tortueuses nuit à la beauté de l'ensemble; mais le voyageur est bien dédommagé du désagrément de quelques quartiers, par la magnificence de plusieurs autres. Le quai du Rhône, la maison commune, la place des terraux, le change, ce qui reste de l'ancienne place Bellecour, la salle des spectacles, celle du concert, les travaux de Perrache, qui reculaient de onze cents toises le confluent des deux fleuves, l'hô-

tel-Dieu, le plus superbe établissement en ce genre que la France possède, l'agréable promenade des Brottaux, plusieurs temples, la salle de la bibliothèque, le palais de l'archevêque, le pont Morand, dont l'architecture en bois est aussi solide que surprenante par sa traversée, et une infinité d'édifices particuliers réunissent tout ce que l'art, le bon goût et l'opulence peuvent produire à la fois de somptueux, d'étonnant et d'agréable. France.

Au milieu de ces monumens du goût français et moderne, de nombreuses antiquités viennent mêler la majesté de leurs débris. Des morceaux d'amphitéâtres, de théâtres, d'aqueducs et de portiques, des colonnades entières du temple d'Auguste, les tables de bronze où l'on conserve le discours que Claude, encore simple consul, prononça dans le temps pour obtenir aux Lyonnais le droit de citoyens romains. Des tombeaux, des bas-reliefs, des statues, des inscriptions font voir encore Lyon antique au sein de Lyon moderne.

La plus ancienne comme la plus rare de ces antiquités est l'autel destiné au sacrifice du *taurobole*, découvert il y a environ cent ans, sur la montagne de Fouvières.

France. Il paraîtrait que celui-ci a spécialement servi à quelque cérémonie expiatoire pour la conservation des jours de l'empereur *Antonin* et de sa famille, ou peut-être pour purifier la ville de Lyon elle-même après quelque calamité ou quelque fléau ; c'est ce que semble indiquer l'inscription qu'on lit sur l'une des faces de l'autel, à moins qu'il ne soit ici simplement question que du *taurobole*, que l'on célébrait chaque vingtième année ; car au bout de ce laps de tems tous les mérites de ce sacrifice cessaient pour celui qui l'avait offert, ou pour qui on l'avait offert, si on ne le renouvelait pas. Les cérémonies de ce sacrifice étaient bizarres. Celui qui en était l'objet, lit-on dans *Prudence*, le front ceint de bandelettes, descendait dans une fosse assez profonde pour le contenir tout entier, et que l'on scellait d'un couvercle de bois percé de petits trous. On amenait alors le taureau destiné au sacrifice ; sa tête etait couronnée de fleurs, son front et ses cornes étaient revêtues de lames d'or. Après l'irroration accoutumée, on l'égorgeait au-dessus de la fosse avec le couteau sacré, et son sang, en coulant à travers les trous, allait inonder l'homme qu'elle renfermait. Pour

France.

Pour que ce sacrifice fût très-agréable aux dieux, il fallait que toutes les parties de son corps, sa tête, ses épaules, ses bras, ses jambes fussent couverts de ce sang. Quand il sortait de la fosse, son aspect était hideux, mais suivant les préjugés il en sortait pur.

Lyon avait aussi sa bastille; c'était le fameux château de Pierre-Cise, que le frère du cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon, vendit à Louis XIII. Deux illustres prisonniers, deux intéressantes victimes de la tyrannie d'un ministre et de la faiblesse d'un monarque honorèrent cette prison, *Cinq-Mars* et de *Thou*. C'est à Lyon qu'un de nos meilleurs écrivains, Thomas, a rendu les derniers soupirs. Au bout d'une carrière marquée par les vertus autant que par les succès, ce grand homme, loin encore de la vieillesse par les années, mais rapproché d'elle par les travaux, revenait de Nice, où les bienfaits d'un climat plus doux avaient semblé lui promettre quelqu'adoucissement à ses souffrances : elles n'étaient qu'assoupies. Leur réveil l'attendait à Lyon, et cette ville où les belles-lettres honorées l'avaient plus d'une fois couronné, n'eut plus qu'un cyprès à lui

France. consacrer. Ce moment fut douloureux pour l'archevêque de Lyon ; une constante amitié les avait unis, et c'est un rôle difficile que d'être spectateur de la mort d'un sage.

Dans l'église d'Oullins, village à la porte de Lyon où se trouvait la campagne de l'archevêque, on voit le mausolée que l'estime et l'amitié de Montazet ont érigé au célèbre écrivain. Il était difficile de faire d'une manière plus noble l'éloge des vertus de celui dont les talens se consacrèrent à faire l'éloge des vertus des autres.

Les sciences n'étaient point alarmées du tumulte commerçant de Lyon. L'académie des sciences, belles-lettres et arts a fourni de grands hommes, et il en est sorti des écrits et des découvertes utiles. Plusieurs bibliothèques publiques, différens cabinets de physique, d'antiquités, d'histoire naturelle entretiennent à Lyon, le goût de la littérature et des connaissances. Parmi les nombreuses raretés en tout genre que différentes collections y présentent à l'homme instruit et curieux, est un livre unique en Europe. C'est une histoire de la Chine, en trente volumes grand in-4°., mais beaucoup plus étroit que les ouvrages européens de ce format. Elle a été imprimée à Pékin;

le papier en est magnifique pour la finesse, mais d'un blanc un peu jaune. Les caractères chinois en paraissent d'une grande netteté; cet ouvrage est d'un ministre de l'empereur Kint-son. On dit que cette histoire remonte à la fondation de l'empire chinois, c'est-à-dire, à une époque d'environ quatre mille ans.

France.

On entre dans Lyon par huit grandes et belles portes, et aux dehors sont quatre faubougs. La Saône forme une division naturelle de cette ville en deux parties, le côté de Fourvière, sur la rive droite, et le côté de St. Nizier, sur la gauche. L'enceinte en est des plus étendues. La plus belle place, est entre la Saône et le Rhône. On l'appelle comunément la place de Bellecour. Les bâtimens, les fontaînes, et les plantations, en font un des plus beaux endroits qu'on puisse voir en ce genre. Derrière cette place, et sur le bord du Rhône, on voit le grand hôpital général de la Charité, que peut-être aucun hôpital de la France n'égale en richesses et en magificence.

Si l'on va se promener sur les remparts de la ville, qui s'étendent le long du Rhône, jusqu'à sa jonction avec la Saône, on jouira d'une très-belle vue sur les îles que forment

France.

ces fleuves; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce quartier, c'est l'ancienne abbaye d'*Aisnay*, pleine de monumens d'antiquités, tant chrétiennes que profanes. Il y a lieu de croire que c'est là qu'Annibal passa le Rhône à la tête de son armée, puisqu'on lit dans l'histoire que ce fut précisément au confluent du Rhône et de la Saône, mais on est bien persuadé que c'est à *Aisnay* qu'était situé ce temple fameux dédié par soixante nations des Gaules, à Rome et à Auguste, et qu'on appela Athénée, parce qu'il fut construit suivant les règles de l'architecture antique. On trouve encore des médailles qui représentent la façade de cet édifice, et l'on y voit quatre grandes colonnes, que l'on croit reconnaître dans celles qui soutiennent la voûte d'*Aisnay* : elles sont de granit.

Je ne passerai pas ici sous silence une rue qu'on trouve en se rapprochant du Rhône ; c'est la rue *Belle Cordière*, ainsi nommée, parce que c'est là que demeurait au seizième siècle, *Louise Labbé*, veuve d'un négociant en câbles et en cordes, femme alors illustre par ses attraits, son esprit, ses talens, ses galanteries et ses aventures. Sa maison était fréquentée par

toutes les personnes de qualité, d'esprit et de mérite de Lyon. Tous les princes et tous les généraux qui y passaient, étaient curieux de la voir. Nous avons ses poésies imprimées ; elles sont pleines de feu, d'esprit et de délicatesse. Son dialogue en prose, intitulé *Débats de folie et d'amour*, est une des allégories les plus ingénieuses qu'on puisse lire. Niceron dit de cette dame, « qu'elle faisait le métier de courtisane, « qu'elle voulait être payée des faveurs « qu'elle accordait : mais qu'elle avait des « égards pour les gens de lettres, qu'elle « recevait quelquefois *gratis*. Démosthène « continue-t-il, eût été bien aise que la « courtisane *Lais* ressemblât à celle-ci : il « n'aurait pas fait le voyage de Corinthe « inutilement. »

France.

En rentrant dans la partie de la ville qui est entre le Rhône et la Saône, on trouve la rue *Mercière*, fameuse par la quantité d'imprimeurs et de libraires qui l'habitent depuis long-temps. L'imprimerie fut introduite à Lyon en 1476.

La place des Terreaux, autrefois la plus grande de cette ville, est remarquable. Au fond de cette place est l'hôtel-de-ville que tous les voyageurs ne se lassent point d'ad-

mirer. C'est un des plus beaux édifices de l'Europe en ce genre.

France.

Depuis le seizième siècle, la ville de Lyon a toujours entretenu un grand commerce ; les négocians, marchands et banquiers formaient un corps considérable. Ses manufactures sont très-florissantes. Les principales fabriques sont celles des étoffes de soie brochées, et souvent mêlées d'or et d'argent. Le goût avec lequel on sait à Lyon choisir et allier les couleurs et l'agrément du dessin, pour la perfection desquels les principaux commerçans n'épargnent rien, ont porté si loin la réputation de ces étoffes, qu'elles sont recherchées dans toute l'Europe, où elles ne sont jamais qu'imparfaitement copiées ou imitées. La fabrique des étoffes a doné lieu à un grand nombre d'autres travaux, tels que ceux de la filature et de la teinture des soies, l'affinage et le filage de l'or et de l'argent, etc.

L'église cathédrale en renferme trois. Ces églises plus respectables que belles sont des bâtimens gothiques, vastes mais obscurs, parce que la peinture des vitreaux empêche le jour d'y pénétrer. Dans les deux derniers siècles, on a bien décoré l'intérieur, mais

en observant de lui conserver l'air d'une antiquité majestueuse et vénérable. France.

Une chose qui attire l'attention des curieux dans l'église de Lyon, est une horloge construite en 1598, par Nicolas Leppires, de Bâle, et qui a passé pour un chef-d'œuvre mécanique, jusqu'à ce que cette science se soit perfectionnée. C'est une espèce d'obélisque figuré, qui s'élève de terre sur un large piédestal; tout au haut est un coq, qui, toutes les fois que l'heure est près de sonner, bat des ailes et chante deux fois. Au-desssus est une réprésentation mouvante de l'annonciation. Il y a plusieurs cadrans à cette horloge, celui des heures, celui des jours, des mois et de la semaine, et celui des planètes qui ont un cours réglé. On remarque dans ce dernier, une singularité : il est ovale, et l'aiguille s'allonge et se raccourcit, suivant qu'elle parcourt le grand ou le petit diamètre de l'ovale.

Cette ville se vante d'avoir été la patrie de Germanicus, petit neveu d'Auguste par sa mère. On sait que tout l'empire Romain pleura ce jeune prince; mort à trente-quatre ans du poison que lui fit donner le cruel Tibère, son oncle, jaloux de ses victoires, de ses connaissances et de ses vertus. Elle

France. a produit bien d'autres personnages illustres dans tous les genres. Je ne puis m'empêcher de nommer le grand St. Ambroise, dont le père était préfet du prétoire des Gaules. On doit distinguer encore Philibert de l'Orme, si connu, tant par ses ouvrages sur l'architecture, que par les bâtimens dont il dirigea la construction, parmi lesquels je citerai seulement le palais des Thuileries; enfin, Antoine Jussieu, professeur de botanique, mort à Paris en 1758.

De tous les petits pays qui avoisinent le Lyonnais, le seul qui soit intéressant à parcourir, c'est le Forez. Dans le temps qu'il était habité par les peuples Gaulois, appelés Segusiens, il était rempli de bois et de forêts qui, suivant l'opinion générale, servaient de demeure aux Druïdes, qui étaient les prêtres, les magistrats, les philosophes et les oracles de la nation. L'auteur de l'Astrée a entièrement adopté cette idée, puisque, mettant la scène de son roman dans le Forez et sur les bords du Lignon, il y introduit des Druïdes et nous dépeint le Lignon, qui n'est qu'un torrent qui coupe le Forez dans toute sa largeur, comme un ruisseau délicieux qui serpente au milieu des bois, des bocages et des prairies.

Quoi qu'il en soit, le Forez est une grande vallée agréable et fertile, environnée de hautes montagnes. La Loire le traverse presque dans toute sa largeur. Ce fleuve, le plus considérable de la France, prend sa source dans le haut Vivarais en Languedoc, au pied du mont *Gerbier-le-Joux*: Il traverse le Vélay et le Forez où il devient navigable à la petite ville de St. Rambert, bien au-dessous de Roane. Il arrose ensuite le Bourbonnais qu'il sépare de la Bourgogne; le Nivernais qu'il sépare du Berri; l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou et la Bretagne, et va se jeter dans l'Océan à douze lieues de Nantes. Son cours est de deux cents lieues ou environ, et le commerce qui se fait par ce fleuve, est des plus considérables: mais s'il enrichit de grandes provinces, il ne les désole que trop souvent par ses inondations. Le lit de la Loire est peu profond, on trouve au fond de ce fleuve, des cailloux blancs et transparens, qui, étant taillés, jouent imparfaitement le diamant, comme font les cailloux du Rhin.

France.

Les montagnes du Forez, sont bien cultivées jusqu'à une certaine hauteur; et du côté de Roane, les coteaux sont couverts de vignobles qui rapportent de bons vins.

France. Celles qui confinent avec le Vivarais, produisent abondamment des châtaignes que l'on connaît à Paris sous le nom de marons de Lyon. Le Mont Pilat, est une chaîne de montagnes, qui commence dans le Vélay et s'étend jusqu'aux bords du Rhône. Dans la partie la plus haute et la plus escarpée, on trouve des oiseaux sauvages et de proie des plus fortes espèces, telles que l'aigle royal, le milan, l'épervier, l'émerillon, la grande chauve-souris, qui dort la moitié de l'année, comme les marmottes, ne vole que la nuit sans faire aucun bruit, et porte en volant ses petits attachés à ses mamelles: enfin le grand chat-huant, qui va aussi pendant la nuit à la chasse des souris et des rats, et les avale, dit-on, tout entiers.

Les mines du Forez, de toute espèce, étaient autrefois en grande réputation. On assure qu'il y en avait d'or, et l'on voyait dans le trésor de l'abbaye de St. Denis, une coupe de ce métal, que l'on prétendait venir de ces mines. Il est encore bien plus sûr, ajoute-t-on, qu'il y en a d'argent, dont on n'a pas jugé à propos de suivre l'exploitation. Celles de fer et de plomb ont été exploitées, mais les mines dont on fait le plus grand usage, sont celles de charbon

de terre. Les observateurs éclairés croient trouver dans le Forez, des traces d'anciens volcans, mais on ignore entièrement dans quel temps ils étaient enflammés. Ces anciens volcans ne peuvent pas se confondre avec les autres montagnes; celles-ci sont en chaînes, et ceux-la, solides, arrondis et terminés en cônes.

France.

En nous rendant à St. Etienne, nous avons visité une fontaine minérale assez curieuse, qui coule dans un bourg nommé Saint-Galmier, à laquelle quelques hommes peu naturalistes, sans doute, ont attribué des vertus extraordinaires. Selon quelques-uns, cette eau est une panacée universelle dont les qualités préservent de toutes les maladies ceux qui en font un fréquent usage, et conduisent l'homme à la vieillesse la plus reculée. Selon d'autres, loin d'affaiblir le vin, elle ajoute à son esprit, et prête au plus médiocre un parfum dont il ne jouissait pas avant le mélange. Cette dernière expérience, la seule que nous pussions faire, ne nous a pas convaincus que la première fût bien réelle. Cette eau dont le goût est fortement acide, ne nous a pas paru transformer le vin en ambroisie ; au contraire, elle lui transmet son aigreur,

France.

et son unique miracle serait, ce semble, de transformer le vin de Bourgogne en vin de Surène.

Communément les dômes et les flèches que l'on aperçoit pointer sur l'horizon, annoncent au voyageur la ville où s'adressent ses pas. Il en est tout autrement ici: une vapeur épaisse, une sorte de brume noire et immobile enveloppe tous les objets et lui pronostiquent qu'il approche de Saint-Etienne. Cette ville est belle, grande, riche, vivante et populeuse. Le sol est de charbon de terre; à chaque pas on voit les forges en consumer les blocs; les pavés des rues sont empreints de leurs exhalaisons et de leur poussière; les maisons en sont teintes: ici, tout est noir, excepté l'ame et le cœur des habitans, vraiment bons, vraiment humains, vraiment hospitaliers, parce que l'oisiveté ne les a rendus ni méchans, ni avares, ni égoïstes. Le silence est un dieu inconnu dans cette ville: les gémissemens de l'enclume, les sifflets déchirans de la lime, les glapissemens aigus des barres de fer, les pétillemens du ciseau, le jeu continuel de mille soufflets, tel est l'inconcevable cahos de sons terribles et discordans dont l'oreille se trouve épouvantée lorsqu'on entre dans St. Etienne.

Les manufactures d'armes, de quincaillerie et de rubans, sont le plus important objet du commerce de cette ville. La qualité des eaux du *Furand*, petite rivière qui traverse St. Etienne, paraît être entrée pour beaucoup dans la réputation que se sont acquise l'acier et la teinture en soie de cette ville. Elles passent pour être excellentes pour la trempe de l'un, et pour le lustre et la solidité de l'autre; mais souvent on attribue à des causes locales ce qui n'appartient qu'au génie, à la patience et à l'invention de l'homme, et dans le fait, on ne s'est occupé constamment à St. Etienne qu'à la perfection de ces deux genres d'industrie, et il n'est pas étonnant que l'activité opiniâtrément attachée sur le même objet, ait marché sans cesse d'essais en découvertes et de découvertes en perfection. France.

Le site des environs de St. Etienne est déjà fortement hérissé, quoique les masses de rochers n'y présentent pas encore cette majesté dont l'œil est frappé dans les contrées voisines. De nombreuses mines de charbon de terre sont presque aux portes de cette ville, et il paraît que le fond du bassin où elle est située, est entièrement

garni de ce fossile. La plus grande partie de la ville est bâtie sur une de ces mines.

France.

Celle qui porte le nom de *Rica-Marie*, offre le spectacle tout à la fois singulier et effrayant d'une mine embrasée. L'opinion populaire est que cet incendie, allumé depuis plusieurs siècles, est l'ouvrage d'un malfaiteur : mais les naturalistes n'y voient qu'un accident purement physique. Depuis que cette mine est en combustion, elle a déployé une fois l'épouvantable appareil des volcans. Aujourd'hui, l'on ne reconnaît plus l'existence de l'incendie que par la fumée qui s'échappe à travers quelques crevasses, toujours plus épaisse, à mesure que la température est plus humide. La chaleur que ces crevasses ou trous exhalent, suit la même variation ; elle est moindre, quand le ciel est serein, insupportable quand le temps est pluvieux.

Nous ne pouvions quitter ces contrées sans visiter le mont Pilat, l'une des montagnes à l'Est de Saint-Etienne et l'une des plus hautes de la France. Après avoir fait deux assez fortes lieues par un chemin difficile, nous arrivâmes à *Valla*, petit bourg caché dans une vallée profonde et étroite, bordée de montagnes hautes et escarpées.

Ce bourg se trouve à la naissance du mont Pilat. Nos guides nous firent remarquer que tous les arbres semés dans cette vallée étaient tous fortement inclinés dans la direction du sud au nord. Les vents du sud, fréquens dans cette partie, se trouvant fortement comprimés entre les hautes montagnes qui forment cette vallée, y prennent le caractère des ouragans, et l'impétuosité de ces courans d'air force les arbres à contracter cette forte inclinaison dont nul d'entre eux n'est exempt. Après quelques heures de repos, nous nous remîmes en marche pour monter le Pilat. Nous employâmes plus de cinq heures de fatigue pour arriver au haut de la montagne, ou plutôt nous crûmes y arriver, car ce que nous prenions d'une certaine distance, pour le terme de notre course, n'était qu'une vaste table ou plateau, et ce ne fut pas sans chagrin que nous reconnûmes qu'il nous restait encore à gravir un énorme rocher par lequel ce plateau se trouve dominé. Ce rocher à trois pointes a reçu sans doute de sa forme même le nom de *Trois-Têtes* qu'on lui donne dans le pays. France.

Rien de plus majestueux que la pers-

France.

pective immense dont on jouit, lorsqu'à force de fatigues et même de dangers, on est parvenu au sommet du Pilat. Quel moment pour le sage! les sens, les passions même se taisent; l'ame saisie d'un étonnement religieux s'incline avec respect devant l'ordre de l'univers, et l'auteur suprême de tant de merveilles. Nos guides, dont la faveur cessait de nous être nécessaire jusqu'au moment de notre retour, s'assirent sur le gazon et bientôt s'endormirent, tandis que mon ami et moi essayâmes de gravir vers le sommet des Trois-Têtes. Nous étions parvenus sur une pointe de rocher, non la plus élevée de ceux qui nous avoisinaient, mais placée de manière que ces rochers, sans gêner notre vue ne faisaient qu'ajouter à la magnificence du tableau. Nous jouissions depuis une heure de ce que sa richesse prodiguait à nos yeux et prêtait à nos réflexions. Tout-à-coup et presque à nos côtés s'élève un faible brouillard; d'abord semblable à une gaze légère, cette vapeur subtile, jouet de l'air, se balance et se joue à travers les aspérités de la roche. Par degrés, ses mouvemens deviennent plus graves, ses flancs s'allongent, s'étendent, s'abbaissent sous leur propre poids,

poids, se déroulent, nous enveloppent enfin nous-mêmes ; l'obscurité profonde succède à la lumière, et la terre et les monts et les cieux ont disparu pour nous. France.

Nous nous assîmes mon ami et moi, et malgré l'immobilité à laquelle nous étions condamnés, nous nous tînmes encore par la main dans la crainte de nous séparer. Au bout de huit ou dix minutes, l'humidité du nuage avait tellement pénétré nos habits, que nous étions horriblement mouillés, et le froid glaçant dont cet épais brouillard était imprégné redoublait le désagrément de notre position ; elle n'avait rien d'alarmant en elle-même, mais le temps de sa durée que nous ne pouvions calculer nous inquiétait. D'ailleurs, notre respiration devenue difficile par la rareté de l'air que la densité du brouillard avait presque intercepté, l'odeur infecte qu'il exhalait, les détonations assez fréquentes de la foudre que nous entendions près de nous, tout cela nous tenait dans une sorte d'anxiété qu'il faut avoir éprouvée pour la bien concevoir : enfin, une faible lueur réveilla notre espoir. A ce premier signal du retour de la clarté, nous éprouvâmes une sorte de joie inconnue jusqu'alors. Bientôt les

France.

rayons du soleil pénétrèrent jusqu'à nous; peu de minutes après, le nuage était totalement sous nos pieds. Le ciel épuré brilla sur nos têtes, et le soleil presque d'à-plomb vint réchauffer nos membres transis par le froid et l'humidité. Mais quel spectacle aussi surprenant que difficile à peindre! Vous n'avez pas d'idée du silence auguste qui nous entourait. Tout se taisait dans la nature, excepté le tonnerre dont le bruit imposant arrivait de loin en loin à notre oreille attentive. Il dura long-temps, ce spectacle pour jamais gravé dans ma mémoire: il était quatre heures. Nous rejoignîmes nos guides un peu inquiets de notre absence, mais qui, plus prudens que nous, s'étaient mis à l'abri d'un rocher, et avaient garanti de la pluie, les légères provisions que nous avions apportées. Nous satisfîmes une faim dévorante, et nous songeâmes à nous rendre au village de Saint-Rambert où la Loire commence à être navigable.

En suivant le cours de ce fleuve, on trouve sur sa rive gauche, au nord du Forez, la ville de *Roanne*, riche et très-intéressante par sa situation. C'est un des plus grands passages pour les voyageurs et un des principaux entrepôts de la France

pour toute espèce de marchandises. Le quai du Rhône est fort beau, ainsi que le pont qui traverse la Loire. Roanne possède plusieurs manufactures. Celle de boutons, que l'on voit à l'une des extrémités de la ville, est magnifique par l'étendue des bâtimens. Roanne était le chef-lieu d'une terre qui appartenait au célèbre Jacques Cœur. Toutes les terres que ce grand homme a possédées ont retenu de lui un caractère d'industrie et des marques de prospérité. La présence d'un homme de bien ne s'efface pas aisément des lieux qu'il habita. France.

La première ville qu'on remonte sur la grande route en sortant de Roanne pour aller en Auvergne, est la ville de Thiers adossée aux montagnes du Forez. Elle est elle-même bâtie sur un rocher coupé pour ainsi dire à pic, dans quelques-unes de ses parties. Au pied de cette montagne roule avec fracas la rivière de *Darole*, dont les eaux resserrées dans une gorge étroite, ne laissent souvent entre leurs bords et les rochers, que l'espace nécessaire aux nombreux moulins à papier et à fer que l'industrie des habitans de Thiers y a construits. Cette ville n'est habitée que par un

France. peuple d'ouvriers. Il semble qu'occupés chaque jour de leurs travaux, leur prévoyance ne s'est réservé qu'un simple asile pour la nuit, et conséquemment, Thiers est plutôt un assemblage de chaumières qu'une ville. Il n'y a pas vingt maisons passables; les rues y sont étroites, tortueuses, parce qu'elles suivent toutes les irrégularités de la montagne : au milieu de cet oubli de toutes les commodités de la vie, l'activité, l'amour du travail et l'intelligence sont extrêmes.

La fertilité environne Thiers; des coteaux chargés de vignobles et d'excellentes prairies que la Darolle arrose, sont les principales richesses territoriales; mais l'industrie des habitans l'emporte sur les bienfaits de la nature. Indépendamment de l'immense quantité d'objets de coutellerie qui s'y fabriquent et dont l'exportation s'étend jusqu'aux Indes: C'est encore à Thiers que se fabrique la majeure partie des cartes à jouer et du papier à écrire qui se consomment en Europe. Ce papier est de la plus belle qualité, et Thiers est une de ces villes où cette belle partie des inventions humaines s'est perfectionnée. Il est communément d'une blancheur admirable, bien

frappé et supérieurement collé. Quand on considère que l'art de l'écriture se perd dans l'origine des temps, et que l'invention du papier est si moderne qu'à peine remonte-t-elle au-delà du quatorzième siècle, on est étonné de cette lenteur de l'esprit humain à trouver un procédé auxiliaire à la plus sublime des découvertes, l'art de dessiner ses paroles sur des objets inanimés. Il a tour-à-tour essayé les pierres, l'écorce, les feuilles, le plomb, le bois, la cire, l'ivoire, avant d'arriver au papier; et cependant, combien de nations ingénieuses autant que policées ont brillé sur la terre, et dû sentir le besoin de communiquer leurs pensées, leur histoire, leur poésie à leurs contemporains comme à la postérité, sans que l'invention du papier soit venue dans la tête d'un homme. France.

Il existe aux environs de Thiers plusieurs communautés de paysans dont chacune réunit, sous une même administration, sous un même chef, depuis plusieurs siècles, l'égalité des biens, la simplicité et les vertus patriarchales de cet âge chimérique qu'on appelle l'âge d'or. Parmi ces communautés dont les plus remarquables sont

France.

au nombre de cinq ou six, on distingue surtout celle des *Pinons.*

Suivant une tradition incertaine, la communauté des Pinons, a près de douze cents ans d'ancienneté, et elle doit sa formation à un de leurs aïeux, homme riche et père d'une nombreuse famille, qui à sa dernière heure, voyant ses enfans disposés à se désunir, les rassembla auprès de son lit, et leur fit sentir tous les inconvéniens qui allaient résulter du partage de leurs biens, ainsi que les avantages innombrables qu'amènerait nécessairement leur parfaite union. Il parvint à les convaincre, et leur dicta des règlemens qui, conservés seulement par tradition, ont servi de base à cette société.

L'amour de la vertu, du travail et de la paix, voilà l'unique loi, l'unique politique, l'unique lien de cette société, ou pour mieux dire de cette famille. Cette famille qui forme un village est divisée en quatre tribus; chacune se choisit un chef, et ces quatre chefs élisent un d'entre eux pour être ce qu'ils appellent *Maître Pinon.* Ce conseil des quatre chefs administre toutes les affaires de la société. Les marchés qu'ils font, les ouvrages qu'ils ordonnent, les décisions qu'ils prennent sont respectés,

exécutés et tenus. Comme il est sans exemple qu'ils aient abusé de l'autorité, il est sans exemple aussi qu'on leur ait désobéi. Regardés comme les pères de la famille, on leur en porte le respect ; il ne s'éteint jamais, parce qu'on élève les enfans dans cette vénération d'amour pour eux. Les Pinons sont propriétaires de toutes les terres qui environnent leur village ; et cette possession qui, pour un seul homme, serait une richesse, régie en commun, entretient tous les membres de la société dans une honorable médiocrité; ils vivent ensemble, et quelque soit leur nombre, ils mangent ordinairement à la même table. La sobriété préside à leur repas, comme la décence à leurs plaisirs. Le luxe est ignoré chez eux: l'habit du *maître Pinon* n'a rien de plus recherché que celui du dernier de la famille. Il est rare qu'un homme ou une femme de cette famille contracte une alliance étrangère ; ils se marient entre eux, mais jamais à un degré de parenté plus près que cousin issu de germain. Ils sont cependant libres de se marier au-dehors ; mais la loi veut qu'alors ils sortent de la société, et elle ne leur doit que cinq cents francs aux hommes et deux cents francs

France.

France.

aux femmes. Cette loi qui ne paraît injuste qu'aux étrangers, est précieuse aux Pinons, en ce qu'elle conserve l'intégrité de la famille, et qu'elle est fondée sur cet axiome philosophique, que la véritable dot est l'habitude et l'amour du travail. Leurs maisons sont propres, modestes, et leurs meubles plus voisins de la pauvreté que de l'aisance. Une femme de la famille est spécialement chargée des enfans de la communauté, une autre du soin des malades, des infirmes et des vieillards. Leur sagesse a prétendu éloigner les petites prétentions pardonnables aux femmes, mais le germe ordinaire des dissentions domestiques. La femme du maître Pinon est chargée des derniers emplois de la maison, tandis que l'épouse du dernier de la société est appelée *Maîtresse*, et c'est elle qui a l'inspection des habillemens, de la boulangerie et de la cuisine. Point de fanatisme, point de disputes, point de rivalités : une tolérance douce et raisonnée, une fraternité sans ostentation, une hospitalité infatigable, une charité sans orgueil, une joie pure et paisible, une santé robuste, cette récompense des bonnes mœurs ; une conscience sans nuages, ce prix inaliénable des

vertus; tels sont les Pinons, telles sont les autres sociétés de leur genre, dont ces contrées sont honorées. L'état n'a point de citoyens plus fidèles, la liberté n'a point d'amis plus raisonnables. Quand on va les voir, on voudrait ne plus les quitter; quand on les quitte, on se promet de les revoir. Ce tableau sans ornement, que je viens de tracer de ces hommes d'une simplicité si majestueuse, ne serait pas complet, si je n'ajoutais que l'ambition n'entra jamais dans leur cœur. Leurs vertus les ont fait appeler plus d'une fois à des places : ils montraient leurs chaumières, leurs champs et leurs enfans : que nous faut-il de plus, disaient-ils?

France.

En suivant la grande route qui conduit de Thiers à Clermont, on traverse la rivière de Dore qui parcourt une plaine fort aride. En s'avançant vers la Limagne, on découvre plusieurs châteaux dans les situations les plus heureuses. Je ne citerai que celui de *Beauregard*, qui est un des plus remarquables, et bien digne du nom significatif qu'il porte. C'est dans ce château que l'illustre Massillon a passé les dernières années de sa vie qu'il y a terminée. Sa mémoire est encore chère aux habitans qui

France. ignorant la réputation de son éloquence, ne connaissent que celle de ses bienfaits. On est alors dans un des plus beaux, des plus animés cantons de la Limagne, sur les bords de Vallens, aux environs du Pont-du-Château. Ils n'ont pas tout à fait la magnificence des bords de la Loire, ni la richesse recherchée des bords du Loiret; mais ils participent aux beautés des uns et des autres, et ont des sites plus variés et plus pittoresques, de vastes plaines cultivées en prairies ou plantées de saules, des coteaux de vignes, de petites montagnes heureusement disposées par la nature, qui s'élèvent en amphithéâtres, et offrent çà et là des villages et des châteaux. Voilà quels sont à peu près les bords de l'Allier.

C'est sur une rive élevée et très-escarpée de cette rivière, qu'est fondée la ville du Pont-du-Château. Le pont a été nouvellement construit, c'est le plus considérable qui soit en Auvergne. Il a sept arches; sa forme est élégante et solide, mais la route est fort étroite, et n'a pas plus de quatre toises et demie de largeur. Au bas de ce pont est une digue nommée dans le pays *Pelière*, qui régne dans toute la

largeur de la rivière. La chute d'eau que produit cette digue, forme une nappe superbe : son objet est de procurer aux moulins qui sont à un des bords, la chute d'eau qui leur est nécessaire. Ces moulins sont accompagnés de canaux et d'une écluse, par laquelle descendent les bateaux. Tous ces ouvrages sont modernes, et sont encore plus intéressans par leur construction que par leur utilité. Car, quoique cette digue soit utile au pays, par l'eau qu'elle fournit aux moulins, quoiqu'elle arrête les poissons qui remontent de la mer au printemps, et que par conséquent, elle produise des pêches très-abondantes, il n'en est pas moins vrai qu'elle est une entrave au commerce de la province, non pas tant par la légère rétribution à laquelle sont assujettis tous les bateaux qui passent dans l'écluse, qu'à cause des retards très-longs qu'elle leur fait éprouver.

France.

Le Pont-du-Château est embelli par plusieurs promenades publiques. Dans une carrière de pierre située tout près de la grande route, on voit de la poix minérale, appelée *Pesaphelte*, qui suinte dans les retraites du rocher. Dans ces retraites on

France.

trouve aussi des cristaux de quartz fort brillans, et des mamelons de calcédoine.

En suivant les bords de l'Allier, on rencontre, à l'extrémité d'une plaine fertile, le village des *Martres-d'Arturcs*. C'est entre ce village et la rivière, que des laboureureurs trouvèrent, en 1756, un cercueil de pierre, dans lequel était une bière de plomb; elle renfermait le cadavre d'un enfant de dix à douze ans, embaumé à la manière des Egyptiens; il était si bien conservé qu'il semblait encore respirer. Des personnes qui l'ont vu, m'ont assuré que sa carnation avait la fraîcheur et le coloris de l'enfance, et que l'orbite même de ses yeux semblait être dans son éclat naturel. Toutes les articulations de ses membres étaient flexibles, et les parties sexuelles assez bien conservées pour distinguer que cet enfant n'avait pas été circoncis.

Plusieurs savans se sont tourmentés sans beaucoup de succès; pour expliquer l'origine de cet enfant. Le plus grand nombre pensent, d'après plusieurs indices trouvés dans le cercueil et sur l'enfant, qu'il était Arabe.

Les villageois crurent, à cause de sa parfaite conservation, que c'était le corps

d'un saint, et s'empressèrent en conséquence, pour avoir de ses reliques, de lui couper quelques parties des bandelettes qui l'entouraient. L'effet de l'air ternit bientôt tout l'éclat de sa carnation. Il a aujourd'hui la teinte qu'ont toutes les momies d'Egypte. On voit encore ce corps à Paris dans le cabinet d'histoire naturelle du jardin des plantes.

Si cet enfant est Arabe, comme il semble l'indiquer, on ne peut fixer l'époque de sa mort ou de son inhumation, que dans le dixième siècle, temps où les Arabes et les Sarrasins firent plusieurs incursions dans l'Auvergne. Ainsi ce corps serait resté enterré près de huit cents ans, sans éprouver la moindre altération.

Plus loin, en suivant le cours de l'Allier, on voit sur le coteau le village de *Jose*, où était jadis un ancien et magnifique château, dont aujourd'hui on voit à peine la place; il appartenait à la maison de Latour-d'Auvergne, et ce fut là que prit naissance le père du grand Turenne.

A une lieue et demie de Jose, et à trois lieues du Pont-du-Château, est la ville de Maringue, célèbre par ses fabriques de chamoiserie et de tannerie, par le commerce

France.

du blé, du fer et du chanvre. Les habitans y sont presque tous voituriers, chamoiseurs, tanneurs ou mariniers. Cette ville avait été, par l'édit de Nantes, accordée aux protestans de la province, pour y faire le libre exercice de leur religion.

La plaine de trois grandes lieues qui est entre Maringue et Aigueperse, produit abondamment du blé; elle rappellerait les champs fertiles de la Beauce, s'ils étaient aussi monotones et aussi dépouillés de verdure que l'est ce pays.

La ville d'Aigue-Perse est assez bien bâtie; c'est la première ville d'Auvergne qu'on rencontre en venant de Paris. On peut dire que cette ville toute longue n'est formée que par deux lignes de maisons qui bordent la route, et qu'elle ne consiste qu'en une seule rue; mais cette rue a bien un quart de lieue de longueur.

Aigue-Perse est la patrie d'un des plus grands hommes d'état que la France ait produit, le chancelier de l'Hopital y a pris naissance. Ce grand homme naquit dans cette ville en 1505, d'un médecin qui prit un soin extrême de son éducation. Ses talens l'élevèrent, par degré, au grade le plus éminent de la magistrature. Dans un

temps de trouble et de fureur, il se montra, pour ainsi dire, le plus modéré et le plus sage de tous ses contemporains. Voyant que ses opérations pacifiques étaient rejetées, et que les crimes seuls régnaient à la cour, il s'en retira, et renonça sans peine an charme de l'autorité, pour vivre tranquille et ignoré. *Les affaires du monde*, disait-il, *sont trop corrompues, pour que je puisse encore m'en mêler.* Les amusemens champêtres, le goût de la poésie latine qu'il cultivait avec succès, suffirent pour le rendre heureux. « J'ignorais, « disait-il, dans une de ses lettres, que « la vie et les plaisirs champêtres eussent « autant de charmes. J'ai vu blanchir mes « cheveux, avant que de connaître l'état « dans lequel je pouvais rencontrer le bon- « heur.... Si quelqu'un s'imagine, ajou- « tait-il, que je me croyais heureux dans « le temps où la fortune semblait s'être fi- « xée auprès de moi, et qu'à présent je me « crois malheureux d'avoir perdu tous ces « brillans avantages, cet homme connaît « bien mal le fond de mon cœur. »

France.

Il mourut dans sa retraite, en 1573, parce qu'il n'avait pas montré un zèle fanatique contre les protestans, qu'il n'avait pas al-

France. lumé des bûchers, ordonné des massacres; qu'il voulait au contraire assurer un sort paisible à ces malheureux persécutés. On le regarda comme huguenot, et il fut même compris dans la proscription de la Saint-Barthélemi; mais l'ordre fut révoqué. Lorsqu'on lui annonça la nouvelle de cet ordre et de cette révocation, il dit, sans se troubler, *j'ignorais que j'eusse jamais mérité la mort ni le pardon.*

En suivant la grande route qui mène de d'Aigue-Perse à Riom et à Clermont, on voit sur la gauche une chaîne de coteaux chargés de vignobles qui font un tableau agréable. Riom est la plus jolie ville de l'Auvergne, elle est située dans une plaine fertile. Sa forme est presque ronde et tout au tour règne un boulevard planté de quatre rangées d'arbres; elle est peuplée d'environ douze mille habitans.

Clermont, capitale de l'Auvergne, est une ville fort ancienne. Par l'étendue elle peut être placée au rang des villes du second ordre; par le mauvais goût de ses bâtimens, elle mérite moins d'honneur, si l'on en excepte quelques quartiers où l'on aperçoit les progrès modernes de l'architecture. En général les rues sont étroites, tortueuses

tueuses et obscures par l'élévation des maisons. La cathédrale serait un des plus beaux monumens de l'architecture gothique si elle eût été totalement achevée. Quel qu'étrangers que soient au bon goût les productions du treizième sièle; il faut avouer cependant que les détails comme l'ensemble du temple de Clermont, étonnent et plaisent tout à la fois. L'élévation des voûtes paraît inconcevable, cinquante piliers supportent cette voûte. Ces piliers sont carrés et formés d'une réunion de fuseaux, ou colonnes extrêmement minces, qui, vers le chapiteau, se divergent, si j'ose employer cette expression, pour former dans leurs courbes les arêtes des voûtes. Il paraît que le goût a présidé au choix de l'emplacement des différentes places de Clermont. Celles qui portent le nom du Taureau, d'Espagne, de la Poterne, sont remarquables par les points de vue pittoresques que l'on a ménagés avec art, pour l'amusement de l'œil de ceux qui s'y promènent. Les eaux de la source de *Rayac*, éloignée de cette ville de plus d'une lieue, en alimentent toutes les fontaines d'une eau toujours pure, et dont le volume est constamment le même.

France.

France.

La plus belle de ces fontaines est du commencement du trosième siècle, et se ressent du goût bizarre de cet âge. Ce n'est pas que les dessins, les ornemens et les figures n'en soient purs; mais ils sont tellement amoncelés, il y règne une telle surcharge de sculpture et d'objets, que l'œil est d'abord plus embarrassé de la confusion, qu'intéressé par l'ordonnance du monument.

La jonction de Clermont et de Montferrand, n'est pas la singularité la moins agréable de cette ville. Ce n'est pas que ce voisinage de deux villes ne se rencontre quelquefois ailleurs; mais ici il paraît que l'on s'est plu à rendre cette jonction agréable. C'est une promenade superbe, ou pour parler plus exactement, une route magnifique, ombragée à droite et à gauche par des allées d'arbres entretenues avec soin, qui conduit de l'une à l'autre. Cette belle route est de deux mille six cents quarante pas, et si agréable qu'à peine s'aperçoit-on de cette distance lorsqu'on va d'une ville à l'autre.

La promenade que nous venons de faire à Montferrand, nous a éloignés pour quelques instans de Clermont, où des objets

plus curieux nous rappellent. Une ville qui a possédé un des plus grands orateurs de l'antiquité, *Marcus Cornelius* Fronto, ce rival de Cicéron, que les empereurs Marc Aurel et Lucius Verus se glorifièrent d'avoir eu pour maître, ne devait point être indifférente aux arts et aux sciences. Une société littéraire, un jardin botanique très-curieux, un collége de médecine dont il est sorti des sujets distingués, prouvent l'intérêt que l'on y donnait aux connaissances humaines. Clermont possédait en outre, un des plus beaux colléges de la France. Parmi ceux de ses établissemens, tenus par les Jésuites qui jouissaient d'une célébrité méritée, celui-ci tenait un rang recommandable. Il en est sorti plusieurs élèves du premier mérite. Ce collége est un des plus beaux bâtimens de Clermont. Il est un autre genre de monumens publics, qui peut-être ne fait pas moins d'honneur aux habitans de Clermont, et dont l'ami de l'humanité leur tient compte avec reconnaissance. Le cœur des hommes est bon, partout où l'on a soin des pauvres et des malades, et peu de villes rassemblent un aussi grand nombre d'hospices et de maisons de santé que Clermont.

France.

P 2

France. Blaise Pascal est de tous les hommes illustres de Clermont, celui qui, je crois, fait le plus d'honneur à cette ville. Il ne fut pas seulement, l'homme le plus célèbre de l'Auvergne, mais un des plus grands hommes de l'Europe. On sait combien est grande sa célébrité, et combien elle est méritée. Les preuves de son étonnant génie, sont connues de tout le monde. Il mourut en 1662, à l'âge de 39 ans. Les dernières années de sa vie son cerveau se ressentit de l'affaibliseement de sa santé, et ce grand homme croyait voir toujours un abîme ouvert à son côté gauche. Voici à quelle occasion il eut pour la première fois cette vision singulière. Les médecins lui avaient ordonné l'exercice dans l'état d'épuisement où il se trouvait. Un jour étant allé se promener au pont de Neuilly, dans un carosse à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mords aux dents vis-à-vis d'un endroit où il n'y avait pas de parapet, et se précipitèrent dans la seine. Heureusement la première secousse rompit les traits qui les attachaient au train de derrière, et le carosse demeura sur le bord du précipice, mais le cerveau de Pascal fut si ébranlé de cette commotion,

que le souvenir de cet accident, le troubla sans cesse jusqu'à son dernier moment. France.

Domat fut le contemporain, le compatriote et l'ami de Pascal. Son ouvrage, *des lois civiles dans leur ordre naturel*, est un chef-d'œuvre de méthode. On a dit de cet ouvrage, qu'aucun livre n'a peut-être jamais été mieux fait dans aucune science. Cet habile homme mourut pauvre à Paris, en 1696, à soixante-dix ans.

Les environs de Clermont sont trop intéressans pour qu'on n'en trouve pas ici quelques détails.

Le bourg de *Chamaillete*, qui est à un quart de lieu de la ville, est placé au bas des coteaux très-fertiles et très-variés qui forment la plaine de la Limagne. On y voit une haute tour carrée, appelée tour des *Sarrasins*, qui pourrait bien avoir existé du temps des dernières incursions que ces peuples firent en France. Si l'on s'avance vers les coteaux voisins de Chamaillete, mille objets curieux vous charment et vous intéressent. Monumens antiques, curiosités naturelles, paysages rians ou sublimes, l'esprit, les yeux sont tour à tour surpris. C'est au-dessus de Chamaillete, et dans l'agréable parc de Mont-Pli, qu'on trouve

des caves qui ont une qualité fort singulière. Lorsque le ciel est couvert de nuages, il est très-dangereux d'y pénétrer ; la vapeur méphitique qu'exhale le terrain dans lequel ces caves sont pratiquées, peut faire périr promptement ceux qui y resteraient seulement une minute. La lumière s'y éteint, le sirop de violette s'y décolore, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que le vin s'y conserve parfaitement bien.

France.

En remontant le ruisseau vif et bruyant qui coule dans ce lieu ; on trouve le bourg de *Royat*. L'objet le plus remarquable de cet endroit, est une source abondante qui jaillit du fond d'une grotte de matière volcanique. Sept jets, dont quelques-uns sont aussi gros que le bras, s'élancent vivement de leurs canaux naturels, et répandent une eau aussi fraîche que limpide. On croit voir la rustique demeure des Naïades ou des fleuves célébrés par les poètes de l'antiquité. Une partie des eaux de cette fontaine, coule dans des conduits de pierre ou de fonte, qui se prolongent jusqu'à Clermont : ces eaux se distribuent ensuite dans les divers fontaines de la ville.

Près de cet endroit, on voit encore une voie romaine, bien conservée, qui, depuis

Chamaillete mène jusqu'à la hauteur des montagnes qui servent de base au Puy-de-Dôme. Le lecteur ne me dispenserait pas de l'entretenir de cette montagne fameuse que j'ai eu le courage et le plaisir de gravir jusqu'à son sommet. France.

Le Puy-de-Dôme est un cône assez régulier ; il s'élève avec autant de grâces que de majesté, au milieu d'une plaine unie, elle-même formée et soutenue par d'autres montagnes que la nature semble avoir placées pour servir de piédestal à cet immense rocher extrêmement escarpé, et presque sans saillies et sans irrégularités extérieures. Il serait impossible de parvenir jusqu'à sa cime, si l'on n'avait pratiqué deux chemins qui l'embrassent dans leurs contours et conduisent à son sommet, non sans fatigue, mais sans danger. Il est plus prudent de le parcourir à pied, quoi qu'il ne soit pas sans exemple qu'on les ait montés à cheval.

Le Puy-de-Dôme a mérité l'attention des naturalistes et des physiciens les plus savans. Quelques-uns, tels que Desmarets et Saussure l'ont considéré comme une montagne primitive, sans être d'accord néanmoins sur la nature de la roche que l'a-

France.

tion du feu paraît avoir altérée sans cependant avoir occasionné de fusion. Le commandeur Dolomieu l'a vu d'un autre œil. Il le considère comme le squelette d'un volcan dont les eaux auront détruit la montagne volcanique supérieure : et en cela on pourrait dire, qu'il adopte l'hiérarchie des époques, tracée par l'un de nos plus fameux observateurs. La première de ces époques, est l'éruption, l'incendie, l'action enfin du foyer volcanique : la seconde époque est son extinction totale, qui permet d'apercevoir son cratère, de pénétrer jusques sur ses bords, d'en mesurer l'étendue et la profondeur. La troisième, est celle où les eaux, les vents, le temps détruisent insensiblement et les bords du cratère, et le cratère et la montagne elle-même. La quatrième enfin est celle où le noyau de la montagne, dégagé de toute sa croûte, commence à paraître, et se croit seul, isolé et nu à l'éboulement total de sa vaste enveloppe. D'après cette hypothèse, le Puy-de-Dôme serait actuellement à sa quatrième époque, et alors l'esprit s'épouvante de l'énormité des siècles que la nature aura employés à une semblable révolution, et l'imagination se figure difficilement de

quelle élévation le Puy-de-Dôme a dû être lorsqu'il était volcan, et ne voit guère à lui comparer que les plus hautes montagnes des Cordelieres qui sont actuellement à leur prmière époque. France.

Quoi qu'il en soit, tel qu'il est encore, il est assez élevé pour que la vue dont on jouit sur sa cime, soit le spectacle le plus extraordinaire. On découvre à l'est; la Limagne à vol d'oiseau, ses champs, ses vergers, ses coteaux, ses bois variés de mille couleurs, et l'Allier comme un ruban argenté, traversant cette fertile contrée. Au sud, le spectacle change; c'est l'horreur du cahos qui succède aux champs de l'Elisée : ce sont les cimes âpres, chenues et sourcilleuses des monts d'Or dont les masses noircies par les feux souterrains, forment un contraste majestueux avec les neiges et les glaces éternelles, dont leurs sommets sont couronnés. A l'ouest, la vue domine sur les surfaces inégales et montueuses de la Marche et du Limousin, tandis qu'au nord, les montagnes du Forez s'étendent en rideau et vont en dégradant sous l'horizon, s'enfoncer, se perdre et disparaître dans le Bourbonnais.

On sait que sur cette montagne fut faite,

France. pour la première fois, l'expérience mémorable sur la pesanteur de l'air. Cette expérience, exécutée avec beaucoup d'exactitude par M. Perrier, conseiller de la cour des aides, d'après la marche indiquée par le célèbre Pascal, fut la source de plusieurs découvertes utiles. D'après ses différens résultats, on parvint à mesurer les hauteurs, par le moyen du mercure, et l'on reconnut particulièrement que le Puy-de-Dôme était élevé au-dessus du niveau de la mer de huit cent dix-huit toises; et au-dessus de la partie inférieure de Clermont, de cinq cent soixante toises.

Cette montagne, dans la belle saison, se couvre de verdure. On y trouve des simples très-rares. Vers le tiers de la hauteur de cette montagne, est une autre montagne adjacente, qui offre l'ouverture bien caractérisée d'une ancienne bouche à feu. Ce cratère est connu sous le nom du *Nid de la Poule*. Il en existe plusieurs autres dans les environs du *Puy-de-Dôme*, qui sont aussi curieux, et qui prouvent, ainsi que les énormes coulées de laves qu'on trouve fréquemment dans ces cantons, que tout ce pays a été, dans des temps très-

reculés dévoré et bouleversé par les feux souterrains. France.

Nous abandonnâmes ce pays triste et montagneux pour retourner dans le beau pays de la Limagne, et visiter l'emplacement de cette antique forteresse, au bas de laquelle vinrent échouer les armes victorieuses du conquérant des Gaules. C'est là, c'est à *Gergovia* que les Avernes libres, que l'on nomme aujourd'hui Auvergnats, balancèrent long-temps la fortune de Jules César ; c'est là que *Vercengentorix*, chef des Gaulois, moins politique, moins expérimenté, mais sans doute plus courageux que ces illustres adversaires, défit les légions romaines ; c'est là que la cause de la liberté triompha de celle de l'ambition.

Gergovia, est une montagne sur la sommité de laquelle est bâtie une ancienne et célèbre forteresse des Gaules : elle est située à une lieue et demie sud de Clermont. Plusieurs titres, plusieurs dissertations savantes, prouvent, de la manière la plus incontestable, que ce lieu est véritablement l'antique *Gergovia* dont César parle dans ses commentaires. D'ailleurs la forme du terrain cadre parfaitement avec la description qu'en fait le général Romain. Sur la hau-

France.

teur de la montagne est une plaine vaste, sur laquelle était bâtie la ville, dont on voit encore des traces de rues et plusieurs restes de vieilles constructions. On a fait en différens temps des fouilles qui ont découvert plusieurs fondations d'édifices. On y a trouvé un escalier à vis, un grand nombre de chevilles de fer de quinze pouces de longueur, des fragmens de poterie antique que les Romains nommaient *terra campana* ; des fers de lances, plusieurs médailles impériales, et plusieurs autres antiquités précieuses.

Les environs de *Gergovia* sont aussi agréables que fertiles. Ils présentent des plaines très-bien cultivées, des coteaux chargés de vignobles dont les vins sont très-estimés, plusieurs gros bourgs et villages, des maisons de campagne, et sur les hauteurs, les ruines de plusieurs anciens châteaux.

Issoire, ville ancienne et célèbre, est située à sept lieues et au sud de Clermont, et à une demi-lieue de la rive gauche de l'Allier. Cette ville existait du temps des Romains. Au cinquième siècle, elle fut prise et ravagée par les Vandales. Pendant les guerres de religion, elle fut successi-

vement prise par l'un et l'autre parti. En 1577, elle fut assiégée par les troupes royales. Le siége fut long et très-meurtrier. M. de Thou, raconte d'une manière touchante, les malheurs auxquels cette ville fut en proie. « Rien ne put retenir, dit-il, les « troupes royales, il n'y a point de violences « et d'excès qu'elles n'exerçassent envers « les malheureux habitans..... La place fut « livrée à l'avidité du soldat, mais au mi- « lieu du pillage le feu ayant pris à quel- « ques maisons, soit qu'on l'y eût mis à « dessein, soit que ce ne fût que l'effet « d'une querelle, que l'ardeur de piller « eût fait naître entre les troupes, le vent « qui soufflait alors avec violence, rendit « l'embrasement si universel, que nul se- « cours humain ne put l'arrêter. L'incendie « termina le différend auquel l'avidité du « soldat avait donné lieu, en réduisant en « cendres la plus grande partie de la ville « avec ses richesses.

France.

« Pour surcroît de malheur, une pluie « terrible, qui tomba pendant plusieurs « heures, au lieu d'appaiser la fureur des « flammes, ne servit qu'à augmenter l'hor- « reur d'un si triste spectacle, en ache- « vant de ruiner ce qu'elles avaient épar-

France.

« gné. Ainsi, attaquée par deux forces « contraires, la ville d'Issoire devint pres« que en même temps, la proie du feu et « des eaux. Fortune toujours bizarre, voilà « quels sont tes jeux, au milieu même des « plus grands malheurs! »

Un intendant de la province, vient d'embellir cette ville par plusieurs réparations utiles. Il a fait combler une partie des fossés, planter des arbres, et construire une promenade publique qui porte son nom.

Issoire est la patrie de quelques hommes dont la célébrité n'est pas en grande vénération chez les Français. L'un est le cardinal Boyer, l'autre le cardinal et chancelier Duprat : mauvais français, mauvais ministre et mauvais prélat, il fit tout le mal qu'il put faire, et il pouvait beaucoup, car ses intrigues, ses bassesses, ses complaisances scélérates, au lieu de le conduire sur l'échafaud, l'élevèrent à côté du trône, et lui valurent, pendant long-temps une puissance presque absolue.

Les environs d'Issoire sont aussi fertiles qu'agréables. Il est intéressant de faire de petites excursions dans les lieux circonvoisins, et surtout sur les montagnes qui sont au couchant de cette ville. On voit des

tableaux admirables, les uns par les superbes horreurs qu'ils présentent, les autres par les paysages les plus pittoresques, les plus touchans, et vraiment dignes du pinceau de Poussin. Vous y voyez de plus, les vastes monumens des antiques révolutions du globe, des caractères profondémens tracés, d'après lesquels on en peut déchiffrer l'histoire. Ce sont les énormes coulées de laves, leurs couches successives, la forme ou la destruction totale des cratères, qui attestent les différentes époques des explosions volcaniques. Ce sont des ravins, creusés par des milliers de siècles, qui ouvrent, pour ainsi dire, aux naturalistes, les entrailles de la terre, et les mettent à même d'en tirer les archives. L'oservateur placé sur la hauteur de ces laves gigantesques, ou descendu dans le fond des précipices, toujours frappé par de grands objets, qui rappellent des événemens plus grands encore, ne peut maîtriser son imagination, elle se plonge dans la profondeur des siècles, cherche, dans l'intérieur du globe, le germe de ces feux souterrains, dont les prodigieuses éruptions ont couvert en un seul point plusieurs lieues de terrain, et formé d'énormes mon-

France.

tagnes aujourd'hui décharnées par le temps. Tout étonne, tout exalte ; mais l'esprit, convaincu des faits, sans être instruit des causes, s'égare dans le vaste champ des conjectures.

France.

D'un autre côté sont des plaines bien cultivées, des coteaux chargés de vignobles, des villages, des maisons de campagne dans la plus riante exposition ; et ce qui caractérise particulièrement ce canton, ce sont plusieurs ruines d'anciens châteaux perchés sur des hauteurs qui jettent de la variété dans le paysage et contrastent assez fortement avec l'agrément et la fertilité des campagnes voisines, en rappelant à l'esprit qu'ils ont été la demeure effrayante des fiers tyrans, des laboureurs et l'asile de l'oppression et du crime.

Le village de *Perriers*, situé à une demi-lieue d'Issoire, est remarquable par de nombreuses excavations, dont la plupart sont naturelles, ou produites par quelques violentes secousses du terrain, ou bien creusées par la main des hommes. La plupart de ces antres souterrains sont habités par des familles de paysans peu fortunés, triste image de l'ancienne vie sauvage des Troglodites. Parmi les résultats singuliers des

des divers éboulemens que le terrain des environs a éprouvés, on remarque un obélisque naturel, absolument séparé du coteau, dont il faisait autrefois partie. Quelques endroits de cet obélisque ont été aussi excavés et habités par des familles entières. Sa partie supérieure, qui s'élève en pyramide, est terminée par les ruines d'une ancienne tour. France.

A une petite lieue au-dessus de *Periers*, on trouve le village de *Pradines*. Ce lieu est célèbre par un éboulement terrible dont l'époque n'est pas éloignée.

Ce village est bâti sur une éminence, au bas de laquelle est un vallon profond, où coule un ruisseau assez considérable. On s'était aperçu que le sol du village avait éprouvé un ébranlement, et qu'une fontaine avait cessé de couler, lorsque le 22 juin 1737, un orage mêlé d'une pluie très-abondante, détrempa beaucoup le terrain. Le lendemain 23, à neuf heures du soir, pendant que les habitans s'étaient portés à une extrémité du village, pour jouir du spectacle du feu de la Saint-Jean, un spectacle bien affreux les attendait. Le terrain sur lequel le village était bâti commença à se détacher et à glisser jusqu'au fond du

France.

vallon ; cet éboulement se fit par parties, et continua les jours suivans jusqu'au 25 juin. Des rochers, des arbres, des maisons ébranlées dans leurs fondemens, glissèrent lentement ou se précipitèrent avec fracas, jusqu'au bas du vallon. On vit même de grandes parties de terrain, qui descendirent du haut en bas, sans que leur surface fût altérée ; ils glissèrent jusqu'au fond du vallon avec les arbres et les vignes qui s'y trouvaient plantés. Un bâtiment fut transporté doucement du haut en bas, avec le sol sur lequel il était fondé, sans éprouver d'autre accident qu'une crevasse dans ses murs.

Le dernier jour de cet accident, un énorme rocher volcanique, de près de cent pieds de haut, fut tout-à-coup renversé, et causa une si violente secousse, que les habitans crurent que la montagne entière s'écroulait. La peur fut, pour cette fois, le seul mal qu'ils éprouvèrent ; mais elle fut très-fatale à quelques-uns, qui en périrent. Le curé, qui disait alors la messe, au bruit de cette chute, abandonna l'autel et mourut quelques jours après.

Le bourg de Saint-Sandoux offre un des plus étranges accidens des produits volca-

niques. C'est une chaussée de colonnes basaltiques, disposées de telle manière qu'elles divergent entre elles. Lorsque le soleil vient à frapper obliquement cette chaussée, les effets en sont bien plus piquans. France.

Au-dessus du village de Munel est un lac assez considérable, qui est un des plus grands et des plus poissonneux de l'Auvergne. Il est nourri par la petite rivière de *Couse.* Cinq cents toises forment sa plus grande longueur, et trois cent vingt-cinq, sa plus grande largeur.

En remontant à la source de la petite rivière de Couse, nous nous sommes trouvés dans la plus horrible gorge qui existe au bas du groupe énorme du mont d'Or. C'est un précipice profond, sombre, au milieu duquel coule, avec grand bruit, le torrent qui l'a creusé. Tout est triste, tout est affreux dans ce ravin ; mais aussi c'est un spectacle non moins singulier qu'effrayant de se trouver, pour ainsi dire, placé dans le flanc du groupe du mont d'Or, et dans un fonds de deux murs naturels, qui semblent s'élever jusqu'aux cieux, pour vous cacher la lumière du jour, et dont les énormes assises se dé-

France. tachent successivement et menacent de tomber dans le précipice qui les sépare.

Le lieu appelé *Mont-d'or-les-Bains*, où nous arrivâmes quelque temps après, est célèbre, non-seulement en Auvergne, mais aussi dans toute la France, par ses sources minérales. Elles obtiendraient sans doute une plus grande célébrité, si le lieu était plus agréable, et si les étrangers y trouvaient plus de commodités.

Les principales sources thermales et minérales qui coulent dans ce lieu sont au nombre de trois, *les Bains de César, les grands Bains, et la Fontaine de la Madeleine.*

Les *bains de César* qui sont les plus renommés, et dont la source est la plus abondante et la plus chaude, semblent par leur propre dénomination, avoir été connus du temps des Romains. Cette opinion est appuyée par l'existence des restes d'un monument antique, qui porte encore le nom de *Panthéon*, et qui devait être un temple consacré à tous les dieux.

Cette source se trouve sur le penchant de la montagne, au-dessus du vallon. Elle jaillit au milieu d'une grotte dont la hauteur est d'environ douze pieds, la largeur

de neuf, et la profondeur de onze. C'est là que les malades se transportent pour y prendre les bains. Il ne peut s'y placer qu'une seule personne, et encore ne peut-elle s'y tenir que dans une posture gênante. France.

Un phénomène bien remarquable s'opère dans cette grotte. Cette source, très-salutaire d'ailleurs, produit, à certaines époques, des effets meurtriers. Lorsque le ciel est couvert de nuages électriques, ou pendant les temps des brouillards, les vapeurs qui s'exhalent en abondance de cette fontaine, deviennent très-nuisibles pour ceux qui hasardent de les respirer. On ne peut alors s'y baigner et même s'arrêter pendant quelques minutes dans la grotte, sans éprouver une grande difficulté dans la respiration, et une oppression qui s'accroît à mesure qu'on y a prolongé son séjour. On cite l'exemple de quelques personnes qui s'étant obstinées à y prendre les bains dans ces temps critiques, sont mortes victimes de leur entêtement.

A vingt pas au-dessous des bains de César, sont les *grands bains*. Dans un bâtiment large de quinze pieds, profond de vingt-six et haut d'environ quinze à seize, sont

France. deux sources qui jaillissent l'une à côté de l'autre, chacune dans un bassin particulier, et qui sont séparées par un mur à hauteur d'appui. La chaleur de ces bains est moindre que celle des bains de César, et elle ne fait monter le thermomètre de Réaumur qu'à trente-cinq dégrés. Ces eaux tiennent en dissolution de la terre calcaire et du sel alkali minéral.

La fontaine de la Madeleine est la plus basse et la plus voisine de la rivière; elle n'est enfermée dans aucun bâtiment, et n'a pas même un bassin pour recevoir ses eaux, qui sont les plus tempérées et les seules qu'on laisse boire aux malades.

On ne fait ordinairement usage des eaux du mont d'Or que dans les plus grandes chaleurs de l'été, depuis le 14 juillet seulement, jusques vers la fin d'août.

Les propriétés salutaires de ces eaux sont universellement reconnues, et leur réputation est encore mieux établie par les guérisons fréquentes qu'elles opèrent, que par le témoignage des médecins. On les regarde comme les plus gazeuses de l'Europe; elles sont souveraines pour les malades attaqués de la phtisie, pour les asthmatiques et les paralytiques. Elles ont aussi

un avantage qui n'est pas commun, c'est celui de supporter le transport sans perdre de leur vertu. France.

Pour arriver au fameux groupe du mont d'Or, nous suivîmes le vallon des bains, au fond duquel coule la rivière de *Dore* qui se jette plus loin dans la rivière de *Dogne*, et qui, confondant leurs eaux et leurs noms, forment une seule rivière sous le nom de *Dordogne*, qui après avoir dans un long espace, séparé l'Auvergne du Limosin, traversé le Périgord et le Bordelais, va grossir la Garonne au-dessous de *Bang*.

Nous remontâmes le long du vallon des bains, bordé de chaque côté de montagnes très-élevées, d'aspérités nombreuses, de rochers suspendus au-dessus du ruisseau, d'autres absolument renversés et tombés jusqu'au fond. Parmi les formes bizarres que produisent ces groupes de rochers, on en distingue un communément appelé le *Capucin*, parce que de loin il présente assez bien la figure d'un religieux avec son manteau et sa capuce.

A gauche du vallon, on admire un objet bien plus magnifique, c'est la cascade du mont d'Or. Elle est formée par un

France. ruisseau assez considérable, et ne présente qu'une seule nappe dans sa chute, qui a plus de soixante pieds. Cette nappe d'eau est d'autant plus belle qu'elle est environnée d'objets tristes, de rochers dont la noirceur et l'aridité semblent en relever l'éclat.

Les rochers énormes, suspendus au-dessus de cette *cascade*, minés dans leurs fondemens par les eaux, semblaient menacer nos têtes; mais l'inquiétude naturelle qui résultait de notre situation n'était point assez forte pour nous distraire du sentiment profond que nous inspirait la vue de ce bel accident de la nature.

Nous parvînmes enfin sur la cime de la montagne la plus élevée du groupe du mont d'Or. Cette motagne, appelée le *Puy-de-Sancy*, s'élève au-dessus du niveau de la mer de quarante-huit toises. Elle est hérissée de tous côtés de groupes de rochers, d'aspérités nombreuses, dont la matière est indubitablement volcanique, ce qui me ferait croire que cette montagne était anciennement dominée par une autre beaucoup plus considérable et plus élevée où se trouvait le cratère d'où sont découlées toutes les laves et basaltes qui forment

France.

aujourd'hui la cime de celle-ci, qui même paraît dans un état de destruction et de décharnement universel; car on peut dire que cette cime n'offre que le squelette d'une montagne. Il est impossible de peindre l'immense lointain qui du haut de cette montagne s'offre de tous côtés aux regards. Votre œil a-t-il jamais embrassé un espace de vingt à trente lieues? Vous êtes-vous jamais élevé au-dessus ou bien au niveau des nuages? Avez-vous jamais eu à vos pieds des milliers de villes, bourgs, villages ou hameaux? Si vous ne vous êtes jamais trouvé dans une position semblable, vous ne pouvez vous en former une idée.

A une lieue au-delà, et à deux lieues du mont d'Or, on trouve Latour, petite ville qui a donné son nom à une des plus puissantes maisons de France, connue sous le nom de *Latour-d'Auvergne*. On voit encore les restes de l'ancien château, perché sur une butte volcanique, dont les colonnes sont bien caractérisées. La place du marché de la ville est établie sur une chaussée de basalte, dont la surface offre un pavé presque régulier, et qui rappelle le carrelage d'une chambre.

France.

Nous quittâmes Latour pour revenir du côté de la Limagne d'Auvergne, et après avoir traversé les apendices méridionales du mont d'Or, nous nous arrêtâmes au lac de *Paren.*

Ce lac est une des anciennes curiosités naturelles de cette province. Suivant plusieurs vieilles traditions, lorsqu'on jetait une pierre dans ce lac, un épais nuage s'élevait aussitôt du milieu des eaux, et produisait des éclairs, le tonnerre, la grêle et l'orage. Ce lac épouvantable, et dont les effets étaient, dit-on, si terribles, ne nous a offert que l'image du calme, et d'un des plus rians paysages que j'aie jamais admiré. Sa forme est à peu près ronde, sa circonférence est d'environ une demi-lieue. Il a cela d'extraordinaire, que ses bords sont élevés et forment une enceinte qui a depuis soixante jusqu'à cent vingt pieds de hauteur. Cette enceinte naturelle est en dehors fort escarpée, et dans l'intérieur sa pente est douce, tapissée de verdure, et en plusieurs endroits ombragée d'arbres touffus.

En descendant les bords de l'Allier, la scène change insensiblement; le pays s'embellit, les sites deviennent plus rians, le

bassin de la rivière s'élargit, montre par intervalles des plaines aussi fertiles qu'agréables, qui annoncent avantageusement le pays de la Limagne. C'est dans une de ces plaines, que sont situés le bourg de Vieille-Brioude et la ville de Brioude.

France.

Vieille-Brioude est bâti sur la rive gauche de l'Allier, à une petite lieue de la ville de Brioude. Ce bourg est remarquable par un pont célèbre et très-curieux; ce pont est sur l'Allier, et n'a qu'une seule arche qui embrasse toute la largeur de la rivière, cette arche est à plein ceintre. Sa hauteur, depuis le niveau de l'eau, jusqu'au milieu de la voûte, est de quatre-vingt-quatre pieds. La distance d'une culée à l'autre est de cent quatre-vingt-quinze pieds.

L'arche est fondée sur deux rochers qui s'élèvent sur les deux rives. La voûte du pont n'est point pavée; les gens à pied et les chevaux peuvent seuls y passer. Cette construction est une des plus curieuses qui soient en Europe. Malgré la dégradation de plusieurs parties de ce pont, il est très-solide et peut durer encore plusieurs siècles.

De Vieille-Brioude, on arrive à la ville

France.

de Brioude par laquelle passe la grande route de Clermont. Elle est située dans un canton fertile et agréable, et assez bien bâtie sans être bien percée; l'Allier coule à une petite demi-lieue; l'église est d'une belle construction gothique; on y voit une horloge curiense, dont le méchanisme peut être comparé à celui des horloges fameuses de Lyon et de Sstrasbourg.

A la suite de ces courses, nous entrâmes dans la partie haute de l'Auvergne. Cette partie n'est pas aussi montagneuse qu'on se le figure généralement. On y trouve des plaines fertiles en blé, des vallons fort agréables et abondans en pâturages; cette dernière production forme la richesse du pays. Les montagnes les plus considérables qu'il renferme, sont le groupe du *Cantal*, la chaîne de la Margeride et celle du Cézallier. Ces montagnes, pendant la belle saison, sont couvertes d'une infinité de bestiaux que l'on y envoie. Ils y paissent des herbes odoriférantes et salubres qui procurent au lait des vaches une qualité particulière; les fromages qu'on en fait sont très-estimés, et forment une branche considérable du commerce de ce pays.

Les principales villes de la haute Au-

vergne sont, *St. Flour*, *Aurillac*, *Mauriac*, *Salers*, *Chaudes-Aigues*, etc. France.

St. Flour est moins agréable qu'Aurillac. Ces deux villes ont entre elles le même esprit de rivalité que l'on remarque entre Clermont et Riom. Toutes deux prétendaient autrefois au titre de capitale; toutes deux se disputaient les faveurs que le gouvernement voulait leur accorder, et se nuisaient avec une opiniâtreté que le temps n'a pu détruire. St. Flour prétend devoir son origine à l'un des soixante-douze disciples de J. C., quoi qu'il soit constant que le saint dont elle porte le nom, n'a vécu que dans le cinquième siècle.

Cette ville est bâtie sur une éminence de trois cents pieds d'élévation, et s'étend sur un vaste plateau de lave dont la circonférence est à peu près d'une demi-lieue. Sa position la rendait importante pour la guerre, si on en excepte un côté par lequel on y aborde assez facilement, et que jadis les habitans avaient couvert de fortifications. Les autres côtés sont coupés à pic. Du côté du faubourg surtout, on croirait que la montagne aurait été taillée par la main des hommes, et que l'art aurait présidé à cette étonnante terrasse. Les maisons sont cons-

France. truites de cette lave, les rues en sont pavées. Rien de plus sombre, rien de plus triste et de plus sale. Aussi St. Flour est-elle connue dans le pays sous le nom de la ville Noire.

Aurillac est situé dans un de ces vallons agréables que l'on rencontre quelquefois dans le voisnage des hautes montagnes. L'homme dont l'œil vient mesurer les sublimes horreurs de la nature, a besoin de ces sortes de repos; elle semble les lui avoir ménagés, mais il ne les eût point choisis pour y fonder des sociétés; une sorte d'instinct l'attire vers les plaines; le besoin de l'espace se fait sentir à son imagination, il pressent la nécessité de la culture, et n'ayant besoin que d'un grain de sable pour reposer sa tête, ses bras réclament l'étendue, pour la liberté de leurs mouvemens. Aussi, quand on rencontre quelques-unes de ces villes cachées pour ainsi dire, dans les asiles de la solitude, faut-il en chercher l'origine dans une cause singulière? Un hermite fut le fondateur d'Aurillac, Saint Géraud de la maison d'Auvergne fonda un monastère dans ce vallon, arrosé par la *Jordâne*. La piété construisit des maisons autour de sa tombe, et Aurillac prit naissance. Le cours de la Jordane fait le prin-

cipal agrément d'Aurillac: ses bords procurent des promenades délicieuses, celle qu'on appelle *Graviers*, a été plantée dans une île que forme cette rivière. La fraîcheur, les perspectives, le murmure et la limpidité des eaux l'embellissent à l'envi : elle conviendrait mieux, ce me semble, à la retraite d'un sage qu'aux délassemens d'une ville. Aurillac est passablement bâtie : ses rues sont larges et saines. Des eaux courantes, les rafraîchissent et les balayent. De la gaîté, de l'élégance, de la bienveillance pour les étrangers, un penchant assez général pour le plaisir, peut-être encore plus pour l'oisiveté ; tel est le caractère des habitans, et c'est dire assez qu'il n'y a point ou peu de commerce.

France.

François Maynard de l'académie française, poète, secrétaire de la reine Marguerite, et président du présidial d'Aurillac, était natif de cette ville. Sur la fin de ses jours, lassé du métier de courtisan, il adressa à son fils ces stances où l'on trouve de l'abandon et de la philosophie.

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres misérables.

France.

Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre.

Puisse-tu connaître le prix
Des maximes que te débite
Un courtisan à cheveux gris
Que la raison a fait hermite.

On lira avec plaisir ce quatrain que le poète avait écrit sur la porte de son cabinet.

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Mauriac est une petite ville qui n'arrête pas les regards beauconp plus que St. Flour. Elle doit cependant quelques embellissemens à l'un des derniers intendans de cette province. De ce nombre est une fontaine publique d'une architecture assez noble; elle est ornée d'un obélisque, et l'obélisque orné de quelques vers de Marmontel.

Il se fait dans Mauriac un commerce de poulains et de chevaux qui passent pour excellens. Sa petite église est curieuse par son architecture gothique et par les ornemens

mens qui l'accompagnent. Dans les montagnes des environs, était un ancien hermitage que St. Mari, patron de Mauriac avait choisi pour retraite. Le corps de ce saint fut ensuite transporté au lieu où l'on bâtit cette ville. France.

Il est certain que d'après nos vieux historiens, on ne peut parcourir la France, sans trouver presque à chaque pas quelque trace de l'antique dévotion de nos pères. Mais après tout elle n'a pas toujours été nuisible, ni même inutile à la culture et à la population de nos provinces. Elle a donné lieu à la formation de plusieurs établissemens civils, politiques et religieux. En enrichissant les moines, elle a enrichi le pays, encouragé l'industrie, excité les peuples à la vertu et les tyrans au repentir de leurs fautes.

Salers, est une petite ville située dans un pays fort montagneux, et au bas du groupe énorme des monts du Cantal. On y fabrique beaucoup de fromages.

Vic en Carladès, est un bourg situé au pied des monts du Cantal, dans un vallon assez agréable. Vic est la patrie d'un célèbre Troubadour du treizième siècle, nommé *Pierre d'Auvergne*, ou *le moine de*

France. *Montaudon.* Ce lieu a encore donné naissance à Louis Boissi, poète dramatique, de l'académie française. Ses pièces qui sont restées au théâtre, consistent dans *l'Impatient*, *le Français à Londres*, *les Dehors trompeurs*, *le Babillard*, etc.

Les montagnes du Cantal méritent quelques détails. Elles forment un groupe que les Romains nommaient, *Mons Celtorum*, montagnes des Celtes ; ce pays était en effet compris dans la Gaule celtique. Ce groupe renferme une étendue d'environ trois lieues en tout sens. Une des plus hautes montagnes, est nommée le *Plomb du Cantal*. Son sommet s'élève au-dessus du niveau de la mer, à neuf cent quatre-vingt-treize toises. De cette montagne partent en divergeant comme d'un centre commun, une douzaine de rivières ou de torrens. Le *Puy de Griou*, situé au nord-ouest du Plomb du Cantal, et au-delà du vallon profond qui sépare ces deux montagnes, est presque absolument de forme conique. Son sommet présente un plateau qui n'a que six pieds de largeur sur environ cinquante de longueur.

Ces montagnes, et plusieurs autres moins considérables, qui dépendent du même

groupe, sont réellement des montagnes volcaniques reconnues. D'ailleurs dans les environs, on trouve des amas de lave, des chaussées, des colonnes basaltiques et plusieurs autres productions de volcans. France.

Pendant six ou sept mois de l'année, ces énormes montagnes se couvrent de neiges. Lorsque la belle saison ramène la verdure, des troupeaux innombrables de bêtes à cornes gravisent ces hauteurs, s'y nourrissent de thim et d'autres herbes odoriférentes que le sol produit en abondance, et restent pendant la belle saison sans abri, et gardés seulement par des bergers, espéce de nomades, qui chaque année se bâtissent une hutte grossière où ils couchent, où ils recèlent le lait qu'ils tirent des vaches, et dont ils font du beurre et du fromage. Ces habitations rustiques, sont nommées *Buron*, et les fromages qu'on y fabrique, connus, sous le nom de *fromages de Cantal*, forment une branche considérable du commerce du pays.

La petite ville de St. *Paulien*, qui est située sur les limites de l'Auvergne, était autrefois ville épiscopale et capitale du Vélay. On a découvert dans ce lieu, plusieurs antiquités. Je ne citerai que cette inscrip-

France.

tion, bien conservée, gravée en deux lignes.

Herma
Dionis.

Elle appartenait sans doute à un autel, ou à un temple consacré à une divinité qui réunissait les deux sexes; car le mot *Herma Dionis*, signifie la réunion, en une seule personne des divinités Mercure et Vénus, et se rapporte à ce que les Grecs nommaient *Hermaphrodites.*

Après avoir parcouru tous ces divers lieux, nous retournâmes à St. Flour, d'où nous partîmes pour entrer dans le Languedoc.

On n'a pas une longue route à faire, pour arriver de la ville de St. Flour dans cette partie du Languedoc qu'on appelle les Cevènes. On appelle ainsi des montagnes, dont la plupart portent toutes les marques de volcans éteints, et qui sont une continuation de celles du Forez et de l'Auvergne. Elles dominent principalement dans le Vélay, le Vivarais et le Gévaudan.

Le Vélay n'est pas fort étendu, mais le sol en est assez fertile, quoique les montagnes soient très-hautes, très-froides, et couvertes de neiges quelquefois pendant

la moitié de l'année. On y recueille communément plus de blé que n'en consomment les habitans, on n'y fait presque pas de vin. Il y a beaucoup de bestiaux, et c'est en quoi consiste la plus grande richesse du pays. Le commerce consiste en dentelles fabriquées au Puy, et qui, quoique communes, ont un grand débit. On y vend aux foires, des mulets très-estimés. La tannerie y est en si grande réputation, que l'on y porte des cuirs de tous les pays voisins. La ville du *Puy*, située sur la montagne d'Anis près de la rivière de la Borne, à une demi-lieu de la Loire; est la capitale du Vélay. Au seizième siècle, elle était la seconde ville du Languedoc pour l'étendue et la population, puisqu'elle ne le cédait qu'à Toulouse. On attribue cet agrandissement à la quantité de pélerins et de dévots qui y venaient pour honorer l'image miraculeuse de la sainte Vierge et révérer les nombreuses reliques qui sont dans la cathédrale. Plusieurs de nos rois de la première et de la seconde race, on fait ce pélerinage, aujourd'hui bien moins fréquent.

France.

On écrirait des volumes entiers, ou du moins de longues dissertations sur l'origine et l'histoire de Notre-Dame-du-Puy: l'image

France.

est de bois de cèdre, d'une couleur rembrunie. L'enfant Jésus est assis sur les genoux de la sainte Vierge. Il est d'usage de laver chaque année, le vendredi saint, avec de l'eau et du vin, les deux statues nues; les autres jours elles sont revêtues de robes de soie rouge richement brodées en pierreries, et on leur met des couronnes précieuses sur la tête. Le trésor de cette église est très-riche, parce qu'il n'a jamais été pillé.

Voilà ce que la ville du Puy offre de remarquable, sa population peut se monter à quinze mille ames. Le principal commerce qui s'y fait, consiste en dentelles, qui s'y fabriquent. Les pâturages sont aussi d'une grande ressource pour les habitans. Le cardinal de Polignac prit naissance dans cette ville; c'est, comme, personne ne l'ignore, l'auteur de l'anti-Lucrèce, poème latin, fort bien traduit par Bougainville, et où le systême d'Epicure est victorieusement combattu par les raisonnemens les plus solides, embellis de tous les charmes de la poésie.

En partant de la ville du Puy et se dirigeant vers l'orient, on entre dans le Vivarais, qui de ce côté-là, s'étend le long du Rhône.

Toute cette côte donne d'excellens vins. On fait aussi beaucoup de soie dans ce canton : mais le Rhône y cause souvent des ravages considérables par ses inondations. France.

Il se fait dans le Vivarais un grand commerce de cuirs, de papier, de chataignes sèches et de vins. Les habitans y sont tous laborieux, et c'est une chose singulière de voir la manière dont ils rendent en plusieurs endroits leurs montagnes fertiles. Ils soutiennent par des murailles de pierre sèche, des terrasses sur lesquelles ils portent des terres où ils sèment ensuite des grains et plantent des vignes, travaux que l'on ne pense point à faire dans d'autres pays, où cependant ils seraient pour le moins aussi nécessaires que dans le Vivarais.

Viviers a donné son nom à toute la province. Cette ville petite, mal-propre et dont les rues sont étroites, est située entre des rochers, sur la rive droite du Rhône. La cathédrale domine toute la ville et n'est remarquable que par sa grandeur. Saint-Andiol, à deux lieues de Viviers sur le bord du Rhône, est dans une situation plus agréable. A cent pas de ce bourg, près d'une fontaine, on voit gravé sur un rocher, un bas relief antique, qui représente un jeune

France.

homme vêtu d'une draperie légère, ayant la tête couverte d'un bonnet que les Perses appellent thiare, et tenant par les cornes un taureau qu'il s'éfforce de dompter, et auquel il a déjà fait plier les deux jarrets de devant. Un chien s'élance, et se dresse sur le cou du taureau, entre les pieds duquel on voit un scorpion ou quelqu'autre animal de même espèce; au-dessous est un grand serpent qui rampe. Toutes ces figures paraissent renfermées dans une espèce de caverne. Au-dessus et à la droite du cavalier, est une tête entourée de neuf rayons, qui représente le soleil, et à sa gauche, est une autre tête fort effacée, mais qui a de grandes cornes, et qui ne peut être que la lune. Au bas du monument, est une espèce de cartouche, où l'on voit bien qu'il y avait une inscription, mais dont à peine il reste quelque trace. On croit que ce cavalier est le dieu *Mithras*, nom sous lequel les Perses adoraient le soleil dans un antre.

Le Gévaudan, que nous avons ensuite parcouru, est un pays hérissé de hautes montagnes et par conséquent très-froid, il est arrosé par le Lot, le Tarn, l'Allier et plusieurs autres rivières moins considé-

rables. Le sol du Gévaudan est en général stérile ; il ne produit que du seigle, des châtaignes; quelque vallons seulement sont abondans en pâturages.

France.

On trouve à Bagnols, près de Mende, des eaux minérales qui ont beaucoup de réputation ; elles excitent l'apétit et la transpiration ; il y a dans la paroisse de Vebrou, une mine d'étain, qui pourrait être exploitée avec succès, et une autre de jais à Pompidon.

Il n'y a pas long-temps que les habitans de ces montagnes sortaient de leur pays, pour aller cultiver la terre dans les provinces méridionales. Ils passaient en grandes troupes jusqu'en Espagne. On prétend qu'ils en rapportaient beaucoup d'argent. Aujourd'hui, ils trouvent dans leur industrie des ressources contre la pauvreté. Ils ne sortent plus de leur province, et s'occupent à diverses manufactures d'étoffes de laine, qu'on nomme *cadis et serges*. Ces étoffes sont assez communes, mais elles ont un grand débit dans les pays étrangers. Il n'y a presque pas un paysan, qui n'ait chez lui un métier, sur lequel il travaille dans les saisons où il ne cultive pas la terre, et surtout pendant l'hiver qui est très-long dans

France. ces montagnes, couvertes de neige durant six mois entiers. Les enfans même filent la laine, dès l'âge de quatre ans.

La ville de Mende est située à une petite distance du Lot, qui n'est point encore navigable en cet endroit : on y compte environ cinq mille habitans. Elle est sale, les rues en sont étroites et les édifices n'ont rien de remarquable. Il y a cependant de belles fontaines.

A quelques lieues de Mende, tirant vers le Vivarais, est la petite ville de *Castelnau* ou *Château-de-Neu-Rendon*. Elle n'est fameuse que parce que c'est en l'assiégeant, en 1380, que mourut de maladie l'illustre connétable du Guesclin. Tous nos auteurs répètent que la ville n'ayant voulu se rendre qu'à lui, on en porta les clefs sur son tombeau. Le cours de sa vie, qui fut de soixante neuf ans, ne fut marqué que par des actes de courage, de désintéressement et de patriotisme. Nul homme n'obtint plus et ne mérita mieux l'amour des peuples, le respect de ses rivaux et l'estime des ennemis.

La première ville qu'on rencontre en sortant du Gévaudan, du côté du midi, est celle d'Alais, située sur la rivière du

Gardon ; elle est assez grande et riche, peuplée d'environ dix mille habitans : elle est entourée d'une simple muraille, bâtie au onzième siècle. Les prairies qui occupent une lieue de terrain au-delà du Gardon, sont tout ce qu'il y a de plus beau aux environs. On trouve, près d'Alais, des mines de vitriol et de couperose qu'on exploite avec succès pour les teintures.

France.

A deux petites lieues d'Alais, vers le sud, est la ville d'*Anduse*, située dans un vallon très-agréable, sur la rive droite du Gardon. Cette ville, peuplée d'environ six mille habitans, est très-commerçante, on y fabrique beaucoup d'étoffes de laine.

En descendant vers le sud-ouest, on trouve à cinq lieues d'Alais, la petite ville de Saint-Hypolite, qui n'était au quinzième siècle qu'un village. Quoique ce lieu soit petit, il a quatre faubourgs, et contient environ cinq mille habitans. La rivière de Vidourle, qui baigne ses murs, fournit de l'eau à différens canaux qui font tourner des moulins, et qui ont procuré la faculté d'y établir des tanneries. Le reste du pays est hérissé de montagnes, dont la plus haute est celle de l'Esperoux. Les unes

sont arides, d'autres fertiles, et les vallons sont très-peuplés.

France.

A l'occident d'Alais est la ville d'Usès située entre des montagnes, sur la rivière d'*Egscat*. Cette ville, à en juger par son étendue, ne renferme pas plus de cinq mille habitans. Le palais de l'évêque doit être remarqué, surtout à cause d'une terrasse dont la vue s'étend au loin dans une plaine fertile. Au-dessus du palais épiscopal, est la fontaine d'*Aure*, qui fournissait de l'eau au pont ou aqueduc du Gard, qui la conduisait jusqu'à Nîmes. La partie la plus intéressante de tout le territoire, est celle qui s'étend le long du Rhône, vers l'extrémité septentrionale, et où est située la ville du *Pont-Saint-Esprit*. Ce canton, quoiqu'un peu sec et montagneux, est cependant fertile et agréable; il produit peu de blé, mais beaucoup de bon vin, d'huile et de fruits.

La chose la plus remarquable qu'on voit dans cette ville, est le pont sur lequel on passe pour entrer dans le Dauphiné. Cet ouvrage admirable et digne des Romains, est d'une architecture très-hardie et très-solide; c'est le seul pont qui ait tenu contre la rapidité du Rhône dans les plus terri-

bles débordemens. Il a quatre cent vingt toises de long, mais il est un peu étroit, n'ayant que deux toises quatre pieds de largeur; il est soutenu par vingt-six arches. Il fut commencé en 1265, et fini en 1309. Nos vieux mémoires disent que Dieu étant touché des malheurs des fidèles qui faisaient naufrage en cet endroit du Rhône, envoya un ange sous la figure d'un berger, qui marqua le lieu où il fallait faire un pont, bâtir une église et un hôpital. Au quinzième siècle, le pape Nicolas V autorisa cette opinion pieuse, par une bulle qui attribue des indulgences à ceux qui donneront des aumônes pour les réparations du pont et l'entretien de l'hôpital. Nos rois appliquèrent au même objet, et à peu près dans le même temps, un droit sur tous les bateaux chargés de sel, qui en remontant le Rhône, passent sous le pont.

France.

A deux lieues du Pont-Saint-Esprit, du côté du midi, et à quelque distance du Rhône, est la petite ville de Bagnols, située sur la rivière de Cèse, qui roule dans son sable beaucoup de paillettes d'or. Quelques auteurs prétendent que les Romains y avaient fait construire des bains, et que c'est delà qu'elle a tiré son nom. Divers

France.

monumens qu'on y a découvert en différens temps, autorisent cette conjecture. Cette ville peut contenir environ deux mille habitans; les rues y sont étroites, les maisons mal bâties; mais la grande place est une des plus belles que l'on connaisse. On remarque au milieu de cette ville, deux fontaines qui sortent de terre, et qui donnent une grande quantité d'eau très-claire et excellente à boire.

A la suite de quelques autres excursions qui n'ont rien offert de digne de remarque, nous sommes arrivés à *Nîmes*.

Le célèbre Fléchier, qui fut évêque de Nîmes a, dans une dissertation qui laisse peu de choses à désirer aux savans, très-bien établi l'origine de cette ville, et dédaignant la fable qui lui donnait pour fondateurs les enfans d'Hercule, a démontré clairement qu'elle doit sa naissance aux Phocéens qui fondèrent Marseille, et qui, se trouvant trop resserrés dans le territoire de cette dernière, se répandirent non-seulement. à Nîmes mais encore à Orange, à Nice, à Antibes, à Turin et à Tarragone. Cette opinion de Fléchier, semble être confirmée par les différentes inscriptions grecques trouvée à Nîmes.

France.

Après quatre cents ans d'existence, les Romains s'en étant rendus les maîtres, Auguste y envoya une colonie. Plusieurs familles de Rome, attirées par la beauté du climat et la fertilité du sol, vinrent s'y établir et y fixer leur demeure. Bientôt, on vit cette ville ornée de plusieurs édifices magnifiques et de temples somptueux. Elle avait un amphithéâtre, un capitole, un champ de mars, des ponts, des bains, des colonnes, des statues, des colosses, des théâtres, des aqueducs, et aux environs, des chemins publics et militaires. Elle fut en petit ce qu'était Rome en grand, ayant comme cette capitale, sept collines dans son enceinte, les mêmes magistrats et les mêmes pontifes.

Quelques auteurs prétendent que, sous les Romains, l'enceinte de Nîmes était une fois plus grande et plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui; que son circuit était alors de quatre mille cinq cents toises, que ses murs très-épais étaient fortifiés de quatre-vingt-dix toises, avec des portes, et qu'elle subsista dans cet état jusqu'au temps de Charles Martel. On peut d'ailleurs juger de la situation brillante de cette colonie Romaine, non-seulement par les anciens

France.

monumens et le grand nombre d'inscriptions qui nous restent, mais encore par celui des médailles qu'on y a découvertes en différens temps. On en trouva, tout à la fois, jusqu'à cinq mille d'argent, dans le temps des révolutions de la province de Languedoc, en creusant un réservoir voisin d'un ancien tombeau. Un seul paysan trouva dans une urne, trois cent soixante livres pesant de médailles, lorsqu'on faisait des excavations pour déblayer et nettoyer la fontaine.

Nîmes, comme ville moderne, n'aurait rien qui lui méritât la préférence sur la plupart des villes du second ordre. Ses rues sont généralement étroites, ses édifices particuliers assez médiocres, ses temples peu magnifiques, ses places publiques peu régulières; mais quand on considère Nîmes antique, qui semble respirer encore toute entière au milieu de la Nîmes française, alors l'admiration succède à l'indifférence, et l'idée de la puissance de l'ancienne Rome agrandit tous les objets, résuscite les monumens, les remet chacun à leur place, et vous présente cette ville environnée de toute la majesté qui lui convient. Sans doute les Antonins qui se glorifiaient

rifiaient de tirer leur origine de Nîmes, ont dû mettre quelque gloire à l'embellir; et peut-être même aux yeux du philosophe, cette ville est-elle plus recommandable pour avoir été la patrie de ces sages, que par les restes de magnificence qu'elle dut à ces empereurs; mais cette magnificence même avait précédé le siècle des Antonins. Déjà du temps d'Auguste, l'architecture y prodiguait ce qu'elle a de plus élégant et de plus parfait dans ses productions.

France.

Il n'est point de ville plus célèbre que celle-ci par la beauté des antiques monumens qu'elle renferme. La superbe fontaine qu'on y admire et qui forme une rivière dès sa source, était autrefois dans la ville, et se trouve à présent hors des murs. Elle fut détruite par les barbares, et demeura comme ensevelie sous ses ruines pendant treize siècles. On l'a rétablie de nos jours dans son tout et dans ses parties. On a conservé le curieux et l'agréable, et l'on s'est procuré en même temps l'utile et le nécessaire. Les magnifiques bassins de cette fontaine ont été retrouvés, soigneusement réparés, et décorent à présent

France.

une superbe promenade. Les plus beaux marbres, et des fragmens de statues antiques enrichissent cette fontaine, et cette promenade qui communique à la ville par un cours de quatre rangées d'arbres, long d'une quarantaine de toises.

Près de cette fontaine, on remarque un temple de Diane ; quoiqu'il ne soit pas entier, il en reste cependant assez pour le faire admirer. On en voit encore toute la symétrie, ainsi que l'autel où l'on immolait les victimes, et celui où l'on brûlait les parfums : les pierres en sont d'une grandeur prodigieuse.

Quant aux temples d'Apollon, d'Auguste, d'Isis et Sérapis, et quelques autres que possédait Nîmes, ils ont entièrement disparu. L'on n'en a eu connaissance que par les nombreuses antiquités que les fouilles ont fait découvrir. On distingue surtout, parmi ces débris, quelques fragmens de deux belles statues d'Apollon, l'une colossale et dont la tête est intacte: et l'autre de grandeur naturelle, dont il reste une partie du torse, une déesse *Salus*, des dieux pénates, des statues d'histrions, des aigles romaines, des thermes,

des mosaïques, beaucoup de médailles, principalement du règne des Antonins, et quelques-unes beaucoup plus anciennes, qui remontent à l'époque où Nîmes était colonie, et sur lesquelles on voit un crocodile enchaîné à un palmier, emblême que Nîmes avait conservé pour armes.

L'amphithéâtre, qu'on appelle aujourd'hui les Arênes, existe presque encore en entier. C'est l'ouvrage, suivant les uns, de l'empereur Adrien; et suivant les autres, de l'empereur Antonin. Cet amphithéâtre est de forme ovale, avec deux rangs d'arcades qui forment deux galeries ouvertes, posées l'une sur l'autre, de soixante arcades chacune, qui font cent quatre-vingt-quinze toises de circonférence. On y entre par quatre portes principales, dont l'une est à l'orient, une autre au couchant, la troisième au midi, la quatrième au septentrion. Ce bâtiment est construit de gros quartiers de pierre aussi dure que le marbre. Un pilastre entre deux arcades basses soutient en dehors une corniche avec sa frise, et une colonne d'ordre toscan entre deux arcades hautes, soutient aussi une colonne avec sa frise. L'intérieur de cet amphithéâtre

France.

présentait trente-deux rangs de degrés, dont il ne reste que dix-sept. On y parvenait par trois rangs de vomitoires qui répondaient aux escaliers qui partaient des portiques. On estime que cet amphitéâtre pouvait contenir de dix-sept à dix-huit mille spectateurs. L'espace qui est au milieu de l'amphithéâtre, et qui servait aux combats et aux exercices, est de cent pieds de diamètre.

La principale partie de cet édifice est bâtie sans mortier et sans ciment; les pierres ont trois toises ou dix-huit pieds deux pouces de long. On a peine à concevoir quelle puissance humaine a pu non-seulement les arracher des entrailles de la terre, mais encore les élever à une si grande hauteur. Sur diverses pierres de ce superbe monument, on voit des taureaux taillés en bas-relief, une louve alaitant Romulus et Rémus, et un combât de gladiateurs. Pour couvrir à volonté cet immense édifice, les architectes avaient ménagé au-dessus de l'attique, cent vingt consoles. Chacune de ces consoles avait une saillie et une ouverture profonde et perpendiculaire, dans laquelle on enchâssait les poteaux qui soute-

naient les tentes destinées à garantir les spectateurs des intempéries de l'air. France.

On n'est pas moins saisi d'admiration, lorsqu'on voit la *maison carrée*, édifice qui frappe et fixe les yeux les moins connaisseurs, et qui est regardé comme le monument de l'antiquité le mieux conservé, le plus beau peut-être qui soit dans toute l'Europe. Suivant l'opinion générale, c'était un temple élevé à la mémoire de l'impératrice Plotine, à qui l'empereur Adrien croyait être redevable de l'empire, et qu'il avait fait déifier. Le célèbre *Mansart*, un des plus habiles architectes dont la France puisse se glorifier, disait qu'il n'avait jamais rien vu de plus parfait, et qu'il y avait puisé les connaissances les plus profondes et les plus fines qu'il avait de son art.

La belle proportion des colonnes, la délicatesse et l'élégance des chapiteaux et des ornemens, la beauté du style et la parfaite harmonie de toutes les parties de l'édifice, placent ce monument au premier rang de ceux que l'antiquité nous a transmis. Le péristyle de ce temple présente une façade ornée de six colonnes d'ordre corinthien, dont l'entablement et la corniche rampante

France. du fronton sont embellis de tout ce que l'architecture peut réunir de plus délicat, et du goût le plus exquis. La frise de cette façade est entièrement lisse ; et elle offre cette différence avec celles des autres côtés qui sont chargées de bas-reliefs et autres ornemens. C'est sur cette frise que l'on remarque les trous des crampons ; qui sans doute, ont fait deviner l'inscription à Seguier. Neuf colonnes de chaque côté, et six autres qui répètent à l'extrémité du bâtiment la façade antérieure, en tout trente colonnes composent toute l'ordonnance. Les colonnes latérales se trouvent engagées d'un demi-diamètre dans la muraille du temple. Les rinceaux dont leur frise est décorée, sont d'un travail aussi précieux que fini. La totalité de l'édifice a à peu près quatorze toises de longueur sur huit de largeur et six de hauteur. Au fond du péristyle antérieur, se trouve la porte d'entrée, large de neuf à dix pieds environ, et haute à peu près de vingt à vingt-un pieds. Elle est de forme carrée, et accompagnée de deux beaux pilastres corinthiens. Ce temple n'est point voûté; son tout est composé d'une charpente recouverte de dales de pierre.

France.

L'origine de ce qu'on appelle la *Tour Magne*, est fort incertaine. Elle a quinze toises de haut, sous une forme octogone, est massive depuis le bas jusqu'au milieu de son élévation, avec un degré tout à l'entour à plusieurs rampes, et est située à l'endroit le plus élevé de la ville. Les uns prétendent qu'elle servait autrefois de fanal pour éclairer les vaisseaux, qui, soit du côté d'Aigues-Mortes, soit en remontant le Rhône, s'approchaient de la ville, qui, du temps des Romains, était bien moins éloignée de la mer qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les autres veulent qu'elle ait renfermé d'abord les trésors de la colonie romaine, et ensuite ceux des rois Visigoths.

Quand on a parcouru les anciens monumens de Nîmes, ceux qu'elle doit aux modernes, méritent peu d'attention. En effet, sa maison commune et la cathédrale, sont des édifices très-ordinaires.

Le commerce est très-florissant à Nîmes, où il se tient plusieurs foires considérables. La manufacture des bas, s'est fort accrue depuis 1730. On compte qu'il s'y fabrique par jour, deux mille paires de bas de soie, et cinq mille de laine.

Nîmes a fourni à notre siècle deux

France.

hommes recommandables, l'un dans les lettres, l'autre dans les sciences. Le premier fut *Imbert*, dont les poésies légères, faciles, spirituelles, mais moins aimables encore que lui-même, lui ont assuré une gloire durable. Ses ouvrages consolaient ses amis de son absence. Sa présence, faisait oublier à ses amis ses ouvrages. Il vécut peu, mais il vécut heureux; il était aimé, il était sans ambition : que faut-il de plus ? Le second, est *Seguier*, ce savant à qui l'on doit la restauration de l'inscription votive de la maison Carrée. Il s'était fait un cabinet très-précieux des antiquités de Nîmes dont la découverte avait été due en grande partie à ses soins. Catherine seconde, impératrice de Russie, lui fit offrir un prix considérable de cette collection. Il le refusa et préféra d'en faire don à l'académie.

Les environs de Nîmes sont charmans. A trois lieues de cette ville, on rencontre cet aqueduc si justement célèbre, l'un des plus beaux monumens de l'antiquité romaine, et si connu sous le nom de Pont du Gard. On ignore à qui l'on doit ce bel édifice.

Ce beau fragment de l'un des plus vastes aqueducs qui soient sortis de la main des hommes, puisqu'il parcourait environ neuf

lieues de superficie, à cause des difficultés insurmontables qu'opposait le terrain. Ce fragment, dis-je, est de la plus belle conservation. A la place où il se trouve, la rivière du *Gardon* qui sort des montagnes des Cévènes, coule dans une vallée profonde, entre deux montagnes escarpées. Il a donc fallu, pour faire franchir l'eau de la fontaine d'*Aure*, d'une montagne à l'autre, élever, du fond de la vallée cette construction jusqu'au niveau des deux montagnes, et il était difficile à l'esprit humain de concevoir, et aux forces physiques d'exécuter rien de plus *grandiose*. Trois rangs d'arcades à plein cintre, élevés l'un sur l'autre, forment cette grande masse. L'ordre est toscan, le premier rang, c'est-à-dire, celui d'en bas, comprend toute la largeur de la vallée. Il forme un pont de six arches, sous l'une desquelles coule le Gardon. La largeur de ces arches est à peu près de dix toises, sur une hauteur un peu plus considérable. Le second rang est composé de onze arches, égales en ouverture et en élévation à celles du premier rang. Le troisième rang est ouvert de trente-cinq arches; mais celles-ci sont plus étroites et moins élevées. Elles n'ont guère que quatre toises et demie de hauteur

France.

France. sur cinq d'ouverture. Ce dernier rang supporte le canal ou l'aqueduc proprement dit, qui couronne tout l'édifice. Il a cinq pieds environ de large, sur autant de profondeur, et est recouvert de dales ou pierres plates jointes avec du ciment.

Le pont du Gard, fondé sur le roc vif, a des avant-bois (on nomme ainsi la pointe ou éperon qui avance au-devant de la pile du pont), et sert à fendre les eaux. Jadis on permettait aux voitures, de passer sur ce premier pont; et pour faciliter le passage, on avait échancré les piles du second pont; mais ces échancrures ébranlèrent ce grand édifice, et un intendant du Languedoc, nommé Baville, eut le bon esprit de faire remettre les piles dans leur premier état, et de faire réparer les voussoirs ou pierres qui manquaient aux arcs-doubleaux. Par ce service, si digne de la reconnaissance des arts, il a rendu à cette grande masse toute sa solidité, et prolongé son existence de quelques siècles encore. Il ne reste plus qu'un passage pour un cheval ou un homme à pied. Les trois ponts ensemble, ont cent quatre-vingt-deux pieds ou environ de haut.

On quitte Nîmes avec regret. Une salle de spectacle assez jolie, des promenades

enchanteresses, le charme involontaire qui ramène cent fois le voyageur sur les ruines majestueuses qu'elle possède ; la gaîté, la vivacité et l'amabilité de ses habitans, enfin la beauté même du climat, tout y retient; l'on y éprouve aussi les souvenirs qui amènent le sourire sur les lèvres. On se plait à s'égarer dans les vallons délicieux dont cette ville est voisine, à gravir sur ces coteaux, que l'on nomme en patois *garigues*, toujours ombragés de bois taillis et toujours parsemés de thym, de serpolet de romarin et de sarriette. Mais, quand au milieu de tant d'objets enchanteurs ou utiles qui parlent tout à la fois aux sens, à l'esprit et à l'ame, l'on songe que ce sol, que la nature semble avoir menagé pour être le séjour de la paix, du bonheur et de la philosophie, a été si long-temps le théâtre des fureurs religieuses, et de toutes les calamités, que traîne à sa suite l'esprit de parti, le cœur se serre, les yeux se remplissent de larmes, et l'on se plaint aux dieux de la permission qu'ils accordèrent aux hommes d'être méchans.

France.

Nous quittâmes enfin Nîmes pour prendre le chemin qui conduit à Beaucaire : ce chemin a été fait par les Romains. On

France.

voit à chaque pas des vestiges de leur construction, des *empieremens* et des chaussées, dont l'ouvrage est particulier à ces temps-là. Chaque mille se trouve encore très-bien marqué sur les colonnes de pierres rondes, et chacune de ces pierres milliaires porte des inscriptions qui indiquent ceux par l'ordre desquels elles ont été élevées. Il y en a eu du temps d'Auguste, de Tibère, de Claude, d'Adrien et d'Antonin.

A quatre lieues de Nîmes, sur la rive droite du Rhône on trouve Beaucaire, ville célèbre dans toute l'Europe par sa foire qui va de pair avec celle de Francfort et de Leipsick. La ville n'est pas assez étendue pour contenir cette foire; elle se tient sous des tentes dans une prairie voisine, la saison permet que l'on en use ainsi : cette foire ne dure que trois jours, et malgré ce court intervalle, elle est, en temps de paix, le rendez-vous des plus riches négocians, non seulement de l'Europe, mais encore du Levant et de l'Afrique ; elle fait la richesse de Beaucaire, et les trois jours de sa durée fournissent à beaucoup de citoyens de cette commune, les moyens d'existence pour le reste de l'année. Cette ville, sans avoir aucuns monumens bien

recommandables, n'en est pas moins agréable, et offre cette aspect riant que le voisinage des grands fleuves communique aux habitations qui bordent leurs rivages : elle n'est séparée de Tarascon que par le Rhône, et les deux villes correspondent ensemble par un pont de bateaux, divisé en deux parties par une île située au milieu du canal du Rhône. Ce pont, entretenu avec soin, a des gardes-foux, des bancs de distance en distance, et sert de promenade aux habitans des deux villes. Cette promenade est un genre nouveau de plaisir dans les belles soirées d'été. Un des avantages de Beaucaire sera le canal de communication que l'on a commencé d'ouvrir entre Montpellier et cette ville, par Saint-Gilles et Aigues-Mortes. France.

Cette derniere ville est à quelques distance de la mer, son nom seul fait juger qu'elle a toujours été au milieu des eaux stagnantes et croupissantes. Mais il paraît certain qu'au d'ouzième et treizième siècles la situation n'en était pas aussi fâcheuse ni aussi désagréable parce que son port plus profond pouvait contenir des vaisseaux de transport en usage dans ce temps là, et des barques chargées de munitions et de

France.

troupes : c'est ce qui engagea le roi St. Louis à choisir cette ville pour son embarquement, lorsqu'il partit pour l'Orient, nos rois n'étant pas alors maîtres de la Provence, n'avaient aucun port sur la Méditerranée.

Cette ville ne contient aujourd'hui que deux mille et quelques cents habitans, qui ont tous l'air mal-sain, et dont aucun ne parvient à la vieillesse. Tout son commerce consiste dans le transport du sel et la pêche du thon et des sardines.

A notre départ de Nîmes, nous avons pris la route de Montpellier. De quelque côté qu'on y arrive, l'on est enchanté. A plus d'une lieue de circonférence, cette ville s'annonce par des maisons de campagne élégantes, des jardins délicieux, des coteaux chargés de vignes, d'olives, et on l'aperçoit s'élever elle-même en amphithéâtre, et se présenter comme la capitale opulente de ces nombreuses et agréables possessions, témoignage de la richesse de ses habitans. Cependant, il faut le dire, l'intérieur de Montpellier ne répond pas à des dehors si rians : bâtie sur une colline, les rues sont tantôt escarpées et tortueuses, tantôt étroites et incommodes. Il n'est qu'une seule rue large et spacieuse qui tra-

verse toute la ville, encore n'a-t-elle une véritable beauté que dans la partie qui se trouve sur le sommet de la colline. Il faut donc que le voyageur se donne la peine de chercher les beautés de cette ville qui se dérobent à ses regards dans cet amas de maisons incohérentes entre elles, et alors il trouve des monumens que ne désavoueraient pas les plus magnifiques cités. Le plus admirable sans doute, est la place que l'on appelle le Peyron : par sa situation elle domine non seulement toute la ville, mais tout son territoire ; on l'a construite sur la cime de la colline, dont Montpellier couvre tous les escarpemens. Cette place n'est point entourée de bâtimens, elle est ceinte dans tout son pourtour d'une architecture murale ornée de grilles et de balustrades qui permettent à la vue de parcourir l'horizon. On y pénètre du côté de la ville par un bel arc de triomphe, orné à l'intérieur et à l'extérieur de bas-reliefs historiques : à la facade opposée à cet arc de triomphe, s'éléve un pavillon de forme octogone, percé de portiques. C'est un château d'eau qui reçoit celle que lui apporte l'aqueduc, et dont le réservoir se répand en cascades dans un vaste bassin,

France.

France.

d'où partent des canaux souterrains, qui vont ensuite se distribuer dans les différens quartiers de la commune. Cet aqueduc est magnifique, il est supporté par trois rangs ou étages d'arcades ou arches, traverse la vallée qui se trouve en face de la place, dans une largeur au-moins de deux mille toises, et va chercher l'eau sur le coteau opposé. On voyoit jadis au milieu de cette place la statue équestre de Louis XIV. On lisait sur une des faces du piédestal de cette statue, *à Louis XIV après sa mort.* Cette inscription est un chef-d'œuvre par son laconisme, par sa profondeur elle répond aux détracteurs de la langue française.

Par des rampes ou des escaliers latéraux, on descend sur des terrasses qui servent de promenade et font le tour entier de la place. Quoique la vue soit admirable des différens points où l'on peut se placer, cependant, si l'on veut jouir entièrement de ce magnifique spectacle, il faut monter sur la plate-forme du pavillon du château d'eau, de là on voit la place elle-même, et Montpellier sous ses pieds; au sud-ouest la chaîne des Pyrenées; à l'est, se distinguent les blanchâtres sommets des Alpes; au nord, l'on repose délicieusement sur de riches

riches coteaux, et au midi sur une riante vallée, dont la verdure va se perdre au loin dans l'azur des mers. France.

Sans le retour périodique de certains vents, dont l'haleine est calcinante, et qui sont presque corrosifs, Montpellier jouirait d'un printemps inaltérable. Heureusement ces vents durent peu; sans cela, il serait difficile de les supporter.

L'université de Montpellier a eu de la réputation dans tous les temps; elle est célèbre surtout pour la médecine. Il paraît que des médecins Sarrasins et Arabes, chassés d'Espagne, en jetèrent les premiers fondemens en 1180. Leur doctrine fut admirée et leur école très-fréquentée. Depuis cette époque, la gloire de la faculté de médecine de cette ville s'est constamment soutenue jusqu'à nos jours. Quand on y reçoit des degrés, on revêt une vieille robe qu'on nomme communément la robe de Rabelais; mais c'est une espèce de plaisanterie qui lui a fait donner ce nom, parce que Rabelais ayant été reçu docteur en médecine à Montpellier, en fut revêtu comme les autres.

L'hôtel de ville n'a de remarquable que les vastes salles où s'assemblaient tous les ans les états du Languedoc. On compte

France. aujourd'hui dans cette ville soixante mille habitans. Le jardin des plantes, un des plus beaux de l'Europe, est fort bien entretenu. Il renferme des plantes rares, dont la chaleur du climat facilite le développement, et qui bien moins qu'à Paris, ont besoin de la protection des serres : mais il est mal placé et privé d'air. On l'a divisé en deux parties ; le public entre rarement dans celle spécialement destinée aux plantes ; on lui abandonne l'autre qu'il fréquente peu.

Tels sont à-peu-près les divers monumens de cette ville, où tout respire la gaîté, et dont le séjour inspira cependant la muse douloureuse et sombre du célèbre Young. Il n'est point de climats consolateurs pour les infortunés ! Quel soleil peut sécher les larmes d'un père à qui la mort a ravi ses enfans !

Hélas ! ces larmes que le poëte anglais versait sur la tombe de son fils, que l'air salubre de ses contrées ne put conserver à la vie, les enfans de *Roucher* en inondent aujourd'hui la tombe de leur père, que ses vertus ne purent garantir du fer des assassins. C'est à Montpellier qu'il avait reçu le jour : son poème des mois fit sa réputation, peut-être son crime. Il mourut trop tôt

pour la patrie, pour ses amis, pour les lettres, car c'était un homme de bien.

France.

Le génie des habitans de Montpellier est tourné du côté du commerce, qui est très-florissant dans cette ville. Ils sont en possession d'une branche de commerce que bien peu d'autres villes en Europe cultivent, c'est celui du vert-de-gris, que dans le pays, on appelle vulgairement *verdet*. La fabrication de ce vert-de-gris se fait d'une manière assez simple, et elle est en général confiée aux femmes; cette préférence est peut-être fort sage. Communément plus faciles, par leur faiblesse habituelle, à s'alarmer sur les dangers de tous genres, il fut naturel de penser qu'elles apporteraient plus de prudence dans la manutention d'une drogue que la moindre indiscrétion peut rendre si funeste. Au reste, voici les procédés dont on use pour obtenir ce vert-de-gris, et dont j'ai été témoin plusieurs fois. Je ne les consigne ici, que parce que c'est un genre d'industrie peu connue ailleurs L'on se sert, pour cette opération, de cruches de terre ou de grès faites exprès, et d'une assez vaste capacité. L'ouverture en est grande, afin que les mains de l'ouvrier puissent faci-

France. lement disposer l'appareil nécessaire dans l'intérieur. L'on verse dans chacune de ces cruches deux pots de vin; alors, au moyen de petites baguettes de bois, coupées et mesurées avec assez d'exactitude, pour qu'elles puissent s'arrêter dans les parois intérieurs du vase, à la place convenable, on établit dans ce vase, en croisant ces baguettes, une espèce de petit plancher ou claie à jour, en observant de laisser un intervalle entre ce plancher et le vin qui se trouve dans le fond du vase. Cette disposition préliminaire terminée, on prend le cuivre que l'on a coupé en lames assez minces, à peu près semblables, pour la forme et la grandeur, aux tablettes dont nous nous servons pour écrire, ou pour mieux me faire entendre, à des cartes à jouer. On préfère, pour cela, le cuivre de Hambourg et d'Allemagne. On range ces lames de cuivre à plat sur les baguettes. On place ensuite, au-dessus, une couche de grappes de raisin desséchées, et ainsi de suite. On laisse, de la sorte, cet appareil pendant douze ou quinze heures, en prenant garde de ne pas agiter le vase. Quand on suppose que l'évaporation du vin aura fait son effet sur les lames de

cuivre, alors on les retire. Elles se trouvent couvertes d'une légère croûte de poussière, cette poussière est le vert-de-gris. On racle ces lames avec un instrument fait pour cela. On les remet ensuite sur les baguettes, et ainsi successivement, jusqu'à ce qu'elles se trouvent entièrement rongées. On forme, de ce vert-de-gris, des blocs ou pains, communément du poids de vingt-cinq livres, et le débit s'en fait pour la teinture, la médecine, la peinture, etc. France.

La côte maritime qui est distante de Montpellier d'environ deux lieues, est assez singulière, d'abord par l'étang de Thau, qui la prolonge dans une très-grande étendue, et ensuite par la langue de terre extrêmement étroite, qui commence à Aigues-Mortes, et se termine à Agde, sépare cet étang de la méditerranée, et n'est peut-être qu'un attérissement formé, à la longue, par la retraite insensible de la mer et par les efforts du Rhône, que l'on sait opérer, depuis nombre de siècles, des révolutions semblables à son embouchure. C'est sur cette langue de terre que l'on a bâti Cette et construit le port qui porte le même nom.

France.

Le projet de ce port fut exécuté sous Louis XIV. On prolongea le cap de Cette, par une jetée qui a environ cinq cents toises de long, et à la tête de laquelle est un fort arrondi, couronné d'embrâsure, qui non-seulement sert de fanal, mais qui défend l'entrée du port. De l'autre côté, est une autre jetée de deux cents toises de long, qui, comme la première, a trois toises de haut au-dessus de la superficie de la mer, et huit de large au couronnement. Elles sont construites l'une et l'autre d'un marbre rouge et cendré, veiné de blanc, et tiré de la montagne même qui sert de cap à Cette. Ces jetées ont été construites, malgré les vagues de la mer, dans un fond de plus de trente pieds d'eau. On leur a donné un grand talus intérieur, et un extérieur encore plus étendu, qui avancent considérablement dans la mer, essuie le premier choc des vagues, et qui, en les brisant, empêchent qu'elles n'agissent avec toutes leurs forces contre le môle. Ce port a environ cent mille toises carrées de superficie, et à son entrée, il a plus de trente pieds d'eau; en-dedans, jamais plus de vingt-huit, et jamais moins de douze. Il n'est que pour les galères et les petits bâ-

timens : mais il serait bientôt comblé par les sables que la mer y jette, si on n'avait établi un fonds pour le curer. Il y a pour cela un entrepreneur qui y fait travailler toute l'année, de sorte que ce port est aujourdhui le meilleur du Languedoc, et celui où se fait le plus grand commerce d'exportation et d'importation de marchandises et denrées de toute espèce. France.

La plus grande partie de la côte est du reste défendue par des étangs qui mettent le pays à l'abri des incursions étrangères. Ces étangs ont quelques inconvéniens pour la salubrité de l'air, et d'un autre côté, quelques avantages, puisqu'il y en a qui abondent en poissons, et d'autres qui forment des marais salans.

On pêche, sur les côtes de la Méditerranée, les mêmes espèces de poissons que dans les autres mers; et de plus, du thon, de l'esturgeon, et bien d'autres qui ne paraissent pas dans l'Océan, ou qui du moins y sont extrêmement rares.

La pêche de mer est curieuse et agréable à voir dans la belle saison, elle se fait à l'aube du jour. Plusieurs hommes, dont le nombre se monte quelquefois à des centaines, répartis sur des barques, s'avancent

France.

dans la mer, aussi loin qu'il leur est possible, et y tendent de très-longs filets appelés *Bouliechs*, qui entourent un grand espace. Les pêcheurs les ramassent ensuite par les deux bouts sur le rivage, et les retirent avec tout le poisson qui y est pris. Le partage se fait aussitôt dans des espèces de seaux de bois, qu'apporte chaque pêcheur, et qui sont tous de grandeur égale; Mais la première part est destinée au repas commun, qui est bientôt préparé. Tandis que les uns font cuire dans un grand chaudron, sans autre assaisonnement que l'eau de la mer, le poisson qui fretille encore, les autres coupent les joncs qu'ils nettoient, et qu'ils étendent sur l'herbe. Le poisson presque aussitôt cuit que tiré de son élément, est servi sur cette grande nappe verte, et l'on mange gaîment la *payrolade*, c'est le nom, qu'en langage du pays, on donne au repas du mot *payrol*, qui signifie chaudron.

Il n'est pas rare que les habitans des lieux voisins aillent dans les beaux jours d'été s'amuser à voir cette pêche. Mais indépendamment de ce qu'elle peut avoir d'agréable, quel plaisir d'être assis à la pointe du jour sur le bord de la mer! Sans

doute le passage des ténèbres à la lumière, France.
et le lever du soleil sont, en quelque lieu que l'on se trouve, le plus beau spectacle que l'homme puisse admirer. Mais ce spectacle est pour nous plus ou moins ravissant, suivant les objets qui nous entourent, et qui excitent en nous des sensations plus ou moins vives. Sur le bord de la mer, avant les premières lueurs de l'aurore, l'air est plus pur et plus frais. Là, plus que partout ailleurs, il porte une nouvelle vie dans les sens, et régénère toutes les facultés de l'ame. Le bruissement des flots mollement agités, qui seul trouble en ce moment le calme profond de la nature, n'aura peut-être rien d'extrêmement doux et flatteur pour nous qui aurons entendu le bruit d'une rivière tranquille, ou le murmure d'un ruisseau qui serpente dans un bocage; mais la vue d'une immensité d'eau, dont les bornes paraissent être celles de l'univers, qui rembrunie sous les ombres de la nuit, reprend insensiblement son azur, à la clarté graduelle du jour naissant; de longs traits de lumière qui paraissent jaillir du sein des eaux pour dorer l'horizon; un tourbillon de feux et d'éclairs étincelans, qui semblent embrâser cette surface

France.

liquide, pour annoncer le flambeau de la terre et des cieux ; enfin ce grand astre, dont le globe resplendissant paraît sortir du milieu des ondes, réalisant, en quelque sorte, les fictions des anciens poètes, quoi de plus majestueux, de plus imposant que ce spectacle! en est-il de plus propre à élever l'ame jusqu'à l'être des êtres ! j'en ai joui plusieurs fois, et je ne suis sorti de mon enchantement que pour m'écrier : heureux les habitans de cette délicieuse contrée ! heureux de pouvoir, à leur gré, contempler tous les jours ce que la nature a de plus admirable, et ce qui peut le plus faire sentir à l'homme sa noblesse et sa dignité!

Le lieu le plus remarquable qu'il y ait à voir vers le nord-est de Montpellier et sur les confins du territoire de Nîmes, est Lunel, ville assez ancienne et célèbre par les excellens vins muscats qu'on y recueille, et qui passent pour les meilleurs que l'on connaisse.

En montant un peu vers le nord, on entre dans une très-belle vallée arrosée par la rivière d'Héraut, près de laquelle est située la petite ville de Ganges. C'est une ville où il se fabrique beaucoup de bas. Les environs sont pleins de pâturages où

l'on nourrit des moutons, dont la chair est extrêmement délicate. Un peu plus vers le midi, et sur l'étang de Thau, est le bourg de Balaruc, très-fameux par ses eaux minérales.

France.

A une courte distance de Balaruc, on rencontre la ville d'Agde, située sur la rivière d'Héraut, à une demi-lieue de son embouchure dans la mer, embouchure qui forme un petit port assez commerçant, quoiqu'il ne puisse y entrer que des barques. La ville contient environ dix mille habitans qui sont, pour la plupart, marchands ou matelots.

En allant de Montpellier à Béziers, on traverse Pésenas, l'une des plus jolies villes, et située dans le bassin le plus fertile du Languedoc; rien n'est plus gai, plus vivant, plus actif que cette campagne. Les fleurs, les fruits, les grains, les jardins, les bocages, les eaux frappent partout votre vue. Les jours de moissons semblent des jours de fête. Légumes excellens, fruits délicieux, gibier de toute espèce, voilà ce qui couvre les tables hospitalières de cette charmante cité, où des vins parfaits mêlent la joie à l'abondance.

Pendant la paix, les agrémens de cette

France.

ville y fixent volontiers les étrangers, et plusieurs la préfèrent à Montpellier, dont le tumulte la rapproche davantage des grandes cités. Le fils de Cromwel y fit un séjour assez long après qu'il eût été chassé d'Angleterre. Pésenas appartenait alors au prince de Conty, et comme il était gouverneur du Languedoc, il habitait volontiers cette ville où il avait une fort belle maison. Il y était, lorsque Richard, fils de Cromwel y passa. Il voyageait *incognito* et sans suite en se promenant dans Pésenas, il rencontra un anglais, émigré comme lui, et qui, dans tous les temps, avait été fidèlement attaché à son parti. Réciproquement enchantés de cette rencontre, ils ne se quittèrent plus, et l'Anglais dit à Richard, que les étrangers qui passaient à Pésenas étaient dans l'usage de visiter le prince de Conty, que communément ils en étaient bien accueillis, et qu'il recevait surtout les Anglais avec distinction; que ce titre seul suffisait pour être admis auprès de lui, et que l'on n'avait pas même besoin de se faire connaître sous son véritable nom pour y parvenir. Richard se laissa donc conduire par son ami, qui le présenta comme un gentilhomme anglais passant à Pésenas,

pour se rendre en Italie. Le prince le reçut avec honnêteté, et, dans la conversation, lui fit quelques questions sur la situation où se trouvait l'Angleterre. Richard répondit avec assez de franchise. Eh bien, ajouta le prince, quoiqu'Olivier Cromwel fût, à mon avis, un assez malhonnête homme, il faut rendre justice à sa bravoure, à ses grands talens, à sa profonde pénétration, et convenir qu'il était digne de commander : mais comment se peut-il qu'il ait eu un fils si sot, ce Richard, ce coquin, ce poltron, était bien assurément le plus méprisable de tous les hommes ; qu'est-il devenu ce fou-là ? Richard qui ne s'attendait guère à une semblable sortie, fut vraiment sot dans ce moment-là ; il se retira et se dépêcha de partir dans la crainte que le prince de Conti ne vînt à savoir qu'il était le poltron, le coquin dont il lui avait parlé.

France.

La route de Pésenas à Béziers, offre un point de vue ravissant, surtout en approchant de cette dernière ville. Je n'ai point vu dans toutes mes courses de situation plus belle et plus heureuse que celle-ci. Cette ville est bâtie à une lieue et demie de la Méditerranée, sur une colline assez

France. élevée, au pied de laquelle coule la rivière d'Orbe qui reçoit le canal du Languedoc. Rien de plus charmant que les divers points de vue dont on y jouit de tous les côtés. Joignez aux divers agrémens de cette situation, à la fertilité du sol et aux productions de toute espèce qu'il y donne en abondance, la sérénité du ciel, la salubrité de l'air, la continuité des vents frais qui tempèrent les excessives chaleurs de l'été, la douceur du climat, qui, presque toutes les années, fait jouir, dans le cœur même de l'hiver, des beaux jours du printemps; enfin, tout ce qu'on y trouve pour fournir aux besoins de la vie, un pain savoureux, toutes sortes de vins exquis, du mouton délicat, du poisson toujours frais, de très-bonne volaille, d'excellent gibier, des fruits délicieux, et vous croirez sans peine, à ce vers latin, connu de temps immémorial

Si vellet Deus in terris habitare, Biterris.

et qu'on a traduit ainsi :

En terre si Dieu voulait naître,
C'est à Béziers qu'il voudrait être.

Cette ville, une fois plus longue que large, a une enceinte assez considérable, et renferme au moins vingt mille habitans.

France.

Le voyageur, curieux d'antiquités, en chercherait vainement dans cette ville. Tous les monumens élevés par les Romains ont été la proie des flammes, lors de l'invasion des Goths. Dans son état présent, elle ne renferme que des édifices modernes parmi lesquels il y en a quelques-uns qui peuvent fixer les regards des étrangers. On remarque surtout le palais épiscopal bâti régulièrement, et dont le point de vue est admirable. Les vues de la terrasse du collége, de la petite esplanade de Saint-Louis, du jardin de l'abbaye de Saint-Jacques sont plus charmantes encore. C'est de-là qu'on voit tout à la fois, et la mer et la belle cascade de huit écluses du canal, et le vallon dans toute son étendue, et la chaîne des montagnes du nord.

La plus belle rue est la rue *Française.* Lors de la prise de la ville par les Anglais, un vaillant capitaine, dit-on, nommé *Pierre Peeruc*, les empêcha lui seul d'entrer dans cette rue, et c'est à cette occasion qu'elle fut nommée *Française*, parce qu'elle avait été conservée franche. Au bas de cette rue, on voit une grosse statue de pierre, qui représente ce guerrier. Le jour de l'ascension, on enjolive cette figure grotesque,

France. pour amuser les habitans et les étrangers qui viennent en foule de tout le voisinage. En ce jour de réjouissance, on promène dans la ville une grosse machine appelée le Chameau, vêtu d'une toile cirée, sur laquelle on lit d'un côté ces mots latins: *Ex antiquitate renascor*, d'ancien que j'étais, je deviens nouveau; et de l'autre, ces mots languedociens: *Sen fosso*, nous sommes en grand nombre; on ne peut voir sans rire, les mouvemens, soit de la tête, soit du cou auquel pend une sonette, que lui font faire, au moyen d'un levier, les hommes enfermés dans le ventre de ce chameau de bois. Les officiers municipaux sont à cheval, précédés des communautés des arts et métiers. Une charrette couverte de branches d'arbres arrangées en berceau, et traînée par une centaine de mules harnachées de rubans et portant un gros bouquet de roses, fait aussi partie du cortége. Elle est suivie d'un grand nombre de pauvres, couverts de rameaux, depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, et qu'on appelle les *sauvages*. Sur la fin du jour, on leur distribue du pain qui a été béni dans l'église.

Ce qu'il y a de plus amusant dans cette fête,

fête, c'est l'espèce d'escrime que font dans les rues de la ville, les bergers de tous les environs. On les voit sur deux files, armés de leur houlette, bâton d'environ trois pieds de longueur, un peu recourbé à l'un des bouts, se porter réciproquement des coups qu'ils parent avec une adresse merveilleuse; et après chaque assaut qui finit et se renouvelle par intervalles, danser au son des fifres et des tambours. C'est encore la petite bataille que se livrent les habitans, soit dans les rues, soit des fenêtres des maisons, en se jetant à poignées des dragées, mêlées d'excellentes confitures sèches qu'on fait dans cette ville. Ces deux petits combats sont très-divertissans, sans être jamais meurtriers.

France.

Mais la danse des treilles, qui quelquefois a lieu ce jour-là, et toujours dans les grandes fêtes publiques, est encore plus réjouissante. Le seul coup d'œil des jeunes danseurs et des jeunes danseuses est charmant; c'est une troupe nombreuse de filles et de garçons, tous légèrement vêtus de blanc, ceux-ci en veste, celles-là en jupon court et en corset. Rangés sur deux longues files, chaque danseur et sa danseuse tiennent chacun par un bout, un demi-cerceau,

France.

autour duquel on a entrelacé des feuilles de vignes. Il faut voir la légèreté, la souplesse, les grâces naïves, et surtout la vivacité avec laquelle ils dansent et passent tour-à-tour sous ce cerceau; il faut entendre les airs vifs et gais que jouent les violons. J'avoue que nos plus jolies contredanses et tout l'éclat de nos bals masqués et parés ne m'ont jamais fait autant de plaisir; tant il est vrai qu'au milieu de nos jouissances mêmes les plus recherchées, la nature, dans son aimable simplicité, flatte bien plus agréablement nos sens, que tout le luxe et le rafinement de l'art.

Ces petits détails donnent une idée du caractère des habitans de Béziers. Ils sont vifs, enjoués, d'une gaîté folâtre, amateurs des plaisirs, mais souvent trop sincères.

Béziers a produit un très-grand nombre d'hommes de lettres à jamais célèbres. Je vais en citer seulement deux ou trois.

Paul Pelisson. La petite vérole l'avait tellement défiguré qu'il était devenu un modèle de laideur. Mademoiselle Scuderi disait en plaisantant qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Son intelligence dans les affaires lui attira la confiance de Fouquet, surintendant des

finances, qui le fit son premier commis et son ami. Il eut part à la disgrace de ce ministre, et fut conduit à la bastille. C'est-là qu'il composa, pour ce célèbre infortuné, trois mémoires qui sont trois chefs-d'œuvre. Si quelque chose, dit Voltaire, approche de Cicéron, ce sont ces trois *factums*. France.

Ces apologies éloquentes auraient dû procurer la liberté à Pelisson, et il n'en fut resserré que plus étroitement. On lui retira l'encre et le papier. Il écrivit sur des marges de livres avec le plomb de ses vîtres, ou avec une espèce d'encre qu'il imagina en délayant de la croûte de pain brûlé, dans quelques gouttes du vin qu'on lui servait. Pelisson, privé du plaisir de s'occuper, disent les historiens de sa vie, fut réduit à la compagnie d'un Basque stupide et morne, qui ne savait que jouer de la musette. Il trouva, dans ce faible amusement, une ressource contre l'ennui. Une araignée faisait sa toile dans un soupirail qui donnait du jour à sa prison, il entreprit de l'apprivoiser. Il mit des mouches sur le bord de ce soupirail, tandis que son Basque jouait de la musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma au son de cet intsrument, elle sortait de son trou pour courir sur la proie

qu'on lui exposait. Ainsi, rappelant tou-
France. jours au même son, et mettant sa proie de proche en proche, il parvint, après un exercice de plusieurs mois, à discipliner si bien cette araignée, qu'elle partait toujours au signal, pour aller prendre une mouche au fond de la chambre, et jusques sur les genoux du prisonnier.

Louis XIV, après avoir rendu à Pelisson sa liberté, le dédommagea de sa captivité qui avait duré quatre ans, par des pensions et des places, et le chargea d'écrire son histoire.

Jean Barbeyrac, très-versé dans la science du droit qu'il professa avec distinction à Lausanne et à Groningue. Nous avons de lui plusieurs ouvrages estimés; mais il est plus particulièrement connu par les traductions et les commentaires qu'il a faits du *droit de la nature et des gens; des devoirs de l'homme et du citoyen, par* Puffendorf; *des droits de la guerre et de la paix*, par Grotius; et des *loix naturelles*, par Cumberland. Il a enrichi ces divers traités d'excellentes notes aussi estimées que la traduction.

Jean-Jacques d'Ortous de Mairan, un des membres les plus illustres de l'acadé-

mie des sciences et de l'académie française. Il succéda à Fontenelle dans la place de secrétaire perpétuel de cette première compagnie, et la remplit avec un succès distingué ; c'était un savant presque universel et un très-habile écrivain. De tous les différens ouvrages qu'il a produits, les plus estimés sont *sa dissertation sur la glace, son traité historique et physique de l'aurore boréale, et ses lettres au père Parennin*, contenant diverses questions sur la Chine. C'est à lui que l'académie de Béziers doit son établissement. France.

A ces noms, je joins celui de Vaniere, jésuite né à Causses près de Béziers. Il sera toujours compté parmi les poètes qui ont fait revivre la langue des Romains avec toutes ses beautés. Dans son *Prædium rusticum*, ou maison rustique, la peinture naïve des amusemens et des travaux champêtres a tous les agrémens qu'on peut désirer, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus dans ce poème, ou de la richesse et de la vivacité de l'imagination, ou de l'éclat et de l'harmonie de la poésie, ou du choix et de la pureté des expressions. Le célèbre Santeuil, après avoir lu les deux petits poèmes des *étangs* et des *colombiers*, par lesquels le père Vanière annonça son talent,

France.

ne fit pas difficulté de dire que *ce nouveau venu les avait tous dérangés sur le Parnasse.*

Au nord-est de Béziers, est le village de *Gabian.* A quelque distance de cet endroit, est une petite montagne appelée la *Montagne des Diamans*; où l'on trouve des cristaux à facettes, qui coupent le verre comme le diamant même. On en découvre en plus grande quantité, lorsque la terre a été labourée et qu'il a plu ; au lever du soleil on les voit briller comme des étoiles le long des sillons et parmi les buissons. Il y a aussi dans ce terroir des mines de charbon de terre et de vitriol, et de ces sortes de pierres que les naturalistes appellent *belemnites.*

Mais de toutes les curiosités naturelles que l'on voit dans ce pays, la fontaine d'*huile pétrole* est la plus singulière et la seule de cette espèce que l'on connaisse en France. Cette huile médicinale est nommée pétrole, parce qu'elle sort d'un rocher. La source est à mille pas du village de Gabian, sur le bord d'un ruisseau, dans un vallon fermé par deux petites montagnes; elle se rend par des conduits souterrains avec l'eau sur laquelle elle surnage, dans un bassin enfermé par un bâtiment. On

ramasse ordinairement tous les huit jours le *pétrole*, et on le met dans un baril, où on le laisse rasseoir quelques momens, afin que l'eau s'en sépare. On croit que cette source fut découverte en 1608. L'huile qu'elle donne est employée utilement pour la brûlure, les plaies, la colique, les vers des enfans, les douleurs des nouvelles accouchées, les enclouûres des chevaux, etc. France.

Trois heures suffirent pour faire la route de Béziers à Narbonne. Le blé qui croît dans son territoire, passe pour être le meilleur de toute la province; il est très-recherché pour les semailles. Les vins y sont en petite quantité, mais fort bons, et les récoltes d'huile très-abondantes. On y cultive avec succès des mûriers; on y recueille du salicot, et on y fait beaucoup de sel. Les environs de Narbonne produisent beaucoup de miel. Dans la partie méridionale, il y a des montagnes connues sous le nom de Corbières, où l'on trouve des carrières d'assez beaux marbres tachetés de jaune et de blanc sur un fond violet. Ce fut dans ces montagnes que Charles Martel battit complètement les Sarrasins en 737.

Ce fut l'an de Rome, 686, soixante-sept ans avant l'ère chrétienne, peu de temps

France. avant l'arrivée de César dans les Gaules, que les Romains y établirent une colonie. On n'ignore pas que pour adoucir la peine que pouvait causer aux colons romains, l'éloignement de leur patrie, et pour leur donner lieu de conserver le souvenir de leur origine, les triumvirs députés par le sénat de Rome, avaient soin de faire construire dans les nouvelles colonies, les mêmes édifices publics qui décoraient la capitale de l'empire. C'est ce qu'ils firent dans Narbonne, où l'on vit bientôt s'élever un capitole, un amphithéâtre, des temples, des cirques, un palais, etc.

La ville de Narbonne a environ dix mille habitans. Le canal de la *Robine* la divise en deux parties, le bourg et la cité, qui communiquent l'une à l'autre par trois ponts. L'église cathédrale est située dans la cité : c'est un édifice remarquable par la hauteur de ses voûtes et la hardiesse de sa construction : on voit dans cette église plusieurs tombeaux de marbre. Le palais de l'archevêque est une espèce de forteresse, le jardin est vaste et beau ; on y remarque un antique et magnifique tombeau de marbre blanc, et une niche aussi de marbre, au travers de laquelle les prêtres du paganisme

rendaient les oracles par un trou carré qui paraît au milieu de cette niche. France.

Auprès de cette ville, dans le terroir de Lioure, il y a cinq abîmes d'eau d'une profondeur extraordinaire : des bouillons de leurs eaux se forme un canal qui se joint à celui de la Robine, la bute qui environne ces gouffres, tremble sous les pieds de ceux qui ont la curieuse hardiesse de les aller voir : au reste, ces abîmes sont fort poissonneux, et les paysans des environs y vont souvent pêcher.

A une lieu d'Aleth, qui n'a rien de remarquable, on trouve sur la rivière d'Aude la ville de Limoux, dont les environs sont très-agréables. C'est une petite commune, mais l'une des plus commerçantes après Carcassonne, et extrêmement peuplée; elle a beaucoup de manufactures de draps, et ses vins blancs sont les plus délicats et les plus estimés de ces contrées.

Le territoire que nous avons traversé pour nous rendre ensuite à Carcassone, est montagneux, assez fertile, et presque partout couvert d'oliviers. L'olivier est un arbre riche : heureuses les contrées qui le possèdent et le climat qui le fait naître : mais sa forme peu agréable, sa feuille

France. petite et assez rare, sa verdure pâle et grisâtre, le rendent peu propre à l'ornement du paysage, et il faut toute la beauté du ciel pour effacer la monotonie qu'il répand sur le site; mais cela n'est pas général, partout où le sol est couvert des vignes, dont les ceps élevés, alignés et palissadés, donnent à la campagne l'élégance que l'on retrouve à peine dans les jardins les mieux arrangés, partout où les rivières arrosent en serpentant les vallons embellis de fleurs et de verdure pendant presque toutes les saisons de l'année; je doute que la nature offre nulle part un spectacle plus enchanteur et se développe avec plus de grâces et d'harmonie. C'est, par exemple, au milieu d'un bassin semblable, que Carcassonne semble respirer; je dis respirer, car toute ville où le commerce, l'industrie et les arts utiles sont en honneur, a vraiment une vie, et chaque maison à son langage, son éloquence, que l'homme sensible, que l'ami de la patrie et de l'humanité entendent à merveille.

L'Aude la divise en haute et basse ville; un fort beau pont en assure la communication. La haute qu'on appelle la cité, est située sur un grand plateau et entourée de

tous les côtés par la ville basse. C'est dans la cité qu'on voit la cathédrale et l'ancien château. La ville basse est moderne, les rues en sont larges, alignées, propres, saines, et constamment rafraichies par les eaux de l'Aude, que les aqueducs y distribuent. Toutes ces rues se coupent à angles droits; les maisons sont élégantes et bien bâties. La place publique est vaste, elle forme un carré long, et est décorée d'une fontaine en cailloutage ou rocaille, au haut de laquelle on voit un Neptune sur son char traîné par quatre chevaux marins qui semblent sortir du rocher. Les manufactures de draps, dont les métiers occupent une quantité considérable d'ouvriers, répandent l'aisance dans une population de seize mille citoyens. Les promenades sont délicieuses, tous les quais sont bordés d'arbres. La maison commune est d'une fort bonne construction.

France.

Castelnaudary, où nous nous sommes rendus en quittant Carcassonne, quoique moderne, est moins agréable, et n'offre rien de curieux que les différens bassins du canal qui se trouvent dans ses environs. Ce fut sous ses murs que se donna la fameuse bataille qui eut lieu le premier sep-

tembre 1632, et où l'infortuné duc de
France. Montmorenci fut fait prisonnier.

La ville de Carcassonne, à proprement parler, n'est qu'une manufacture de draps très-estimés; mais ce qui a considérablement augmenté ce commerce, c'est ce *canal royal* qui joint la Méditerranée à l'Océan, ouvrage admirable qui efface les monumens les plus vantés de l'antiquité. Quelques historiens rapportent que les Romains avaient formé plusieurs fois le projet de cette jonction des deux mers : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y pensa du temps de Charlemagne, et de François I.er : on s'en occupa sérieusement sous le règne de Henri IV, en 1538; mais l'honneur en était réservé au beau siècle de Louis XIV.

Pierre-Paul de *Riquet* ou *Riqueti*, né à Béziers, forma l'utile projet de ce canal, et eut la gloire de l'exécuter avec succès : il y fit travailler depuis l'an 1666, jusqu'en 1680, qu'il fut conduit à son entière perfection : mais il mourut cette même année, et l'essai ne s'en fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils. Par le moyen de ce canal, les barques marchandes arrivent sans danger dans l'es-

pace de onze jours, de l'Océan à la Méditerranée, c'est-à-dire, qu'elles font cent soixante-quatre lieues de chemin. France.

Tout est merveilleux dans cet ouvrage, les seules difficultés vaincues étonnent le génie. On avait reconnu, en prenant les niveaux, que le coteau de Naurouse, près de Castelnaudary, était élevé de plus de cent toises au-dessus de l'Océan, et de la Méditerranée; on en fit le point de partage des eaux qui vont partie à l'Océan, et partie à la Méditerranée. Pour établir la communication des mers par ce canal, on se servit de la Garonne, depuis la tour de Cordouan, fameux phare à l'embouchure de ce fleuve dans l'Océan, jusqu'à Toulouse. De là on monte par le canal et par des écluses, les trente-deux toises d'élévation qui sont entre la Garonne et Naurouse, dans un espace de vingt-huit mille deux cent soixante-dix-neuf toises; ensuite l'on descend par un autre canal, et par plusieurs écluses, plus de cent toises de pente qu'il y a depuis Naurouse jusqu'à la Méditerranée, pendant l'espace de cent treize mille neuf cent quatre-vingt-sept toises; ce qui fait en tout cent quarante-deux mille deux

cent soixante-six toises, et revient à plus de soixante-dix lieues de France.

France.

Les principales difficultés qui se rencontrèrent dans l'exécution de ce magnifique ouvrage, furent qu'il n'y avait à Naurouse qu'une petite fontaine, et qu'il fallait cependant trouver cinq ou six mille pouces d'eaux coulantes; les conduire par une rigole à Naurouse, trouver ensuite une route pour le canal, depuis Naurouse jusqu'à la Méditerranée. Il fallut remédier à l'inégalité du terrain par un grand nombre d'écluses; escarper, abattre ou percer des rochers ou des montagnes, éviter des torrens ou des rivières, ou les traverser par des ponts, ou les recevoir avec tout ce que leurs eaux entraînent; enfin, il fallut faire un port au bout du canal dans la Méditerranée. Ainsi, on fut obligé d'excaver plus de deux millions de toises cubes de terre, et plus de cinq cent mille de rocher, de construire cent quatre écluses, seize chaussées, ving-quatre épanchoirs et beaucoup de ponts, ce qui consomma une quantité infinie de pierres et de bois; surtout si l'on y comprend plus de quarante mille toises cubes de bâtimens, sans néanmoins comprendre dans tous ces ouvrages

les moles et les quais du port de Cette, qui sont par eux-mêmes des ouvrages immenses. Il fallut encore trouver les moyens d'avoir en tout temps dans ce canal plus d'un million de toises cubes d'eau, et plus de six cent mille de réserve dans le bassin de *St.-Ferréol*, pour servir dans les sécheresses, et pouvoir nourrir le point de partage.

France.

Le port de Cette, situé sur la Méditerranée, est joint par un canal à l'étang de *Them*, où le canal a son embouchure, et où à proprement parler il commence. A huit lieues ou environ de cet endroit, on arrive sous les murs de la ville de Béziers, et l'on voit en perspective huit écluses accolées ensemble, que l'on nomme de *Sonscraignes* ou de Béziers : elles servent pour s'élever à soixante-six pieds de hauteur, laquelle hauteur est divisée proportionnellement entre ces huit écluses. Ce bâtiment a cent cinquante-six toises de long et treize de haut. Il est construit sur une ligne droite et revêtu de pierre de taille, comme le sont toutes les autres écluses jusqu'auprès de Toulouse. Quand toutes les portes de ces huit écluses sont ouvertes, la chute des

France.

eaux y forme la plus belle cascade qu'on puisse imaginer.

A une bonne lieue de ces écluses, on trouve le *Malpas*, où l'on croit voguer sous la terre, et qui mérite d'être exactement observé. C'est une montagne de *tap* aussi dur que le roc, de treize ou quatorze toises de haut, sur trois cent sept de large, et située à l'endroit où il fallait nécessairement que passât le canal. Après que M. Riquet eût fait excaver cette montagne de chaque côté, de quarante-cinq ou cinquante pieds de profondeur, dans l'étendue de cent quarante toises, il reconnut qu'elle était *tout-d'un-coup*, comme parlent les ouvriers, et fort solide. C'est ce qui le détermina à faire percer les quatre-vingts toises qui restaient ; et comptant sur la solidité du tap, il forma son canal, et laissa la voûte se soutenir par elle-même. Dans la suite, comme il se détachait de temps en temps de la voûte, des morceaux qui auraient pu causer des accidens fâcheux, on fit sur cette voûte un centre de charpente. Cependant on observa que les bois se pourrissant, devenaient insuffisans pour empêcher la chute des morceaux de tap : d'ailleurs, on craignit avec raison que les morceaux de

de bois se trouvant en cet état, ne se détachassent d'eux-mêmes et ne nuisissent aux passans. Cette considération fit prendre le parti de voûter cette ouverture en pierres de taille. On commença d'abord par son entrée du côté de Béziers, et peu à peu, on poussa l'ouvrage aussi avant qu'on le jugea nécessaire. France.

Cette voûte est perfectionnée dans l'étendue de soixante-neuf toises, et dans cet espace, il y a de milieu en milieu, des chaînes de douze pieds, qui sont faites de plus grosses pierres de taille que le reste de la voûte. Sur ces chaînes, sont élevées des murailles, jusqu'au déblai qui avait été fait de la montagne. Dans chacun de ces murs de refend, on a pratiqué des portes pour pouvoir, en cas de besoin, aller passer par dessus la voûte. Il reste vingt-six toises de terrain qui ne sont point voûtées. Mais dans cette partie, le tap se soutient aussi bien qu'une voûte, on n'a pas jugé à propos d'y ajouter aucun nouvel ouvrage. Cette voûte porte au-dessus, environ huit toises et demie de rocher, couvert d'un peu de terre cultivée, et plantée d'oliviers. Pour éviter les éboulemens, on a donné un grand talus sur les entrées.

France. Celle qui est du côté de Béziers, a la forme d'un toit pavé de gros moellons. On doit croire qu'on prendra la même précaution pour la sortie, lorsqu'on achèvera cette route. Quelques personnes intelligentes prétendent qu'en construisant cet ouvrage, on aurait mieux fait de percer entièrement la montagne. Les parties qui ont été excavées étant fort profondes, et ayant été coupées presque à-plomb, il s'y fait souvent des éboulemens qui remplissent le canal, et qui sont très-difficiles à enlever.

Dans la partie qui traverse la montagne, on a fait, à la droite du canal, en venant de Béziers, une banquette de maçonnerie, de quatre pieds de large pour le tirage.

Au travers du *Malpas*, dans l'endroit où passe le canal, six toises au-dessous de sa base, est un autre canal qui coupe obliquement le premier, et qui a cinq ou six pieds de large, et quelquefois dix pieds de hauteur. Il est revêtu de maçonnerie jusqu'à la naissance de sa voûte, qui n'est faite que de grosses pierres, lesquelles, de bout en bout, s'archoutent l'une à l'autre. Pour tirer avantage de ce petit canal, on a pratiqué un puits dans celui de la navigation; ce puits est garni d'une porte

qui, étant ouverte, laisse écouler ses eaux dans le canal inférieur, et facilite ainsi les moyens de le nettoyer. On trouve, dans la montagne de Malpas, plusieurs autres puits qui descendent dans ce second canal, et qui, sans doute, ont été de quelque usage dans le temps de sa construction. Au reste, ce canal inférieur a été fait par les Romains, dit-on, pour dessécher l'*étang de Montalis* qui est aujourd'hui une plaine très-fertile.

France.

A une petite distance de la paroisse de *Polhes*, le canal est coupé dans le rocher, sur la longueur de sept à huit cent toises. Il est encore de même en baucoup d'autres endroits, surtout dans la plaine d'*Argilles*, qui est toute de roc plus dur que le marbre, et qu'il a fallu cependant excaver de plus de dix-huit pieds de profondeur, sur la longueur de plus de deux mille toises. Ces excavations ont été absolument nécessaires pour trouver le niveau du canal.

Ce niveau se soutient, et l'on arrive à la rivière de *Cesse*, sur laquelle le canal est porté au moyen d'un pont de trois arcades. Cet ouvrage également hardi et bien entendu, n'est pas le seul en ce genre, qu'on ait été obligé de faire dans l'étendue du

France.

canal, tant pour donner des écoulemens aux eaux des rivières et des ruisseaux dont le cours couperait le canal, que pour empêcher que dans des temps d'orages, ces rivières enflées et chargées de terre ne dégradent ou n'ensablent le canal.

En continuant la visite du canal, à cinq mille deux cent cinq toises du pont de *Cesse*, on trouve le pont de *Repudre*, sur lequel le canal est porté. Le *Repudre* est un torrent fort dangereux dans le temps des inondations. Il descend des montagnes du territoire de St.-Pons, et se jette dans la rivière d'Aude, à quelque distance au-dessous du pont dont je viens de parler. Ce pont, avec ses épaulemens, a soixante-huit toises de long sur treize de large, y compris les mêmes épaulemens, huit et demi sur la voûte, et sept de haut depuis le ferme. L'arche sous laquelle passe le Repudre, a cinq toises de large et deux d'élévation, et soutient partout sept à huit pieds d'eau au-dessus. Cet édifice, fait avec beaucoup de goût et d'intelligence, est tout de pierre de taille très-dure.

Près de Castelnaudary, est le coteau de *Naurouse*, qui, comme je l'ai déjà dit, est le point de partage des eaux qui vont se

France.

rendre, partie à l'Océan et partie à la Méditerranée. Lors de la construction du canal, on y excava dans le roc, un bassin de figure octogone et oblongue, de deux cents toises de long sur cent cinquante de large, de soixante-huit toises à chaque côté, et de cinq cent quarante-quatre de pourtour. On enleva, pour former ce bassin, plus de vingt-sept mille toises cubes de rocher, et il fallut plus de mille toises cubes de maçonnerie, pour faire le quai qui est à l'entour, et qui était tout revêtu de pierre de taille; mais comme les vents agitaient trop violemment les barques dans ce bassin, et que cet ouvrage fut d'ailleurs regardé comme peu utile, on le laissa altérer.

Près de ce même bassin, on a coupé un canal dont les eaux sont soutenues par deux écluses, dont l'une descend à l'Océan, et l'autre à la Méditerranée. Quant au bassin, on y a conservé seulement un canal pour le passage seulement des eaux des rigoles, dont je donnerai nécessairement le détail.

Pour nourrir ce point de partage, on a fait une recherche exacte des eaux qui sont dans la montagne Noire, où plusieurs

France.

petites rivières prennent leur source. Au moyen d'un travail des mieux entendus, on a rassemblé la plus grande partie de ces eaux dans un réservoir, à *Saint-Fériol*. Ce qui reste de ces mêmes eaux est conduit à la rivière de *Sor;* ensuite, par deux rigoles qui bientôt se réunissent en une seule, à une lieue au-dessus de Revel, toutes ces eaux sont conduites au point de partage qu'elles viennent alimenter.

La rigole de la montagne a neuf mille cinq cent dix-neuf toises de long. Cette rigole qui est presque toute enclavée dans des rochers escarpés, reçoit, au moyen de plusieurs chaussées bien bâties, les rivières de *Coudières*, d'*Alsace*, de *Cantmerle*, de *Bernasson*, de *Lampy*, de *Lampillon* et de *Rieutort*. Les eaux de cette rivière, ainsi soutenues, fournissent par une gorge, celles qui sont nécessaires pour l'entretien de la rigole de la plaine, et ces dernières eaux se réunissent à la riviere de *Sor*. Le surplus passé par la voûte d'*Estamaze*, percée en 1687, au travers de la montagne de ce nom, et va se jeter dans le réservoir de Saint-Fériol, formé dans le lit de la rivière de *Landot*.

Quant à la rigole de la plaine, elle a

vingt-deux mille huit cent soixante-deux toises de longueur sur une base de deux toises ; et quand cette rigole est bien entretenue, elle a quatre toises et demie de superficie. Elle est navigable par de petits bateaux, depuis le bassin de Revel jusqu'au Naurouse, ce qui est d'un très-grand avantage pour la petite ville de Revel et ses environs, qui sont très fertiles. Ces deux rigoles, c'est-à-dire, celle de la montagne et celle de la plaine, se joignent au-dessus de Revel. France.

Les eaux du réservoir de Saint-Fériol sont arrêtées et soutenues entre deux montagnes par une chaussée de vingt-deux toises de hauteur, et de quatre cents toises de long. Cette chaussée est composée de trois grandes murailles, et de deux voûtes de maçonnerie, et outre cela, d'un terrassement entre ces trois murailles espacées de l'une à l'autre de cinqnante pieds. Sur le terrassement depuis le mur qui est du côté du réservoir jusqu'au second mur, on a fait un pavé de gros moellon, capable de résister à l'agitation des vagues qui viennent y flotter, lorsque le réservoir est plein. Depuis, on a exhaussé le premier

France.

mur, ce qui empêche les eaux de flotter sur ce terrassement.

Ce fameux canal finit à une lieue de Toulouse, et se jette dans la Garonne qui va se perdre dans l'Océan; monument qui suffirait seul pour immortaliser notre nation et le règne de Louis le Grand.

Le maréchal de Vauban, qui connaissait, peut-être mieux que personne la grandeur du projet et l'importance du canal du Languedoc, conçut le dessein de faire un second réservoir d'eau encore plus grand que celui de Saint-Fériol, et il en fit même le tracé. Il pensa, de plus, à élargir ce canal, et à en agrandir toutes les écluses, afin que toutes les galères pussent y passer d'une mer à l'autre. Pourquoi un projet si beau, si glorieux et si avantageux à la nation n'a-t-il point été exécuté?

Mais revenons. Avignonet, près de la rivière de Lers, au nord de Castelnaudary, est une petite ville connue dans l'histoire, par le massacre que les Albigeois y firent l'an 1242, de cinq inquisiteurs.

La ville de Lavaur, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien qui mérite l'attention du voyageur.

La ville de Castres est située au confluent

des rivières d'Agout et de Thoret. Le calvinisme y fit de grands progrès au milieu du seizième siècle. Le palais épiscopal est une très-belle maison bâtie sur les dessins d'Hardouin - Mansard. Les jardins ont dû coûter des sommes immenses à cause de l'inégalité du terrain ; mais aussi il y en a peu qui offrent plus de beautés. Cette ville renferme environ neuf mille habitans ; c'est une des plus commerçantes de la province, par les diverses étoffes de laine qu'on y fabrique.

France.

Deux curiosités d'histoire naturelle, très-intéressantes, qui sont à une lieue de Castres, près le village de la *Raquette*, fixent l'attention du voyageur. La première est le roc qui tremble. C'est un rocher d'un poids et d'une masse énorme, fait en forme d'œuf, et d'une hauteur considérable. Il a vingt-six pieds dans sa plus grande largeur, et au moins douze à sa base. Lorsqu'on le pousse avec un bâton, ou qu'un homme robuste pose la main dessus, le rocher remue sensiblement et se balance. Il est placé entre une infinité d'autres masses de la même espèce dont quelques-unes sont couvertes de terre et cultivées.

Au milieu de ces rochers, on voit l'en-

France.

trée d'une grotte souterraine de vingt-huit pieds de long sur dix de largeur et quinze de hauteur. C'est-là, dit-on, que Saint-Dominique, lors de la persécution des Albigeois, allait faire ses prières et ses méditations. Cette grotte est éclairée par des fentes et des jours ménagés au milieu du rocher même. Elle présente de toutes parts des pointes qui forment des figures bizarres, mais le coup-d'œil en est singulier et assez agréable. Plus loin sont des caves ou allées tout-à-fait obscures; on ne peut s'y conduire qu'avec des flambeaux : mais le coup-d'œil en est encore plus extraordinaire et plus remarquable.

La ville d'Albi est avantageusement située sur un tertre, au pied duquel coule la rivière de Tarn. Ce qu'il y a de beau à voir dans l'intérieur, c'est la cathédrale; elle est grande et bien décorée, la voûte est peinte en or et en azur, et le chœur digne d'admiration. Le palais de l'archevêque mérite d'être vu. La ville d'Albi contient euviron dix mille habitans, et a quelques petites manufactures.

En parcourant ces différentes villes, nous approchions de Toulouse, digne du long séjour que nous y avons fait. Cette ville

est située sur la rive droite de la Garonne, à la fin du canal. Quelques auteurs en font remonter l'origine à plus de treize siècles avant l'ère chrétienne. Quoi qu'il en soit, quelques siécles après l'époque de cette prétendue fondation, la ville de Toulouse fut la capitale des *Volces Tectosàges*. Ces peuples gaulois étaient braves, ils devinrent conquérans et voyageurs, et se signalèrent par des exploits vraiment étonnans. On montre encore les lieux qu'occupaient deux châteaux bâtis par les Tectosages, et qui sont aux deux extrémités de la ville. Le premier est à la porte que l'on appelle le *Basacle*. Il y a actuellement, dans cet endroit, un très-beau moulin à seize meules, que la Garonne fait tourner, étant retenue par une digue courte, mais très-forte. Ces seize meules vont toujours sans qu'on entende, comme partout ailleurs, le tintamarre des roues et des meules. On voit descendre les bateaux par le pas de la navigation qui est le long de la chaussée, près du Basacle, mais avec une si grande vitesse, qu'on les croit engloutis lorsqu'ils sont au pied de la cascade, parce que la rapidité de l'eau y forme de gros bouillons qui, s'élevant plus de six pieds par-

France.

France.

dessus, font faire aux bateaux des mouvemens extraordinaires.

Ce moulin est remarquable par sa grandeur et sa fabrique. Les roues qui font tourner les arbres y sont attachées de niveau, et tournent dans des cylindres verticaux, où l'eau tombant les oblige à se mouvoir. Chaque meule peut moudre quarante ou cinquante septiers de grain par jour. Tout près de ces meules, mais dans un endroit séparé, sont quatre moulins à foulon qui agissent aussi par la chute des eaux de la Garonne. Les roues du moulin du Basacle ont environ trois pieds de diamètre extérieur, et huit pouces d'épaisseur; elles sont de bois, coupées obliquement et en arrondissant. L'extérieur est cerclé de fer haut et bas, et les cylindres dans lesquels elles se meuvent, sont composés de plusieurs pièces jointes ensemble comme les douelles d'un muid.

Il ne reste presque plus à Toulouse aucun vestige des monumens superbes dont les Romains avaient décoré cette ville. On connaît l'acharnement barbare que les Visigoths mirent à détruire tout ce qui pouvait retracer le souvenir d'une nation impérieuse, pour laquelle leur haine égalait au

moins leur indifférence pour les arts. Ils détruisirent donc à Toulouse, comme ailleurs, tout ce que les Romains et les Toulousains, à leur imitation, y avaient élevé. On ignore même aujourd'hui les lieux où ces édifices ont existé, et sans quelque débris que l'on aperçoit encore, on ne pourrait pas déterminer davantage où était l'amphithéâtre, l'un des plus grands cependant que l'on aurait vu dans les Gaules, s'il eût été terminé.

France.

Quand on examine Toulouse, on ne conçoit pas comment elle n'est pas la ville la plus commerçante de la France; car on chercherait vainement une situation plus avantageuse. Bâtie sur le bord d'un grand fleuve, presque à l'embouchure du fameux canal de Languedoc, pouvant ainsi embrasser les deux mers, elle devrait depuis long-temps le disputer à Lyon, à Bordeaux et aux autres villes commerçantes : et cependant avec tant d'avantages, avec une population de cinquante à soixante mille ames, avec un territoire fertile, un beau ciel, des bras et de l'intelligence, c'est, de toutes les villes, la plus morne, la plus apathique, la moins riche. Nulle industrie, nulle activité, nul négoce; et si Toulouse, par son voisinage avec l'Espagne, n'en tirait pas

France.

quelques laines, s'il ne sortait pas de ses indigentes fabriques quelques tapisseries de Bergame, et quelques petites et misérables étoffes de soie et de laine, le commerce ne ferait pas entrer dans cette ville dix mille francs par an.

Du temps des Tectosages, on voyait au milieu de la ville, un temple fameux dédié à Apollon. C'était là qu'on gardait sous le nom *d'or de Toulouse* ces trésors dont parlent Justin, Strabon, et plusieurs anciens auteurs. On fait remonter l'origine de l'église cathédrale de Toulouse jusqu'à l'époque de la conversion de l'empereur Constantin, dans le quatrième siècle, mais on n'y trouve plus aucun monument de cette époque. Elle a été entièrement rebâtie, peut-être même plusieurs fois; le chœur est beau, clair et élevé; il est dommage que la nef n'y réponde pas. Il y a dans le clocher de cette église une cloche d'un poids énorme, elle pèse cinq cents quintaux, c'est-à-dire, cinquante mille livres.

Les églises de la *Daurade* et de *St. Sernin* renfermaient au seizième siècle, les monumens les plus précieux des premiers temps du christianisme, et même quelques traces de celui du paganisme. L'une et l'au-

tre, avaient été des temples d'idoles, et ce n'est que sous l'empire d'Honorius, qu'elles furent consacrées au vrai dieu. Celle de la *Daurade* était alors un temple dédié à Pallas : une partie des murailles, le chœur et le fond de l'église même, étaient encore au seizième siècle les mêmes qui avaient servi au temple. Les caveaux placés sous le grand autel, avaient été employés pour les oracles; et les ornemens d'architecture, ainsi que les colonnes de pierre, annonçaient que cet édifice avait été construit avant les siècles d'ignorance et de barbarie qui préparèrent la chute de l'empire romain.

France.

L'église des carmes est belle et vaste; on y voit un ancien tableau représentant le roi Charles VI incliné devant une image de la Vierge, et accompagné de sept seigneurs armés comme lui de pied en cap, hors la tête. Il paraît que ce sont de vrais portraits. Les noms de ceux qu'ils représentent sont à leurs pieds. Tous portent des bandelettes sur lesquelles est écrit le mot *Espérance*. On sait que ce tableau fut placé dans cette église à l'occasion d'un vœu que fit Charles VI, après s'être égaré en chassant dans la forêt de Boucônne près de Toulouse. Il passa toute la nuit sans

France.

savoir où il était, et fort inquiet. Dans cette situation, il eut recours à *Notre-Dame-de-Bonne-Espérance*, à laquelle était apparemment dédiée une chapelle de cette église. A la pointe du jour, les seigneurs de sa suite et ses gens l'ayant rejoint, il accomplit son vœu, et forma une espèce d'ordre de l'*Espérance* qui n'a pas subsisté.

Comme toutes les villes anciennes, Toulouse n'a que quelques quartiers agréables, et ce sont les plus modernes. Tout le reste n'est qu'un amas confus de vieilles maisons mal construites, sans goût, sans agrément, sans architecture et dont les communications ne sont assurées que par une foule de vilaines rues sales, tortueuses et étroites.

Les places de Toulouse n'ont rien de bien magnifique, quoique les bâtimens qui les entourent soient d'un meilleur style que ceux du reste de la ville. C'est sur une de ces places, que se trouve la maison commune, que l'on appelait le *Capitole*. Il y avait un peu d'esprit gascon dans cette dénomination fastueuse, surtout à considérer le bâtiment en lui-même, qui ne répond guère à cette majestueuse dénomination. L'architecture en est mesquine : on a feint le marbre pour les colonnes et les entablemens, et ce n'est

n'est que du mauvais stuc. Dans l'intérieur il règne un peu plus de magnificence. France.

Le capitoulat était jadis la magistrature la plus recherchée par les Toulousains, et comme les habitans de la Garonne avaient jugé à propos de nommer capitole une maison de ville, il fallait bien que les magistrats eussent un titre qui répondit à celui du bâtiment. Des salles où s'assemblaient les capitouls s'appelaient consistoires. On remarque dans la plus grande, la statue en marbre blanc de la fameuse *Clémence Isaure*. La belle et longue inscription qui est au bas, explique toutes les obligations que lui a la ville de Toulouse. Cette dame, en effet lui a fait présent de plusieurs bâtimens ou terrains qui servent à des usages publics et utiles, et fut la première institutrice des jeux floraux.

Le portrait de Clémence Isaure est aussi dans une autre salle. Elle y est représentée sous la figure d'une femme couchée, qui tient un bouquet de soucis; derrière elle, sont deux enfans qui jouent des instrumens, et dans le lointain, la ville de Toulouse. Ce tableau est d'une beauté parfaite.

Au reste, l'existence de Clémence Isaure est actuellement fort contestée. Il y a sur cet

France.

article, différentes dissertations savantes, et l'on peut dire que l'une et l'autre opinion ont pour elles de grandes probabilités; quoi qu'il en soit, c'est sur ce fondement que l'académie des jeux floraux a été établie par une dame, que les dames y furent admises dès la fin du seizième siècle, en faisant les preuves convenables d'esprit, de goût et de talens.

L'un des derniers objets qui piquèrent notre curiosité à Toulouse, est le canal que l'archevêque *Brienne* a fait construire pour joindre le canal de Languedoc à la Garonne, entreprise qui devenait nécessaire pour dégager la navigation entravée par les ouvrages que l'on a faits sur le fleuve pour les moulins de Toulouse. Ce canal a été magnifiquement exécuté. Il passe sous le quai, au moyen d'une arche que l'on a pratiquée. Il est d'une belle largeur, et favorise la circulation de plusieurs barques en sens contraire. Une écluse très-ingénieusement construite, met ses eaux de niveau avec le grand canal, et cette construction moderne est un des plus beaux monumens de la province.

Le long séjour de l'inquisition à Toulouse, dont un bâtiment conservait encore le nom

il n'y a pas long-temps, les longues horreurs de cet odieux tribunal, le fréquent spectacle de ses exécutions, la sacrilége éloquence de ses prédicateurs, accoutumèrent le peuple de cette ville à cet excès de fanatisme, dont le malheureux Calas, de nos jours même, a si déplorablement senti les effets. France.

Sous le rapport des arts, peu de petites villes du pays Toulousain attirent les regards, effet ordinaire du voisinage d'une grande ville où se concentrent communément toutes les jouissances comme toutes les erreurs. Telles sont les villes de Rieux, Comminges, St. Papoul et Mirepoix. Je dois excepter le bourg de *Carlat,* devenu fameux, pour avoir été la patrie de Bayle.

A deux ou trois cents pas de la petite ville de *Bellestat,* on trouve la fontaine de *Fontestorbe,* qui est une singularité d'histoire naturelle bien remarquable. Cette source est si abondante, qu'elle forme presque seule la riviérs de *Lers,* elle est naturellement taillée en forme de grotte, grande et exhaussée. Elle a cela de singulier, qu'en été et en automne, et même dans les autres saisons, pourvu que le temps ait été sec durant plusieurs jours, elle a à toutes les

France.

heures du jour un flux et reflux, pendant lesquels elle se remplit et se vide vingt-quatre fois, de sorte qu'on peut la regarder comme une espèce de *Clepsidre*, ou horloge d'eau fabriquée par la nature elle-même. Lorsque le flux arrive, on entend un grand bruit du côté d'où viennent les eaux, qui coulent avec tant d'abondance qu'elles grossissent la rivière de Lers plus de deux lieues au-dessous.

A notre départ de Mirepoix, nous avons pris la route du Roussillon. Il semble que la nature ait pris soin de marquer elle-même la séparation de cette contrée des provinces voisines par la mer, une longue chaîne de hautes montagnes, et un chaînon de montagnes subalternes, dans lesquelles il est comme enclavé; il paraît former un pays particulier. On voit une grande plaine qui d'un côté touchant à la mer, conduit, de l'autre, vers des collines d'abord peu élevées, mais qui s'avancent tout à coup comme verticalement vers les Pyrénées, et qui tiennent au haut du *Canigou*, qu'on dirait être l'extrémité de la masse de ces montagnes.

Il n'est point dans les Pyrénées, de plus belles montagnes que celles-ci. Très-peu

présentent une roche nue et pelée, elles sont presque toutes couvertes d'arbres. La plus haute de ces montagnes et même des Pyrénées, est le *Canigou*, qui a quatorze cent cinquante-quatre toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. On l'aperçoit à plus de trente lieues de distance du côté de la France et de l'Espagne. La neige en couvre la cime pendant sept mois de l'année.

France.

Le terroir du Roussillon est, en général, très- fertile. Il produit une grande quantité de grains, de vin et de fourrage. Les oliviers sont la plus grande richesse de cette province, et les orangers y sont très- communs. On y nourrit une grande quantité de moutons, dont la chair est très délicate. Les mulets sont les seuls animaux dont on se serve pour labourer les terres. La température du climat n'y est pas partout la même; dans la plaine, on est presque brûlé des feux du soleil. Les vallées ont une température douce et modérée, et les sommets des montagnes sont exposés aux frimats de la zône glaciale, mais partout on voit presque toujours un ciel serein, beau et rarement obscurci par les nuages. Les habitans sont vifs et spirituels, sobres, attachés à la

France.

religion de leurs pères et à leurs anciens usages, bons soldats. Ils sont peu endurans, parce qu'ils sont extrêmement sensibles aux injures et aux affrons. Ceux qui vivent dans l'aisance, sont naturellement paresseux; mais le peuple ne mérite pas ce reproche. Il est actif et très-laborieux. La belle et bonne culture qu'on remarque dans les campagnes en est une preuve, même dans les contrées les plus ingrates. En voici une, par exemple, en faveur des habitans des montagnes de cette province.

Ces montagnes sont ornées de terrasses depuis les lieux bas jusqu'à une grande partie de leur élévation, dont chacune contient le terrain que la rapidité du sol précipiterait dans les rivières. Un amphithéâtre toujours vert et prolongé, frappe agréablement les yeux du voyageur. Mille petites murailles tiennent comme en suspens des arbres fruitiers et des vignes, qui jouissent, comme dans des immenses espaliers, de la chaleur du soleil. Si les eaux pluviales renversent quelques positions de ces murailles, le patient cultivateur rétablit aussitôt le frêle édifice. Si une muraille, tombant sur une muraille inférieure, entraîne la terre, les vignes et les arbres; le paysan toujours

laborieux et patient, rétablit encore la terrasse, rapporte de la terre, replante sa vigne et substitue de nouveaux arbres. C'est ainsi qu'il entretient, par un travail pénible et redoublé la belle culture du sol le plus ingrat. Quelquefois il s'empare d'un trou à travers des roches toutes nues, le remplit de terre, y plante un arbre fruitier, un olivier, un cep de vigne. Malgré le nombre, la difficulté et la variété des travaux, le robuste montagnard suffit à la culture de ses collines, de ses terrasses, de ses précipices, et vient encore au secours du riche cultivateur de la plaine.

France.

Le meilleur commerce qui se fasse en Roussillon, est celui des laines : ce sont les plus belles et les plus fines de la France. Le miel y est aussi excellent, il passe sous le nom de miel de Narbonne.

La principale ville de cette province est *Perpignan*. Elle est située en partie sur une colline peu élevée, en partie dans la plaine, à deux lieues de la mer, et sur les bords des rivières de la *Basse* et de la *Tet*. Les remparts sont fort beaux, très-bien entretenus. Cette promenade est embellie par les vues pittoresques qu'on y découvre de toutes parts. Les belles rues y sont en très-

France. petit nombre, la plus part sont étroites, et mal alignées. On a toujours mis Perpignan au nombre des plus fortes places de la France. Les fortifications qu'on y voit, portent l'empreinte des différens temps où elles ont été construites. C'est là que les ingénieurs vont étudier les divers genres de fortifications de tous les siècles de notre gouvernement.

L'Eglise cathédrale de cette ville, est un grand et superbe vaisseau à une seule nef et sans piliers : en y entrant, on est frappé de la hardiesse de la voûte ; c'est, dit-on, la plus belle de ce genre qu'il y ait en France. Il n'y a pas de ville où l'on s'attache plus que dans celle-ci, à décorer, à illuminer les églises. Ce goût doit faire aimer aux habitans les fêtes et les cérémonies religieuses. Aussi fait-on beaucoup de processions dans cette ville. La plus curieuse était celle connue sous le nom de flagellans. Elle a cessé d'avoir lieu.

Ces flagellans étaient vêtus de blanc ; ils portaient une grande capuche de quatre à cinq pieds de haut, terminée en pain de sucre, qui laisse tomber sur le visage un linge percé de trois trous ; un corset, un jupon court et bouffant : ce dernier

quelquefois avec trois rangs de falbalas, et quelquefois l'un et l'autre bordés de rubans noirs, et des souliers blancs. Ce corset avait sur le dos une très-large ouverture, où la peau paraissait à nu; c'est sur cette partie qu'ils frappaient avec une discipline de fil, grande et épaisse, armée de petites étoiles d'argent. Le sang coulait, et c'était un titre d'honneur que d'en avoir beaucoup sur les falbalas. On jouait souvent ce rôle par partie de plaisir, pour faire la cour à une maîtresse. On mettait une grâce particulière à se frapper, et l'on redoublait, lorsqu'on se trouvait devant des femmes à qui l'on voulait faire une galanterie. Les femmes étaient flattées; le peuple applaudissait; les étrangers regardaient avec surprise; le grand nombre, avec plaisir; les gens sensés gémissaient, et couraient cependant pour voir ce spectacle. Tel est l'empire qu'ont sur tous les hommes l'habitude et l'attachement aux anciens usages.

France.

Les habitans de Perpignan, et en général de tout le Roussillon, aiment singulièrement la danse, et s'y livrent avec excès. Je m'arrêterai seulement un instant aux danses publiques, qui sont les danses de la

province; elles se tiennent dans les places, au son des instrumens du pays, c'est-à-dire, d'une cornemuse, d'un tambourin, d'un flageolet et quatre ou cinq haut-bois. Elles font partie de toutes les fêtes publiques, dans les villes, dans les villages, même dans les hameaux, et durent ordinairement trois jours. Elles ont lieu encore dans la belle saison, les jours de fêtes.

France.

Les danses de cette province sont de différentes espèces. Les bals publics s'ouvrent ordinairement par une danse grave et sérieuse, où un certain nombre de femmes, à la file, se promènent d'un pas mesuré. Elles sont conduites par deux hommes qui jettent, dans certains momens, de l'eau rose qu'ils portent à la main, dans un petit verre à plusieurs petits goulots, orné de rubans. La file se rompt de temps en temps, et l'on forme des ronds.

Une autre danse qui succède à celle-ci, et où chaque femme a son danseur, est très-vive, mais monotone par son uniformité. Elle consite à tourner toujours en cercle, en sautant en cadence; les hommes, à reculons, suivis chacun de sa danseuse; on finit par se réunir en rond, et chaque rond se termine par un saut, où le dan-

seur enlève sa danseuse très-haut, quelquefois au-dessus de sa tête, et quelquefois l'asseoit sur son épaule. France.

Il y a encore une autre danse qui est beaucoup plus vive et plus animée, celle des *Sigadilles*. Ce sont de petits couplets ou airs détachés, fort courts, dont la mesure est très-vive. On ne peut la suivre que par beaucoup de vitesse et de légéreté, et par des mouvemens précipités. A la fin de chaque couplet, on enlève les danseuses, par des sauts pareils à ceux dont je viens de parler.

Ces danses font partie des fêtes que la ville de Perpignan donne dans les grandes occasions. On entoure alors la place de l'hôtel-de-ville, d'une enceinte de bois d'environ vingt pieds de haut; on la couvre de décorations destinées à cet objet. On place aux quatre angles extérieurs, quatre fontaines de vin, et l'on met un grand nombre de musiciens du pays sur un échafaud orné de même que l'enceinte. Vingt-quatre femmes d'artisans, habillées très-proprement à la Catalane, et un nombre pareil d'hommes de leur état, sont chargés par les officiers-municipaux, d'en faire les honneurs. Ces quarante-huit personnes ouvrent

France.

ce bal tous les jours, après quoi elles y reçoivent tantôt les dames, tantôt la bourgeoisie, tantôt les femmes de leur état. Il y a aussi des momens pour le peuple, et quelquefois tous les états confondus dansent ensemble.

Les jours où le bal est masqué, personne, à l'exception des quarante-huit, ne peut y être reçu qu'en habit de masque. C'est alors un très-beau coup d'œil. La place décorée, couverte d'une foule prodigieuse portant des costumes aussi variés que multipliés, éclairée d'une grande quantité de flambeaux, les croisées de la place et les balcons de l'hôtel-de-ville remplis de personnes de tout état, un mouvement vif et animé, varié, et continuel dans le milieu, forment un ensemble qui frappe agréablement les yeux du spectateur.

Si l'on suit les bords de la rivière de la *Tet*, à l'est de Perpignan, pendant l'espace d'une demi-lieue, on trouvera une tour nommée *Château-Roussillon*. C'est tout ce qui reste de l'ancienne Roscino, une des villes les plus florissantes de cette contrée, long-temps avant Jésus-Christ, et où s'assemblèrent les rois Celtes-Tectosages, qui disputèrent le passage à Annibal. Elle

devint ensuite colonie romaine ; mais elle commença à décheoir de sa grandeur, à l'époque de l'invasion des Sarrasins, et fut entièrement détruite par les Normands, en l'an 838. On trouve encore, en fouillant les terres sur lesquelles elle était située, des médailles romaines et les fondemens de grands édifices.

France.

En montant vers le nord, on arrive après avoir fait une lieue et demie de Perpignan, à la petite ville de *Rivesaltes*, située sur la rive occidentale de l'Agly ; elle est entourée de murailles avec un faubourg plus beau que la ville. La plaine fertile, au milieu de laquelle elle est bâtie, est environnée de coteaux bien cultivés. Elle est renommée par la bonté et l'abondance de ses vins, et surtout par ses vins muscats, les plus délicieux de toute l'Europe.

Une des villes les plus riches et les mieux habitées de cette province, est *Ille*, ainsi appelée de sa situation en forme d'île, entre la petite rivière du *Boulès*, et celle de la *Tet*. Cette ville est à cinq lieues et demie de Perpignan. Elle est fort jolie, bien bâtie, dans un terrain très-fertile, environnée de jardins qui produisent les meilleurs fruits de tout le Roussillon.

France.

En tirant vers le sud, on trouve à deux lieues et demie de Perpignan, sur une colline auprès de laquelle passe le *Tet*, l'ancienne ville d'Elne, autrefois très-considérable et très-florissante du temps des Romains; mais elle avait déjà perdu une partie de son étendue et de sa splendeur.

C'est sous les murs de cette ville, que campa Annibal, l'an 536 de Rome, lorsqu'il traversa les Pyrénées pour porter la guerre en Italie. C'est encore dans cette ville que l'empereur Constant, troisième fils de Constantin, fut assassiné et inhumé l'an 350 de notre ère. On lui éleva un tombeau carré, de marbre blanc, canelé par ondes, et dont la face antérieure portait le monogramme de Constantin. On l'a conservé avec soin pendant long-temps. Ce tombeau vient d'être détruit: le seul monogramme a été épargné. Il est placé contre le mur, dans le cloître de l'église. On voit encore des vestiges des remparts, des fossés, des fortifications de cette ville.

La translation de l'évêché de cette ville à Perpignan, fut l'époque de son entière ruine. Quoiqu'elle conserve encore toute son étendue, elle n'offre que des masures et des débris qui excitent d'autant plus

de regrets, qu'il est difficile de trouver une plus belle situation.

France.

En s'avançant jusqu'au bord de la mer, on trouve, à six lieues de Perpignan, la ville de *Collioure*, dans un fond, et au pied de hautes montagnes dans lesquelles elle est enclavée. Mais c'est une place très-forte, défendue par un châtaeu bâti sur une place escarpée, dont les murailles sont battues par la mer. Ses remparts sont à l'épreuve de la bombe, on y entre par une échelle.

A une petite demi-lieue de *Collioure*, est *Port-Vendres*, port sur la Méditerranée. Les Romains le nommaient *Portus Veneris*, *Port de Vénus*, du nom de cette déesse, en l'honneur de laquelle Hercule y avait fait bâtir un temple. Il était très-fréquenté dans le temps que le Roussillon appartenait à l'Espagne. Mais il est devenu impraticable pour les gros vaisseaux, soit à cause d'un rocher à fleur d'eau qui en rend l'entrée très-difficile, soit par la grande quantité de vase qui s'y est insensiblement ramassée, et qui l'a presque comblé. On ne peut cependant disconvenir que sa situation ne le rende très-important,

France. surtout dans une mer aussi orageuse que le golfe de Lyon.

Bellegarde est une forteresse située à la frontière d'Espagne, sur une montagne que domine l'entrée de l'Ampourdan, et qui défend le principal passage des Pyrénées, en Catalogne, à cinq lieues de Perpignan.

Quand on a grimpé sur la montagne, on entre dans la place par le côté, le long du chemin couvert, à gauche. On trouve ensuite à droite la porte de la place, qui est une longue route très-roide à monter. A l'un des bouts, on voit un puits creusé dans le roc, bâti en ovale et fort large, qui, par sa grande profondeur, est digne de la curiosité du voyageur.

Je ne fais mention du village de Custojas, qu'à cause de son église qui a été bâtie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle a une voûte en anse de panier, faite avec de très-grosses pierres de taille, et un beau porche ou parvis, qui était destiné à contenir les cathécumènes. Le sanctuaire est fermé par une grille de fer d'un très-beau travail. La tradition du pays veut que le pape Saint-Damaze l'ait fait construire,

truire, parce que sa mère était native de ce lieu, mais cela est très-incertain. France.

Non loin de ce village, on trouve la ville d'*Arles*, nommée *Arulée*, de quelques autels, dit-on, consacrés aux divinités du paganisme. Mais il ne reste ni aucun vestige de ces monumens, ni aucune preuve qu'ils aient jamais existé. Elle est située dans une vallée, au pied du Canigou, sur la rive gauche du Tet, à dix lieues de Perpignan.

Au-dessus d'Arles, on ne voit plus ni vignes, ni oliviers. A une demi-liene de cette ville est le *Fort-des-Pains*, forteresse bâtie sur la crête d'une montagne isolée; elle fut assiégée sans succés par les Espagnols, en 1674.

Dans la vallée des Bains, on trouve le village des *Bains*, ainsi appelé à cause des bains d'eau thermale sulfureuse qu'il contient, et qui sont très-fréquentés. Ces bains sont, suivant les uns, un ouvrage des Romains; suivant les autres, c'est un ancien temple consacré à Diane, par les peuples des environs. Mais il n'y a point d'inscription, point de monument qui puisse favoriser l'une ou l'autre de ces deux opinions.

On passe le *Tet* auprès de Ceret, sur un pont d'une seule arche de cent trente-

France.

huit pieds d'ouverture, bâtie sur deux rochers. L'élévation prodigieuse de ce pont fait l'admiration des connaisseurs; on le regarde comme le plus haut, le plus large et le plus hardi qu'il y ait en France. Quand on est au milieu, il est difficile de regarder en bas sans frémir. Il est pavé, et les voitures passent par-dessus. On dit dans le pays, qu'il a été bâti par le diable.

Le pays de *Conflent*, *Confluens*, ainsi appelé à cause de la grande quantité d'eau qui y coule de toutes parts, est enclavé au milieu de hautes montagnes, mais belles, fertiles et couvertes d'arbres. Les collines sont plantées de vignes qu'on construit d'une manière aussi ingénieuse que pénible. La ville principale de ce pays est la jolie petite ville de Prades. Sa situation est des plus agréables; elle est sur la rive droite de la *Tet*, à l'extrémité d'une vallée fertile, riante, couverte d'arbres, arrosée par une rivière et un grand nombre de ruisseaux, entourée de hautes montagnes presque toutes cultivées. Au sortir de cette vallée, on commence à pénétrer dans les hautes montagnes, le passage se rétrécit, et devient une gorge dont les bords sont escarpés; mais on voit avec plai-

sir les montagnes qu'on cotoie à droite, cultivées avec le plus grand soin. Le chemin pratiqué sur les flancs des montagnes nues et escarpées qui bordent la rive gauche de la *Tet*, domine sur des abîmes dont les yeux n'osent mesurer la profondeur, et paraît devoir être, à tout moment, écrasé sous le poids des rochers énormes qui sont comme suspendus au-dessus.

France.

En revenant sur la rive droite de la *Tet*, on trouve à une lieue et demie de Prades, Villefranche, ville forte. Cette ville est située dans une gorge étroite entre deux montagnes très-hautes. Louis XIV fit bâtir un château sur le haut d'une des deux montagnes voisines, au côté gauche de la rivière. Ce château domine le chemin de France, celui d'Espagne, et la gorge qui conduit au Canigou. On y fait voir des prisons souterraines, où l'on prétend que furent renfermées, dans le siècle dernier, trois dames de la cour. On y montre encore les chaînes qu'on assure qu'elles portaient.

La montagne opposée à celle où est ce château, renferme une curiosité qui pourrait être utile en cas de siége; c'est une caverne très-vaste, très-élevée et très-pro-

France.

fonde, au fond de laquelle on ne peut parvenir qu'après une heure de marche. On y monte par un escalier de cent trente-deux marches, pratiqué dans la montagne, dont la porte s'ouvre dans le fossé de la ville. Elle est remplie de stalactites et de stalagmites de toutes sortes de grandeurs. On y en voit une, entre autres, qui imite parfaitement une orgue et l'organiste qui le touche. Cette caverne pourrait contenir, en cas de besoin, quatre à cinq cents hommes. On y trouve un endroit spacieux ou grande place, qui s'ouvrait autrefois à l'est de la montagne. Cette ouverture a été masquée par un mur où l'on a pratiqué des crenaux qui peuvent servir à battre les ennemis et à défendre l'entrée de la ville.

La Cerdagne française fut cédée à la France, par le traité des Pyrénées. On ne peut s'empêcher d'admirer la beauté de quelques vallées formées par les montagnes qui bordent cette contrée. On pénètre dans la partie qui est en plaine, par une colline d'une lieue et demie de longueur, connue sous le nom de *Col de la Perche*, qui commence à un quart de lieu de Mont-Louis. C'est un passage très-difficile et très-dan-

gereux en hiver, à cause de la grande quantité de neige dont il est couvert, et des tourbillons auxquels il est exposé. France.

La Cerdagne française a une seule ville qui est Mont-Louis, bâtie en 1681, par Louis XIV, sur les plans du maréchal de Vauban. C'est une place forte, à la perfection de laquelle un terrain favorable et une situation avantageuse ont contribué.

Quoique le comté de Foix n'ait que seize lieues de longueur sur huit dans sa plus grande largeur, on y trouve un assez grand nombre d'objets curieux et intéressans, de hautes montagnes, un sol peu fertile, point de grandes communes, peu de maisons de campagne, peu d'industrie, aucun luxe, nuls plaisirs bruyans, et cependant le bonheur. Voilà le tableau du comté de Foix. Je dis le bonheur; et en effet un climat pur et tempéré, peu de désirs, toutes les denrées de consommation à bon marché, de la franchise entre les habitans, des amitiés faciles, l'hospitalité familière et des mœurs douces, que faut-il de plus pour le bonheur? Cependant, c'est au sage que je m'adresse, c'est lui que j'invite à venir habiter ces cantons. N'y venez pas, vous que déchirent les grandes passions; la nature est

France.

trop sauvage ici, elle aigrirait vos blessures. N'y venez pas, vous dont le tumulte des plaisirs, est le besoin de votre ame atiédie, l'ennui vous y creuserait un tombeau, vous n'entendriez personne parler votre langage; vous seriez seuls, l'homme est simple dans ces lieux.

Les principales rivières qui arrosent cette petite province, sont l'Arriége et la Rire. La première, roule beaucoup de pailletes d'or. Cet or est toujours très-pur. Ceux qui le ramassent, commencent et finissent leurs lotions dans des espèces de plats de bois, fort applatis par les bords, et dont le fond est assez creux. Ils les remplissent de sable, et les agitent dans l'eau même de la rivière. Cette manière est différente de celle qu'on pratique sur les bords du Rhône. Du reste, on pêche dans l'Arriège des truites saumoneuses et des aloses d'un goût délicieux.

La rivière de *Rire* est remarquable par la bizarrerie de son cours, dont une partie assez considérable se trouve assujettie dans une vaste caverne qui inspire l'horreur par son obscurité et par le bruit des eaux qui se précipient au travers des rochers.

Les forges sont une des richesses de ces contrées. On connaît ici, ou plutôt on fa-

brique trois espèces de fer, toutes trois excellentes, et que l'on distingue par les noms de *fer cedat*, de *fert fort*, et de *fer doux*. On appelle fer *cedat*, une sorte d'acier, mais brut, et qui a besoin, en sortant des forges de ce pays, d'autres préparations pour le perfectionner et le rendre susceptible d'être converti en ouvrages délicats. Le fer fort est d'une première qualité, et c'est celui que l'on emploie partout avec le plus de succès, pour les outils nécessaires à la culture. Quant au fer doux, l'on n'en trouve point dans le reste de la France, qui puisse être comparé à celui des mines de l'Arriège, pour la finesse et la pureté du grain, pour ses qualités liantes et malléables, et pour la facilité qu'il présente à l'employer à tous les ouvrages précieux.

France.

La mine de *Ranicé*, située dans la vallée de *Viedessos*, assez près de la commune de Sené, est sans contredit une des mines les plus considérables et les plus fécondes qui soient connues, non seulement en France, mais même en Europe; et il est facile de s'en convaincre, quand on sait que cette seule mine alimente toutes les forges du comté de Foix et des provinces environnantes. Elle entretient annuellement pour son

France.

exploitation, deux cent cinquante mineurs, qui chaque année extraient de cette mine, entre quatre et cinq mille quintaux de minerai, et l'étonnement augmente quand on songe que depuis un temps immémorable, on travaille de la sorte à cette mine, sans que la diminution du minerai soit extrêmement sensible.

Cette fécondité de matières ferrugineuses, annonce que les eaux thermales ne doivent pas être rares dans ces cantons, et en effet, Acqs et Pamiers en possèdent qui sont extrêmement recommandables dans différentes maladies, telles que les humeurs froides et les écrouelles, dont la cure est si difficile et si rare ailleurs. C'est surtout à Acqs que ces sources sont les plus nombreuses et les plus abondantes. Leur chaleur varie entre le dix-huitième et le soixante-unième dégré au thermomètre de Réaumur. La fontaine que l'on nomme du *Rossignol*, est constamment dans un tel dégré d'ébullition, que les bouchers se permettent d'y jeter les porcs qu'ils tuent, et qu'après un très-court séjour, ils s'y dépouillent de leur poil avec une facilité que l'on n'obtient point de l'eau bouillante ni du vinaigre.

Il ne reste rien de l'antiquité, dans ces

cantons. Pamiers est une ville moderne dont l'établissement ne remonte pas au-delà du douzième siècle. Si l'on en excepte les forges et les fers qui en sortent, le commerce n'y est pas très-étendu ; il ne porte guère que sur les laines du pays, que l'on mêle avec celles qu'on tire d'Espagne. Quelques fabriques de quincaillerie et des draperies grossières, dont les objets se consomment en grande partie dans le pays, tel est le cercle étroit dans lequel s'est renfermée l'industrie. Le défaut de débouchés et de facilités pour les communications, mêmes intérieures, est l'unique cause de ce peu de progrès, et la nature s'opposerait sans cesse à tout ce que l'on tenterait à cet égard, surtout dans les parties qui avoisinent les montagnes. Ni les grandes routes que l'on pourrait établir, ni les canaux qu'on pourrait creuser, ne résisteraient aux torrens énormes et impétueux qui s'en élancent. Il est donc de la sagesse du gouvernement, de songer moins à rendre ce pays commerçant, qu'à accroître parmi ses habitans, le goût de la vie pastorale à laquelle ils sont naturellement enclins, en multipliant chez eux tout ce qui ajoute des charmes à cette vie. Il faudrait donc per- France.

France.

fectionner la race de leurs troupeaux, la science des pâtres, les stimuler par des récompenses, verser sur les chaumières toutes les jouissances de la vie champêtre, puisqu'on ne peut pas leur procurer du commerce et de l'industrie.

Les montagnes de cette province, renferment des marbres, du jaspe et des turquoises. Mais la production la plus remarquable, est celle du lin minéral, que les Grecs ont nommé amiante, parce que le feu ne peut l'altérer. Ce lin se tire d'une substance minérale très-compacte et cotoneuse, dont toutes les parties sont disposées en fibres luisantes, et d'un cendré argentin, très-délié, arrangées en lignes perpendiculaires, unies par une matière terreuse, capables d'en être séparées par l'eau et de résister à l'action du feu. Cette pierre d'amiante résiste en effet à l'action de toutes sortes de feux, excepté à celle du miroir ardent de verre, à laquelle elle cède de même que tous les autres corps.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de donner une idée générale de cette vaste chaîne de montagnes qui séparent la France de l'Espagne.

Ces montagues s'étendent de la Méditer-

ranée à l'Océan : elles commencent au port de *Vendre* dans le Roussillon, et finissent à *St. Jean-de-Luz*, dans le pàys de Labourd. Elles courent ainsi de l'*est-sud-ouest* vers l'*ouest-nord-ouest*, l'espace d'environ quatre-vingt-dix lieues. Voici comment s'exprime le savant d'*Arcet* sur leur aspect. *La chaîne de ces monts*, dit-il, *qui séparent la France de l'Espagne, vue de loin, présente l'aspect d'une barrière hérissée, qui s'élève en amphithéâtre du côté de la France, descend de même du côté de l'Espagne, et forme dans sa longueur un arc de cercle, dont les extrémités se courbent, et vont mourir dans les mers.*

France.

On voit par là, que ces montagnes augmentent d'élévation, à mesure que dès deux côtés elles se rapprochent du centre de la chaîne : et en effet, si du côté de St. Jean de-Luz, elles ne présentent que de hautes collines, de même à la pointe orientale, au-delà du Canigou, elles s'abaissent extrêmement, et ne sont plus que des monts ordinaires quand elles touchent à la Méditerranée. Ainsi c'est à peu-près vers les sources de la Garonne qu'elles offrent les points les plus élevés.

En général, leurs sommets sont déchar-

France. nés, d'une épouvantable aridité, et couronnés d'une neige éternelle. Les plus remarquables, sont les pics du *Midi*, le pic d'*Arnic*, les tours de *Marboré*, le *Canigou*, etc. Elles sont communément formées de masses de granit, de bandes calcaires et de bandes argileuses. Elles renferment un grand nombre de mines de fer, de plomb et de cuivre, et de carrières d'ardoises et de marbre. Celui-ci est généralement gris et gris blanc; il faut en excepter celui que l'on extrait des carrières de *Campan*, de *Sarancolm*, dans la vallée d'*Aure*, et celui connu sous le nom de marbre d'Antin, que l'on tire de la carrière de la *Veyrede*. Ce dernier est d'un rouge très-vif, bréché de taches blanches et grises, et celui de Sarancolm se reconnaît à sa couleur rouge foncé, veiné de blanc.

Tous les aspects qui regardent le sud et l'ouest, sont d'une aspérité effrayante, et d'une invincible aridité. C'est sans doute, dans cette exposition que les agens destructeurs de l'air, se font sentir avec plus de force sur ces formidables colosses. C'est là que l'œil contemple avec une religieuse terreur l'épouvantable décrépitude du temps. C'est là que les souvenirs des grandes révo-

lutions de la nature s'amoncèlent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans l'imagination, et que l'on devient l'involontaire témoin de ces bouleversemens qui s'élancent comme l'éclair, des entrailles de la terre jusqu'au sommet des monts, et déchirent en un clin d'œil ces énormes masses dont la gigantesque immobilité semble défier le courroux de tous les élémens. Quels précipices! quelles cimes! quelles ruines! quel cahos! quelle éloquente page du livre de la destruction!... et ces millions de rochers brisés, et ces croûtes de neiges qui tapissent leurs flancs, et ces torrens qui se précipitent en poussière dans les abîmes, et le fracas des eaux, et l'absence de l'homme, et le silence sauvage de la nature, et les cris lointains de l'aigle, et le deuil universel du désordre; voilà les Pyrénées.

France.

Il n'en est pas de même à l'exposition du nord et de l'est, les pentes sont plus douces, la dégradation est moins sensible: l'eau n'y entraîne que peu de terre, il en reste assez pour la végétation, et les croupes sont couvertes de bois et de pâturages. L'eau est l'un des principaux agens des phénomènes effrayans et désastreux qui souvent s'y font sentir dans les Pyrénées. La

France.

fonte lente et insensible des neiges, en est la principale cause. Les eaux ne coulant point sur la surface, pénètrent facilement à de très-grandes profondeurs les montagnes secondaires, dont le terrain est léger et sablonneux. Cette masse se délaie à la longue, et arrive au point de ne pouvoir plus se soutenir sur sa base ; alors l'explosion ou l'éboulement se fait avec un fracas épouvantable. La montagne se détache, et prend son cours comme un torrent ; tout ce qui se trouve sur son passage est renversé, culbuté, enseveli, englouti sous ses débris, et laisse des gouffres effrayans à la place qu'elle occupait.

D'après les observations des savans, il est prouvé que dans les âges reculés, les montagnes des Pyrénées étaient infiniment plus hautes. Leur élévation commune est, aujourd'hui à quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer. On a calculé que, dans un siècle, la surface de ces montagnes s'abaisse de dix pouces ; et c'est ainsi que dans la nature, tout est soumis à l'invariable loi de la destruction. Les montagnes meurent comme le moucheron qui bourdonne à leurs pieds.

Le Béarn qui touche au comté de Foix,

et où notre route nous conduisait, est en général un pays sec et montueux. Les hauteurs ne sont que des landes remplies de fougères, plante dont les habitans se servent utilement pour fumer leurs terres. Les plaines et les vallons sont assez fertiles. On y sème peu de seigle, encore moins de froment : mais on y recueille beaucoup de millet ou maïs, dont le peuple se nourrit ; et du lin, dont on fait des toiles qui se débitent en Espagne. Les coteaux sont couverts de vignes qui produisent d'excellens vins et en très-grande quantité : on vante beaucoup entr'autres ceux qui croissent dans le territoire de Jurançon, non loin de la ville de Pau. On y nourrit aussi beaucoup de bestiaux, et l'on y élève des chevaux qui sont fort estimés : ils sont petits, mais nerveux et très-vifs. France.

En s'avançant plus profondément dans les gorges de ces montagnes, on trouve des mines de plomb, de cuivre et de fer. En s'élevant sur leur cime, on voit des arbres antiques qui fournissent des mâts de vaisseaux et des bois de construction de toute espèce.

Il y a dans ces mêmes montagnes des

France.

eaux thermales qui sont en grande réputation. Dans certains cantons on trouve des fontaines d'eau salées, des carrières de marbre et même de pierres précieuses. Le climat y est fort tempéré dans les plaines, et froid dans les montagnes ; mais il est partout fort sain.

Le Béarn est arrosé d'un grand nombre de rivières qu'on appelle *Gaves* en langage du pays. Aucun de ces *Gaves* n'est navigable : ce sont presque tous des torrens impétueux, dont le lit est entrecoupé de rochers, dont les eaux sont souvent basses, et d'autres fois si abondantes, qu'elles inondent le pays et font de grands ravages.

On compte dans le Béarn plus de deux cent mille habitans ; ils sont en général bien faits et robustes, laborieux, économes, sobres, vifs et bons soldats : ils ont de l'esprit, de l'aptitude aux sciences et aux lettres, et de la disposition à acquérir de la fortune. Leur langue est particulière au pays, et très difficile à apprendre. Mais parmi eux toutes les personnes qui ont reçu de l'éducation, entendent et parlent fort bien la langue française.

Le commerce de cette province consiste en

en vins, eaux-de-vie, toiles, bétail, étoffes de laine, sel et bois. Un grand nombre de Béarnais sont dans l'usage d'aller en Espagne pour y travailler aux terres et faucher les prés, et ils en rapportent de l'argent. France.

La ville d'Oléron est la première qu'on rencontre en entrant dans le Béarn par l'extrémité méridionale de la Gascogne. Elle est située au confluent du Gave d'Ossan et de celui d'Aspe. Ses habitans sont la plupart des négocians, et font presque tout le commerce de l'Arragon. En quittant Oléron pour nous rendre à Pau, nous avons traversé un paysage délicieux. L'aisance, la gaîté et le bonheur semblent y présider. Les maisons des cultivateurs s'y rencontrent à chaque pas. Tout est actif, tout est animé, et là l'on reconnaît l'homme qui travaille pour sa prospérité et celle de sa famille.

Pau est une ville peu considérable, mais très-peuplée et bien bâtie. Elle n'a point de murailles et par conséquent point de portes. Une belle et grande rue la traverse dans toute sa longueur, et coupe la place du marché qui se trouve au centre de la ville. Au bout de cette rue se trouve

France.

la maison commune. La place publique est régulière et ornée de plusieurs allées d'arbres qui en font une jolie promenade. Deux ruisseaux arrosent quelques quartiers, et on les franchit sur des ponts solidement bâtis; mais le plus beau de ces monumens est celui qui traverse le Gave. Il est soutenu par sept arches d'une élévation prodigieuse. On fait admirer aux voyageurs l'admirable point de vue que son élévation permet d'apercevoir. La vallée où s'enfonce le Gave, les prairies dont elle est couverte, les riches coteaux qui la bordent, la chaîne des Pyrénées qui s'élève majestueusement sous l'horizon, enfin le pic du Midi, l'un des sommets les plus élevés de ces monts fameux, dont la cime s'ensevelit dans les nues, tel est le tableau qui se déroule à vos yeux.

Les jardins de l'antique château où l'histoire nous apprend que Henri IV reçut le jour, sont une promenade publique. Ce vieux château, placé sur un rocher coupé à pic, et dont la Gave arrose le pied, n'offre qu'une longue et lourde perspective.

Le commerce que font les habitans, consiste en belles toiles et en beaux mou-

choirs qui s'y fabriquent avec le lin du pays. il y a aussi dans cette ville une manufacture de draps qui réussit très-bien, parce que les eaux y sont très-bonnes pour dégraisser, pour la teinture et le foulage.

France.

La ville episcopale de Lescar n'est pas éloignée de Pau. Elle est située sur une colline d'où l'on découvre une plaine riante et fertile. Tout auprès est le bourg de *Gan*, où naquit Pierre Demarca. Il fut président au parlement de Pau. Après la mort de son épouse il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Conserans. L'habileté avec laquelle il remplit une commission qu'on lui avait donnée en Catalogne, lui mérita l'archevêche de Toulouse en 1652. Il s'était tant fait aimer en Catalogne, qu'ayant été attaqué d'une maladie très-dangereuse, la ville de Barcelonne fit un vœu public à Notre-Dame-de-Mont-Serrat, qui en est éloignée d'une journée, et y envoya douze capucins nus pieds, sans sandales, et douze jeunes filles aussi pieds nus, les cheveux épars, et vêtues de longues robes blanches. Ce prélat nous a laissé plusieurs ouvrages; un des plus estimables est le *Murca hispanica* : c'est une description savante

France. et curieuse de la Catalogne, du Roussillon et des frontières. La partie historique et la géographique y sont traitées avec une égale exactitude, et cet ouvrage peut être très-utile pour connaître les véritables bornes de la France et de l'Espagne.

Les trois pays de la Gascogne que nous avons visités en sortant du Béarn, sont le *Conserans*, le *Comminges* et le *Bigorre*. Le Conserans a neuf lieues de longueur et environ autant de largeur. Il est arrosé par la Salat, qui a sa source dans les montagnes frontières de l'Espagne. La Garonne coule à son extrémité occidentale. Quoique ce pays soit extrêmement montagneux, il y a des plaines et de très-belles vallées; le climat y est fort sain, plutôt froid que tempéré; mais en été les chaleurs y sont très-fortes: on y trouve beaucoup de bois et d'excellens pâturages. Ce pays contient environ quatre-vingt paroisses et cinquante mille habitans. *Saint-Lisier*, ville épiscopale sur la rivière de Salat, en est la capitale.

En sortant du Conserans par l'ouest, nous sommes entrés dans le Comminges, qui s'étend depuis les frontières d'Espagne au midi, jusqu'aux confins du Languedoc,

au nord, sur dix-huit lieues de longueur et six de largeur. France.

Les habitans de cette petite province sont bien faits, laborieux, spirituels, vifs et bons soldats. Ils sont attachés à la religion catholique et à leurs anciens priviléges. La ville de Comminges ne contient qu'environ deux mille cinq cents habitans, et n'offre rien de remarquable. Le pays est des plus fertiles et des plus agréables. On y compte quatre-vingt-dix paroisses; la petite ville de *Muret*, située sur la Garonne, et peuplée d'environ douze cents habitans, est la plus considérable.

Saint-Gaudens, capitale du Nebousan, n'est pas grande, mais elle est assez peuplée, et l'on y tient tous les jeudis un marché qui est assez fréquenté. Cinquante-huit communautés composent le district de Nebousan. Je ne nommerai que le village de *Castagnadère*, où naquit en 1536 le célèbre cardinal d'Ossat, fils, suivant les uns, d'un opérateur, suivant les autres d'un maréchal-ferrant. Il se trouva sans père, sans mère, sans fortune à l'âge de neuf ans, et fut placé au service d'un jeune seigneur de son pays, qui était aussi orphelin, et fit ses études avec lui: mais

France. il le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris, où d'Ossat finit l'éducation de son élève. Après avoir fait un cours de droit à Bourges, sous le fameux Cujas, il revint à Paris, où il suivit le barreau avec le plus grand succès. *Paul de Foix*, archevêque de Toulouse, ayant été nommé embassadeur à Rome, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, il fut chargé des affaires de la cour de France. Le roi, instruit de son mérite et de ses vertus, lui fit offrir une charge de secrétaire d'Etat, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. C'est aux soins de ce grand homme que Henri IV dut sa réconciliation avec le saint Siège. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal, enfin par l'évêché de Bayeux. D'Ossat mourut à Rennes en 1604. Il est impossible de trouver une fausse démarche dans les affaires et les négociations dont il fut chargé. Nous avons de lui un grand nombre de lettres, qui sont des chefs-d'œuvre de politique.

Le comté de Bigorre a dix-huit lieues de long et seulement trois de large. La

rivière de l'Adour le traverse presque en entier. L'air est tempéré dans les plaines et très-froid dans les montagnes. Dans les vallées qui s'avancent le plus vers le midi, il y a de fort bons pâturages où l'on nourrit et l'on engraisse une grande quantité de bétail qui se vend en France et en Arragon. C'est le meilleur commerce du pays.

France.

Il y a dans les montagnes de très-beau bois de charpente et de construction, et même de beaux mâts de navire. Mais l'éloignement des rivières et la difficulté du transport sont cause qu'on ne retire pas de ces bois toute l'utilité qu'on désirerait, et qu'il semble qu'on devrait s'en promettre. La plus haute montagne des Pyrénées est dans cette province, et s'appelle le *Pic* du midi. On trouve dans les rochers qui sont au pied de ce pic, et dans quelques autres rochers voisins, des filamens transparens, auquel est attaché le lin incombustible en amas de petits filamens de couleur argentine ou d'un cendré argentin. C'est ce qu'on appelle *amiante* ou arbeste. Les habitans de ces cantons en font des mouchoirs, des bourses et des jarretières qu'ils vendent aux étrangers.

France.

Le Bigorre renferme environ soixante-cinq mille habitans. Ils ont de l'esprit, beaucoup de vivacité, sont industrieux, actifs et bons soldats. Lorsqu'ils vont commercer au loin, on les reconnaît en général à leur habillement étroit et surtout à leur coiffure qu'on appelle *beret*. En hiver, ils mettent par-dessus leur habit la cape qu'on appelle béarnoise, à laquelle est attaché un large capuce qui enveloppe la tête et même le *beret*. Deux cent soixante paroisses forment le Bigorre. La ville épiscopale de Tarbes, située sur la rivière de l'Adour, en est la capitale.

Au sud de la même ville de Tarbes, est le bourg de Bagnères, situé au pied des montagnes, dans une jolie plaine, à l'entrée du fertile vallon de Campan, et très-renommé par ses eaux chaudes. On les prend en bains ou en boisson: elles sont très-fréquentées, parce qu'on y arrive aisément, du moins en litière. Les Romains les connaissaient et les fréquentaient: on en a la preuve dans les antiquités et les médailles que l'on trouve encore autour de la fontaine.

Cependant les bains de *Barége* et les eaux de *Cauteret* sont infiniment plus fré-

quentés. Les premiers pour les vieilles blessures, et les secondes pour les maux d'estomac et même de poitrine. Nos anciens cosmographes en font les plus grands éloges, en convenant que les chemins pour y arriver sont presque impraticables. Mais ils ont cessé de l'être de nos jours. Barége n'est qu'à deux lieues des frontières d'Espagne, sur le haut d'une montagne très-élevée, que l'on appelle le *Tourmalet.* Cauteret est à l'occident de Barége.

France.

Il y a dans le Bigorre, une espèce de peuple dont l'origine a donné lieu, même de nos jours, à de grandes dissertations. On les appelle *cagots*, *capots*, ou quelquefois *cahets.* Dans quelques anciens titres et livres, ils sont qualifiés de *chrétiens gezitains.* Ils sont effectivement très-bons chrétiens et catholiques, honnêtes gens, travaillant bien, toujours du metier de charpentier ou de tonnelier. Ils ne parlent aucune autre langue que celle du pays. Ils sont beaux, bien faits et paraissent sains et robustes. Avec tous ces avantages, on ne comprend pas pourquoi ils sont fuis de tous les autres habitans, qui ne veulent avoir avec eux aucune communication; si bien que ceux-ci ne peuvent vivre

France.

ni se marier qu'entre eux. On m'a assuré même que les curés sont obligés de leur donner une place particulière à l'église; qu'ils y assistent, hommes et femmes, à tous les offices divins, mais sans aucune communication avec le reste des paroissiens, et qu'ils font leurs dévotions à part et à d'autres heures.

Deux auteurs du seizième siècle, *Theret* et *Belleforet*, ont été dans l'opinion reçue de leur temps, que ces gens étaient *infects et puans*, de sorte qu'il était dangereux de les fréquenter. M. Demarca, historien du Béarn, estimé pour son érudition et ses lumières, réfute toutes les opinions de Belleforet, et sur ce point on est assuré qu'il a raison. Il pense que ce sont des restes de Sarrasins, qui, après avoir conquis l'Espagne, traversèrent les Pyrénées, passèrent en France, s'y établirent, et furent vaincus par Charles Martel. Quelques-uns d'entre eux n'ayant pas pu ou voulu s'établir en Espagne, s'établirent dans le Béarn et le Bigorre, et se firent baptiser. Mais on les soupçonna d'être chrétiens de mauvaise foi: d'ailleurs les vieux chrétiens les sachant circoncis, s'obstinaient à croire qu'ils étaient toujours

juifs ou mahométans dans le cœur. C'est pour cela que les peuples du Bigorre demandèrent aux états de les forcer à porter une marque particulière, au moyen de laquelle on les reconnut. Mais cette demande fut rejetée: cependant la haine aveugle de ces peuples a toujours subsisté et subsiste encore.

France.

Le pays des Basques, que nous avons traversé, comprend le Labourd et le district de Soule. Ce dernier territoire est une langue de terre située entre la basse Navarre à l'occident, le Béarn au nord, et les Pyrénées au midi. Il a neuf lieues de longueur et quatre et demie dans sa plus grande largeur. Le sol consiste principalement en une vallée arrosée par une rivière dont la source est près des frontières d'Espagne. Le climat est ici fort inconstant et varié. Le moindre temps pluvieux y rafraîchit l'air, et en été les chaleurs y sont excessives. Le chaud succède au froid, et cette alternative est singulièrement remarquable.

Dans les meilleures années, ce pays ne produit que le grain nécessaire à la subsistance des habitans. Le petit commerce qui s'y fait, consiste en bestiaux. Les che-

vaux de cette contrée sont fort estimés. Il y a dans ces montagnes des bois propres pour la marine, mais il est très-difficile de les faire sortir du pays. On a ouvert dans ces derniers temps plusieurs routes pour l'exploitation de ces bois; ce qui a procuré le moyen d'en transporter en quantité à Baïonne, par la rivière de *Saidon*, par le gave d'Oléron et par l'Adour.

France.

Le pays de Labourd est entre la frontière d'Espagne au sud, la basse Navarre à l'orient, et la mer Océane au couchant. On donne assez communément le nom de *Basques* aux peuples qui l'habitent. Ils ont une langue particulière qu'on croit n'approcher d'aucune de celles qu'on parle ailleurs en Europe.

Les communautés que renferme le Labourd, sont au nombre de trente-huit. Les habitans qui sont dans l'intérieur, ne font d'autre commerce que celui de leurs moutons. La ville de Baïonne et le gros bourg de Saint-Jean-de-Luz sont les seuls endroits du pays où il se fasse un commerce considérable. Les Basques sont la plupart bien faits, vifs, fort alertes et bons soldats. Ceux qui habitent près de la mer sont excellens navigateurs. Ils sont

les premiers qui se soient attachés à la pêche de la baleine du côté du Nord, et à celle de la morue sur le banc de Terre-Neuve. Ils faisaient la première de ces pêches bien avant le seizième siècle. C'est à peu près dans ce temps-là qu'ils imaginèrent de dépecer les baleines dans les mers mêmes les plus reculées, auprès de leurs vaisseaux, ou sur les bords qu'ils pouvaient aborder; d'en tirer l'huile, les fanons, le blanc, enfin tout ce qui peut en être utile, et de le transporter chez eux dans des tonneaux. C'est en allant à cette pêche de la baleine, que les Basques découvrirent le Canada et entrèrent dans le fleuve Saint-Laurent. On leur est redevable de la manière de préparer et de saler les morues, et c'est encore sur la fin du seizième siècle qu'ils commencèrent à mettre en pratique cette méthode.

France.

La ville épiscopale du Labourd, et la plus considérable de tout le pays, est Baïonne, située au confluent de la Nive et de l'Adour. Cette ville n'est pas fort ancienne, et il n'en est guère fait mention avant le onzième siècle.

Ces deux rivières, après avoir partagé Baïonne en trois parties à peu près égales,

France. confondent leurs eaux qu'elles vont, à une demi-lieue de là, ensevelir dans l'Océan. Propreté, gaîté, élégance, mouvement, voilà ce que Baïonne offre au premier aspect, et l'unique sentiment qu'elle fait éprouver, est le désir d'y séjourner : les rues sont larges, les maisons solidement bâties en pierres de taille, et généralement d'une architecture agréable. Les places publiques y sont bien ménagées, fréquentes, vastes, et sinon régulières, du moins décorées de fort beaux édifices. Le quartier qui se trouve sur la rive gauche de la Nive se nomme le grand Baïonne ; celui qui est bâti entre la rive droite de cette rivière et la gauche de l'Adour, est le petit-Baïonne : tandis que le troisième quartier, assis sur la rive droite de l'Adour, s'appelle le faubourg du St. Esprit. Deux ponts établis sur la Nive assurent la communication entre le grand et le petit Baïonne, et un très-beau pont de bois sur l'Adour, joint ce dernier quartier au faubourg du St. Esprit. C'est surtout en contemplant cette ville du centre de ces différens ponts, que l'aspect en paraît charmant, et que les vaisseaux, les barques, les chaloupes et autres constructions ma-

ritimes dont ces rivières sont couvertes, donnent un intérêt enchanteur à ces diverses perspectives. La promenade publique n'est pas un des moindres agrémens de cette ville. C'est une espèce de cours soigneusement entretenu, d'une assez longue étendue, composé de plusieurs allées d'arbres élevés, vigoureux et touffus, dont l'ombrage est aussi agréable que recherché dans un climat où quelquefois les chaleurs sont insupportables. Le soir elle est fréquentée par toute la ville. Les instrumens, les chansons, les cafés, les danses qui s'y forment quelquefois, l'élégance et les grâces des femmes qui s'y rassemblent, la mystérieuse obscurité, la gaîté naturelle aux habitans; l'amour, enfin, le dieu de ces climats, tout concourt aux charmes de cette promenade, dont l'ensemble et les détails ravissent le voyageur qui voit ce pays pour la première fois.

France.

Le grand et le petit Bayonne sont entourés d'anciens murs. Les ingénieurs modernes, en respectant cette vieille enceinte, y en ont ajouté une nouvelle flanquée de bastions. Le célèbre Vauban a été chargé des ouvrages extérieurs. La citadelle, que l'on regarde comme excellente,

France.

est entièrement de cet habile ingénieur. Elle fut bâtie par les ordres de Louis XIV. C'est un carré régulier dont les angles sont armés de quatre bastions; leurs courtines sont couvertes d'autant de demi-lunes, le tout est environné de fossés, d'un chemin couvert et d'un glacis. Cette citadelle, placée dans le faubourg du Saint-Esprit, est si avantageusement située, qu'elle commande à la fois et le port et les trois quartiers de la ville.

Ce port serait excellent, et l'un des plus importans de la France, si un banc de sable que l'on nomme la Barre, n'en interdisait l'entrée aux vaisseaux de haut bord. Cependant, lors des grandes marées qui se font sentir deux fois par mois, c'est-à-dire, deux jours avant et deux jours après la nouvelle et la pleine lune, les sondes trouvent dix-sept pieds d'eau sur ce banc de sable; et dans les quatre jours suivans et précédens, il y en a communément entre quinze et seize pieds, en sorte qu'il n'y a guère de vaisseaux marchands et même de frégates qui ne puissent le franchir pendant une grande partie du mois.

Le gouvernement, pour assurer davantage

tage les eaux, a fait construire deux jetées ou murailles qui s'étendent jusqu'à l'embouchure du port. Celle qui se trouve sur la rive sud a cinq cents pas de long; mais celle de la rive nord, est beaucnup plus longue. Ces jetées ont douze pieds d'élévation, en mesurant depuis les pierres brutes qui leur servent de base; et cette base elle-même a quinze pieds depuis le sol. La tête de ces jetées a vingt pieds de largeur, et les pierres y sont liées par des barres de fer. Les travaux que l'on avait prémédités pour débarrasser l'entrée du port de ce banc de sable qui l'encombre, n'ont pas été terminés. Cet obstacle, une fois vaincu, le port de Baïonne deviendra l'un des ports les plus florissans et des plus commodes, puisque la profondeur du lit de l'Adour permettrait aux plus gros vaisseaux de mouiller dans le centre de la ville, et d'être amarrés au quai même.

France.

On compte, dans Baïonne, environ vingt mille habitans. Le commerce qui s'y fait est très-considérable; néanmoins, cette ville a peu de rapports commerciaux avec le reste de la France, si ce n'est pour la laine d'Espagne. La principale attention des négocians de Baïonne se dirige vers

France.

l'Espagne où ils font des profits très-considérables. Ils tirent directement par la voie de la mer tout ce qui est nécessaire, en denrées étrangères, à la haute Navarre et à l'Arragon. Le bois, le fer, le goudron étant très-abondans dans cette ville, où ils sont d'ailleurs de très-bonne qualité et à très-bas prix, on y construit beaucoup de vaisseaux pour le compte des marchands. Ces bâtimens vont tous les ans à la pêche de la baleine dans la mer du nord, et à celle de la morue, sur le banc de Terre-Neuve.

Si Baïonne présente au voyageur un séjour agréable, il faut avouer cependant que, lorsqu'il a visité la citadelle, les forts et le port, cette ville offre, après cela, peu de monumens à sa curiosité. La cathédrale, qui se trouve renfermée dans le grand Baïonne, est un beau morceau d'architecture gothique. Il y a de la majesté dans l'ensemble, de la hardiesse dans l'élévation des voûtes, et une extrême légèreté dans les piliers qui les supportent; mais le portail est extrêmement ridicule. Il deshonore l'édifice par sa proportion pesante, écrasée et massive. On est étonné qu'il ait échappé à l'architecte, et que, dans un ou-

vrage aussi beau, il soit tombé dans une faute si contraire au bon goût.

France.

En quittant Baïonne, nous avons voulu voir Saint-Jean-de-Luz. Cette ville n'offre d'intéressant que son port, autrefois important par le commerce qu'elle faisait avec l'Amérique septentrionale, avant le traité de 1763, qui abandonna aux Anglais les possessions de la France, dans cette partie du nouveau monde. Saint-Jean-de-Luz est situé au fond d'une anse, sur la petite rivière de *Ninette* qui la divise en deux parties. Un peu plus loin, sur la rivière de Bidassoa, est le village d'Andaye, très-renommé pour ses bonnes eaux-de-vie.

En sortant du Labourd, nous sommes entrés dans un pays bien triste et bien aride, c'est celui des *Landes*, qui s'étend le long de la mer Océane, depuis Baïonne jusqu'au territoire de Bordeaux.

On connaît, depuis long-temps deux chemins pour aller de Baïonne à Bordeaux. Le premier est celui des Landes Sauvages, c'est le plus court, mais le plus désagréable, parce qu'on n'y trouve aucune commodité, et peu de lieux où l'on puisse s'arrêter. Le second est plus long,

France.

parce qu'il s'éloigne davantage de ce triste pays : mais en le suivant, on traverse quelques villes et quelques lieux remarquables.

La première ville que j'ai trouvée en remontant l'Adour depuis Baïonne, est la ville épiscopale d'Acqs ; elle a environ quatre mille habitans. Son ancien nom était sûrement *Aquæ*, et lui venait de ses eaux chaudes, qui étaient fameuses du temps même des Romains. On voit dans cette ville différentes singularités d'histoire naturelle. La plus remarquable est la fontaine située au milieu. Le bassin en est vaste, l'eau toujours bouillonnante, et d'une chaleur insupportable. Il en sort continuellement une épaisse fumée qui s'élève en l'air, et que l'on voit de toute la ville. On y fait en peu de temps cuire et durcir des œufs ; on y ferait aisément cuire de la viande, mais elle contracterait un mauvais goût. On conduit cette eau chaude, au moyen de tuyaux, dans des bassins particuliers où les malades peuvent se baigner. On se sert aussi des boues tirées de la fontaine, pour les rhumatismes invétérés et les vieilles blessures.

En remontant toujours l'Adour, jusqu'au confluent de la rivière de la Douze, on

trouve la petite ville de Tater qui est la plus jolie du triste pays des Landes. France.

Enfin, en remontant la Douze jusqu'à sa source, on voit *Albret*, chef-lieu du duché de ce nom et des états d'une ancienne et illustre maison qui a donné deux rois à la Navarre, et dont l'héritière a été la mère du grand Henri IV.

La ville épiscopale d'Aire, située sur l'Adour, est le chef-lieu d'un pays qu'on appelle le *Tursan*. Elle n'est remarquable que par son évêché, et ressemble plutôt à un village qu'à une ville. Dans le même district, sur la rive droite de l'Adour, est la petite ville de Grenade, où cette rivière commence de porter bateau en hiver ou dans les grandes eaux. On entre ensuite dans le Condomois, ce pays est arrosé par la Garonne, la Baise et la Gelise. Le climat y est tempéré et le sol fertile; mais la grêle, ce fléau général de la Gascogne, n'y fait que trop souvent d'horribles ravages.

La capitale de cette petite province est Condom, située sur la Gelise. On compte aujourd'hui dans cette ville environ quatre mille cinq cents habitans. Elle n'est ni commerçante ni riche, ni remarquable par au-

France.

cun objet curieux. C'est la patrie de Scipion Dupleix historiographe de France, qui nous a laissé des mémoires sur les Gaules, mal écrits, à la vérité, mais remplis d'excellentes recherches; de Blaise de Montluc, capitaine illustre et historien, auteur de commentaires sur la guerre d'Italie, que Henri IV appeloit *la Bible des soldats*, et du père Gaichiés de l'Oratoire, dont nous avons d'excellentes maximes sur la chaire.

A trois lieues de Condom est la petite ville de Nérac, qui a été bâtie par les Anglais, et qui est le chef-lieu du duché d'Albret. Il y a un grand château dont les jardins sont fort beaux. En 1579, la reine Catherine de Médicis et le roi de Navarre eurent une conférence dans ce château, où les rois de Navarre, ducs d'Albret, avaient établi leur cour. Cette petite ville est bien bâtie et assez commerçante.

Le dernier district de la Gascogne que nous avons traversé, est l'Armagnac qui a trente-six lieues du midi au nord, et de l'est à l'ouest, vingt-cinq dans certains endroits. L'Adour, le Ger, et plusieurs autres petites rivières ou torrens arrosent ce pays, où le climat est fort tempéré et la nature du sol excellente. On y recueille des grains

France.

de toute espèce et quantité de vin ; il y a aussi de bons pâturages et beaucoup de fruits. Le principal commerce y consiste en eau-de-vie, en lins, laines et salpêtre.

La partie qui avoisine le plus les Pyrénées s'appelle les *Quatre-Vallées*, canton qui a ses privilèges. Entre ces Quatre-Vallées et le Conserans, on trouve une autre vallée plus grande, c'est la vallée d'*Aran*. C'est là qu'est la source de la Garonne, dont le cours est presque tout entier dans la Guienne. Non loin de-là est un petit canton nommé le *Pays de Rivière*, parce qu'il est en effet arrosé de plusieurs rivières et ruisseaux qui se jettent dans la Garonne. Une des plus considérables est la *Save*, sur laquelle est *l'Ile Jourdain*, jolie ville qui a environ trois mille habitans.

A l'occident de ce petit pays est l'*Astarac*, dont la capitale est Mirande, petite ville bâtie au treizième siècle, qui contient tout au plus, un millier de personnes. L'Astarac est fertile et coupé de rivières, cependant on n'y fait pas un grand commerce ; mais les vivres y sont à bon marché.

A une petite distance de ce canton est située la ville d'Ausch, sur la rivière de Gers, et regardée comme la capitale de la

France.

Gascogne. C'est une métropole ancienne et illustre, elle se divise en haute et basse. Pour passer de l'une à l'autre, on monte quelques marches. L'église est vaste et fort ancienne, car on prétend qu'elle date du temps de Clovis; elle est, par conséquent, gothique et de mauvais goût : mais elle a été ornée et décorée magnifiquement par ses archevêques. La boiserie du chœur passe pour un chef-d'œuvre, et le vitrage est regardé comme un ouvrage incomparable.

A l'occident de la ville d'Ausch, sur la rivière de Medouse, est *Nogaret*, ville autrefois considérable. Elle est aujourd'hui réduite à cinq ou six cents habitans; il s'y est tenu deux conciles au treizième et quatorzième siècles.

Le bourg de *Legrac*, peu éloigné de la Garonne, est le chef-lieu d'un petit pays que l'on appelle *Brulhois*; on y compte environ deux mille habitans.

Enfin, la *Lomagne* forme une assez grande partie du district de l'Armagnac, elle a pour capitale Leictoure. Cette ville était très-forte avant l'invention du canon, étant entourée d'une triple muraille et défendue par un bon château. Quelques auteurs prétendent qu'elle s'appelait anciennement

Tauropoleum, la ville des taureaux. Mais ce mot qui se trouve dans une inscription qu'on lit sur le perron de l'officialité, signifie un *sacrifice de taureaux* fait dans cette ville, à la mère des dieux. France.

Ce n'est qu'après avoir fait toutes mes courses dans la Guienne, que j'ai recueilli mes observations sur cette province. Elle comprend le *Rouergue*, le *Quercy*, l'*Agenois*, le *Basadois*, le *Bordelais* et le *Perigord.*

Les Romains, aprés avoir conquis la Gaule, la nommèrent Aquitaine, parce qu'elle était arrosée d'un grand nombre de rivières. C'est de ce mot *Aquitaine*, que dans la suite des temps est venu par corruption celui de *Guienne.* Elle est regardée comme une des contrées de France les plus fertiles et les plus abondantes en blé, en fruits, en vin, en pâturages et en gibier. Il y a aussi des bois, des mines de différens métaux et des eaux minérales. Le climat y est en général sain et tempéré, quoique quelquefois les pluies y soient fréquentes, et que dans certaines années l'hiver y soit assez long.

Le Tarn, l'Aveiron et le Lot, sont les principales rivières qui arrosent le Rouer-

France. gue situé à l'extrémité orientale de la Guienne. Ces trois rivières se débordent souvent; c'est ce qui a donné lieu à ce proverbe en patois du pays:

> Qui passo lo Lot, lo Tarn et l'Aveiron,
> N'est pas segur de torna en sa maison.

C'est-à-dire, que ceux qui passent le Lot, ou le Tarn, ou l'Aveiron, ne sont pas sûrs de retourner chez eux.

Le haut Rouergue est un pays où le sol est fort inégal, assez généralement sec et aride, à l'exception de quelques vallées. Le climat y est froid dans les montagnes et fort tempéré partout ailleurs. La récolte des amendes y est considérable, quand la gelée ne leur nuit point. Les montagnes abondent en simples fort estimés. Il y a des pâturages où l'on élève des chevaux et des moutons. Le principal commerce du pays consiste en laines, qui sont de bonne qualité et en fromages de Roquefort. On tire du charbon en quelques endroits et du salpêtre en d'autres, mais en petite quantité. Il y a des eaux minérales au pont de *Camarès* et à *Silvanès*: ces dernières sont peu connues, mais celles de Camarès ont beaucoup de réputation. Elles

participent du nitre et du vitriol, et sont purgatives et rafraîchissantes.

France.

Cette partie du Rouergue, avait un évêché, qui est celui de *Vabres*, chétive ville située sur la petite rivière de Dourdan, et qui mériterait bien le nom de village.

A une lieue de Vabres est la petite ville de St. Afrique. Ses habitans ayant adopté la doctrine de Calvin, la fortifièrent et en firent une place considérable. Elle fut inutilement assiégée en 1628, par l'armée royale, sous les ordres du prince de Condé. Mais l'année suivante, elle fut obligée de se soumettre à la clémence du roi.

A quelque distance de là, on rencontre les petits bourgs où sont les eaux minérales, et celui d'où l'on tire les excellens fromages de Roquefort. Ils avaient dès le seizième siècle, une si grande réputation, que l'on en transportait déjà dans toute la France, et même dans les pays étrangers. Ils sont faits presque en entier avec le lait de chèvre.

En montant vers le nord, on arrive à Milhaud, le véritable chef-lieu du haut Rouergue. Cette ville, située sur la rive droite du Tarn, a trois ou quatre mille habitans: elle fut pendant long-temps un des meilleurs boulevards du parti protestant.

France.

Les chefs de ce parti y avaient ajouté aux avantages de la nature, tout ce que l'art pouvait offrir alors de moyens de défense. Louis XIII en fit raser les fortifications, et depuis, elle ne s'est point relevée de l'état de délabrement où l'extinction des troubles la réduisit.

Le fruit des amandiers, tient une grande place dans les richesses de Milhaud, et le commerce qui s'en fait est assez considérable. Mais ce commerce n'est pas toujours assuré; il ne faut, lorsque les amandiers sont en fleurs, qu'une seule nuit pour détruire l'espoir qu'ils donnaient. La délicatesse de cet arbre qui cependant est l'un des premiers à se ressentir de la douce influence du printemps, le rend sensible aux variations de l'atmosphère, et souvent la plus légere gelée blanche suffit pour en faire périr la récolte.

Le séjour que nous avons fait dans ce pays a suffi pour nous convaincre que du côté des monumens, il présente bien peu d'intérêt au voyageur; il en offre beaucoup du côté des habitans: ils ont de l'esprit, de l'activité, un génie industrieux et fertile en ressources, qui les rendent également propres à toutes les professions. Ils sont hospi-

taliers, fidèles dans leurs engagemens, amis chauds, commerçans estimables. On retrouve ici toute la vivacité des peuples que l'on comprend trop généralement à Paris, sous la dénomination de gascons. France.

Dans cette contrée, les véritables richesses sont cachées dans les entrailles de la terre, et c'est là qu'il faut aller les chercher. Mais comment les mettre en œuvre, comment fouiller les mines, aviver les forges, alimenter les fonderies, quand les débouchés manquent, quand la navigation est presque nulle, quand la plupart des chemins sont à faire. Ceux qui s'intéressent à la prospérité publique ne sauraient donc, ce me semble, réunir trop d'efforts pour attirer et arrêter l'attention du gouvernement sur cette importante partie de l'administration intérieure.

La ville de Rhodès, située sur une hauteur près de la rive droite de l'Aveiron, est la capitale de tout le Rouergue: elle n'est ni bien grande, ni fort peuplée, n'ayant en tout que six mille habitans. Si l'on excepte le bâtiment jadis occupé par les Jésuites, et qui servait de collége, il n'y a point à Rhodès d'édifice public dans le genre moderne; la cathédrale est un très-beau mo-

France. nument gothique. Le clocher surtout est admirable par sa prodigieuse elévation et la délicatesse de sa construction.

Rhodès a fourni deux confesseurs à Louis XIV ; ce furent deux Jésuites, le père Annat et le père Ferriers. Le premier s'est fait connaître par un ouvrage intitulé *le rabat-joie des Jansénistes*, s'il est vrai toutefois qu'un ouvrage dont le titre annonce tout à la fois le mauvais goût, le mauvais style et le mauvais esprit, puisse faire connaître un homme.

Villefranche, autre ville de ce canton, est jolie. Son aspect est riant et ses environs agréables. Sa construction ne remonte pas plus haut qu'au douzième siècle. Elle s'accrut par le commerce de cuivre dont on découvrit plusieurs mines, et qu'on y exploite encore aujourd'hui. Elle renferme environ six mille habitans.

Le pays qui avoisine à son orient le Rouergue, est le *Quercy*. Les principales rivières qui l'arrosent, sont la Dordogne, qui coule dans la partie septentrionale, et le Ban qui baigne l'extrémité méridionale. Le climat y est très-sain, mais plus froid que tempéré. On y trouve beaucoup de montagnes, quelques plaines et de fort

belles vallées. On trouve sur les montagnes une grande quantité de noyers. Les chênes qui autrefois couvraient ce pays, et d'où l'on croit qu'il a pris son nom, y sont bien diminués. Les blés y sont de bonne qualité, les vins bons ; ils se conservent long-temps, supportent les voyages de long cours, et les étrangers en font cas. C'est ici que viennent se terminer les montagnes du Cantal, dont le voisinage influe sur les variations de l'atmosphère.

France.

Cahors, capitale de tout le Quercy, est située sur un rocher qui, par sa position, forçant le Lot à former une péninsule, est cause que cette rivière environne cette ville presque en son entier. On y voyait encore les ruines d'un amphithéâtre bâti par les Romains en petites pierres carrées. En 1580, elle fut prise d'assaut et pillée par les troupes de Henry IV, qui n'était encore que roi de Navarre. Le bruit s'était répandu dans son armée qu'un secours attendu par les habitans de la ville, était sur le point d'arriver. A cette nouvelle, les principaux officiers épuisés de fatigues et couverts de blessures, après cinq jours et cinq nuits de combats continuels, conseillèrent au prince de faire retraite. Mais il

France.

répondit avec un air plein d'assurance. *Il est dit là haut ce qui doit être fait de moi en cette occasion, souvenez-vous que ma retraite hors de cette ville sans l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de ce corps. Il y va trop de mon honneur d'en user autrement : ainsi qu'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir.* Ces paroles ranimèrent le courage et l'ardeur des troupes; et la ville fut emportée d'assaut.

On comte dans Cahors, environ huit mille habitans. Tout le monde s'accorde à regarder la cathédrale comme ayant été primitivement un temple consacré à Mercure, et deux coupoles dont l'architecture, par son élégance, sa dignité et la beauté des proportions, les fait remonter aux plus beaux temps de l'antiquité, ne permettent pas d'en douter. St. Martial, que l'histoire considère comme l'apôtre d'une grande partie du midi de la France, renversa, dit-on, la statue de Mercure, et consacra le temple à l'invocation de St. Etienne.

On trouve encore dans cette église un marbre antique consacré également à Mercure. L'on a cru y reconnaître la tête de ce dieu. Au lieu de corps c'est une colonne qui le

le supporte. Elle est placée sur un autel. France. Dans le même bas-relief, on trouve une femme presque enveloppée d'un tronc d'arbre. Elle a la main placée sur la bouche, ce qui, chez les anciens était une marque d'adoration.

Il paraît par le nombre de médailles antiques, de tombeaux, d'urnes cinéraires et par les vestiges de l'amphithéâtre et d'un aqueduc, que l'état de cette ville fut autrefois plus brillant. On en attribue la construction à un préfet du prétoire des Gaules, nommé *Pontius Polémius*, qui vivait sous Constantin. Il étoit Gaulois, à ce que l'on assure. C'est à lui que Cahors devait des bains publics qui n'existent plus aujourd'hui, et qui recevaient l'eau d'une fontaine éloignée de la ville de plus de dix lieues, conduite par un aqueduc magnifique. On trouve à différentes distances, des débris de cet aqueduc, sur lesquels sont empreints ces caractères de grandeur commun à tous les ouvrages sortis du génie des Romains. Une des arches de cet admirable monument est restée toute entière, près d'un château nommé la Roque, et que l'on appela longtemps *Polemniac*, par corruption de *Polemie-Arcus*

France. Cahors a deux ponts sur le Lot. L'un et l'autre paraissent d'une haute antiquité. Le premier, que l'on appelle le pont *Notre-Dame*, tombe maintenant en ruine, et est devenu impraticable pour les voitures : on ne se sert plus que du second que l'on appelle le pont de *Valendros*. Dans des temps de guerre et de troubles il fut coupé par des fortifications si solidement construites, que le temps ne les a point entamées. C'est auprès de ce pont que les habitans viennent puiser à une fontaine l'eau qu'ils emploient à leur usage journalier. Cette source est si considérable, qu'elle sert encore à faire tourner un moulin, malgré la consommation que l'on en fait.

Cette ville est la patrie de *Jacques d'Euse*, élu pape en 1316, sous le nom de Jean XXII. C'est sous son pontificat que s'éleva entre les Franciscains et les Cordeliers, cette question si long-temps et si gravement agitée : *S'ils pouvaient dire que leur potage leur appartînt lorsqu'ils le mangeaient.* Cahors est aussi la patrie de *Clément Marot*, le plus ancien de nos poètes, avantageusement connu. Il vivait sous le règne de François I.er. Ses poésies sont pleines d'enjouement et de naïveté.

Le chemin que l'on suit en sortant de Cahors pour se rendre à Montauban, a dû coûter des sommes énormes et des travaux infinis à cause des montagnes qui s'opposaient à sa construction. On marche pendant près d'une lieu au milieu de ces montagnes qu'il a fallu percer, et dont le sommet élevé forme une presque voûte sur la tête des voyageurs. Quelques lieues avant d'arriver à Montauban, on passe l'Aveiron, et c'est quelques lieues plus bas que cette rivière se jette dans le Tarn sur lequel Montauban est situé. France.

Cette ville, agréablement bâtie sur une éminence dont la pente est assez douce, se présente avec grâce. Les approches en sont riantes, et les environs sont parsemés de maisons de plaisance dont les jardins répandent la vue sur le paysage.

Toutes les portes de Montauban sont d'une architecture élégante, et donnent une idée avantageuse de cette ville généralement bien bâtie, bien percée, et d'une propreté aussi salubre qu'enchanteresse. L'air d'ailleurs qu'on y respire est excellent et ne contribue pas peu à la beauté du sang des habitans, et peut-être même aux excel-

lentes qualités morales dont ils sont doués.

France.

La cathédrale actuelle, terminée en 1739, est un beau temple dans le goût moderne : en général, c'est un monument qui fait honneur aux arts du dix-huitième siècle. Le cours est une place belle et vaste, qui a quelque analogie avec les champs élisées de Paris.

C'est dans le faubourg que l'on appelle Ville-Bourbon, que le commerce de Montauban se trouve concentré, et c'est par conséquent le quartier le plus animé de la ville. On ne voit point ailleurs des rues aussi larges que la principale rue de ce faubourg. Cette largeur est telle, qu'on la prendrait plutôt pour une place oblongue que pour une rue. Quinze voitures de front peuvent y passer à l'aise. Elle est bordée de maisons élégantes et bien bâties, et tout s'y ressent de l'opulence que le commerce mène à sa suite. Ce commerce roule entre autres sur deux objets majeurs, les *cadis* et le *minot*. Ces cadis sont de petits draps dont on fait une grande consommation. Le *minot* est une espèce de farine de la plus grande beauté, ou pour mieux dire, c'est la fleur de la farine. On l'embarque sur le Tarn et elle descend ainsi par eau jusqu'à

Bordeau, d'où elle passe ensuite dans les îles de l'Amérique.

France.

En suivant les bords du Tarn, on trouve à quelque distance de l'embouchure de cette rivière dans la Garonne, la petite ville de *Moissac*, qui est très-ancienne. Les Goths l'arrachèrent aux Romains; Clovis la leur enleva. Dans la suite elle fut saccagée par les Normands, et puis engagée dans la guerre des Albigeois. Simon de Montfort s'en empara. Les Anglais la ruinèrent depuis, et enfin les guerres de religion achevèrent de la détruire. Sa situation avantageuse y attira dans des temps plus tranquilles, assez d'habitans pour qu'elle pût être rétablie. Elle ne renferme qu'environ trois mille ames. Cependant il s'y fait un commerce considérable.

Je ne nomme ici la petite ville de *Pruniquil*, qui est un peu plus haut sur la rivière d'Aveiron, que parce que l'on dit qu'elle a pris son nom de *Brunehaut*, reine de France, malheureusement trop fameuse sous la première race de nos rois. Cette princesse, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, épousa, en 565, Sigebert, roi d'Austrasie, fut mère de Childebert II et grand mère de Thierri et de Théode-

France.

bert. Tous les historiens en parlent comme d'un monstre. Clotaire II ayant réuni sous son pouvoir toute la monarchie, accusa cette femme souillée de tous les crimes, d'avoir fait mourir dix rois, et l'abandonna aux insultes de la soldatesque et à la cruauté des bourreaux. Elle fut traînée par ses ordres, à la queue d'une cavale indomptée, et périt misérablement par ce nouveau genre de supplice.

A quelques lieues de Moissac, et en suivant les bords de la Garonne, nous sommes entrés dans l'Agénois. Le climat de cette contrée est sain et tempéré, le terroir assez uni et naturellement bon, arrosé d'ailleurs de plusieurs rivières. On regarde ce pays comme un des meilleurs de toute la Guienne. On prouve l'ancienneté de la ville d'Agen non-seulement par des chartes particulières, mais encore par les portes et les vieux murs que l'on y voit en divers endroits. On n'y trouve cependant aucun vestige de cet ancien château si renommé dans les histoires des Anglais, et dont Turpin, archevêque de Rheims, fait mention dans la vie de Charlemagne, quand il dit que ce monarque battit auprès d'Agen les Sarrasins qui s'étaient emparés de la ville et

du château de ce nom. Cette ville, agréablement située sur la rive droite de la Garonne, était encore florissante à l'époque de la décadence de l'empire romain. Mais la beauté de sa situation et la fertilité de son terroir excitèrent souvent l'avidité des barbares. Les Huns, les Vandales, les Sarrasins et les Normands la pillèrent dans les premiers siècles de la monarchie. Elle ne fut pas plus ménagée pendant les guerres que les Anglais firent en France; aujourd'hui elle ne se ressent plus de ses malheurs passés; le commerce y fleurit. On y compte environ huit mille habitans; mais l'intérieur de la ville ne répond point à la beauté de ses dehors.

France.

De toutes les promenades d'Agen, le cours est la plus agréable. Planté sur les bords de la Garonne, il domine sur ce fleuve. Il plaît à l'œil, non seulement par sa régularité et le soin avec lequel il est entretenu, mais encore par la majesté de l'onde qui l'arrose, et le paysage piqnant des coteaux qui s'élèvent en amphithéâtre dans le lointain. On a soin de faire remarquer aux voyageurs un rocher assez curienx sur lequel était placé un couvent qui n'existe plus. La chapelle et les cellules sont tail-

France. lées dans le roc, et l'on n'a pu devoir cette singularité qu'à la patience de l'homme.

Jules César Scaliger, critique poète, médecin philosophe et l'un des plus savans hommes du seizième siècle, né au château de Rippa, dans le territoire de Véronne en Italie, vint s'établir à Agen et y professa la médecine. Joseph Scaliger son fils y naquit, et fut l'un des plus savans critiques et des plus érudits écrivains de son siècle. Il mourut à Leyde en Hollande, où il avait été professeur pendant seize ans. On montre encore à Agen leur maison.

Au confluent du Lot et de la Garonne, dans un pays très-fertile, et dans une belle situation, j'ai vu la petite ville d'Aiguillon. On y voit un château très-ancien qui fut assiégé, en 1346, par le duc de Normandie, fils aîné de Philippe de Valois, et depuis roi de France, sous le nom de Jean. Ce prince ne vint pas à bout de le forcer, quoiqu'il l'eût tenu investi pendant quatorze mois, et qu'il eût employé, pour réduire cette place, une invention nouvelle : car on prétend que ce fut alors pour la première fois qu'on fit usage du canon.

Un peu au-dessus d'Aiguillon, sur les bords du lot, est *Clairac*, une des villes

les plus riches et les plus commerçantes de cette province et renommée par le tabac qu'on y fabrique. On trouve encore sur la même rivière *Casseneuil*, lieu autrefois remarquable par un palais qu'y avait Charlemagne. L'impératrice Hildegarde, sa femme, y mit au monde, l'an 778, deux jumeaux, dont l'un fut dans la suite l'empereur Louis le *Débonnaire*. France.

En revenant sur les bords de la Garonne, j'ai passé par Tonneins et par Marmande, qui ne sont que des bourgs, mais très-peuplés, à proportion de leur petite étendue, et riches par le commerce qui s'y fait en blés, en vins et en eaux-de-vie. La ville de Bazas n'offre rien de remarquable, et ne renferme qu'environ deux mille cinq cents habitans. Elle est cependant très-ancienne, puisqu'il en est fait mention dans les ouvrages de Ptolomée, dans ceux d'Ausonne, l'un des plus célèbres poètes du quatrième siècle, et qu'elle était la patrie de son père, célèbre médecin.

Le désir de voir une des plus belles villes de la France et même de l'Europe, ne nous a pas permis, en sortant du pays que nous venons de décrire, de nous arrêter avant d'arriver à Bordeaux, et sans

France.

nous donner le temps de voir Blaye, commune assez importante, que nous étions obligés de traverser, et où nous reviendrons. Nous nous sommes embarqués pour remonter le fleuve, d'abord jusqu'au Bec-d'Ambès, où la Dordogne se jette dans la Garonne, et d'où coulant dans le même lit, elles prennent, réunies, le nom de Gironde, jusqu'à la mer, et ensuite, depuis le Bec-d'Ambès jusqu'à Bordeaux en remontant la Garonne : ce qui fait en tout une traversée de dix lieues, que l'on fait communément en cinq heures, et quelquefois en beaucoup moins de temps, quand on a le vent favorable. Comme une des routes de Paris à Bordeaux vient aboutir à Blaye, ces sortes de barques partent deux fois par vingt-quatre heures, suivant l'époque de la marée, et reviennent également deux fois de Bordeaux avec la marée descendante. Ces barques ne reçoivent que les passagers, et il faut en louer des particulières pour ses voitures si vous en avez.

Rien de plus majestueux que la Gironde, devant Blaye, et du lieu où l'on s'embarque, que le coup-d'œil est enchanteur : là, le fleuve a deux lieues de largeur. En face de Blaye, dans le milieu même de la Gi-

France.

ronde, se trouve une petite île qui la partage en deux bras égaux, chacun large d'une lieue. Sur cette île, on a construit un petit fort auquel sa forme a fait donner le nom de Pâté; les batteries de ce fort, se croisant d'un côté avec celles de la citadelle de Blaye, et de l'autre, avec celles du fort Médoc, construit sur la rive opposée, rendraient le passage difficile aux ennemis, malgré la largeur des deux bras du fleuve. Les vaisseaux qui remontent à Bordeaux, passent constamment dans le canal qui se trouve entre le Pâté et le fort Médoc; et comme ordinairement, ils n'entrent en rivière qu'avec un vent frais, et au commencement de la marée montante, ils fournissent ordinairement la traversée depuis Cordouan, ou tout au moins depuis Royan jusqu'à Bordeaux, sans être obligés de mouiller; au lieu que tous les vaisseaux qui sortent de Bordeaux pour la mer, viennent tous mouiller devant Blaye, dans le canal, entre cette ville et le Pâté. Ils y passent quelquefois plusieurs jours de suite, et c'est-là, que pour la plus grande partie, ils achèvent de compléter leur cargaison, et de prendre une partie de leurs vivres pour la traversée qu'ils ont à faire, parce

France. qu'ils se les y procurent à meilleur marché qu'à Bordeaux ; et enfin qu'ils sont tous obligés de prendre des pilotes côtiers, pour les mettre, ce qu'on appelle, hors la rivière. Cette relâche forcée de tous les vaisseaux qui quittent Bordeaux, rend Blaye commerçant et peuplé. Des courtiers interprètes qui se chargent de toutes les emplettes des capitaines étrangers, dont l'affluence, en temps de paix surtout, est extrême dans la rivière de Bordeaux, y sont très-riches ; et il n'est pas rare de voir mouiller devant Blaye, pendant la paix, chaque jour, quinze ou vingt vaisseaux, et quelquefois même plus, dont les deux tiers sont étrangers, et principalement de la Baltique et des mers du nord.

Quand on s'embarque à Blaye, on a devant soi ce mouillage dont l'aspect est piquant pour ceux surtout qui ne se sont point formé d'idée de la marine. Au-delà est la côte du Médoc, assez plate et couverte; à main droite, c'est-à-dire du côté de l'ouest, vous apercevez l'ouvert de la rivière qui s'élargit à mesure qu'il s'enfonce sous l'horizon, et qui, deux lieues plus bas, en a déjà cinq de large. Du côté de l'est, c'est-à-dire, à la gauche de l'embarquement,

France.

vous voyez les deux rivières de la Dordogne et de la Garonne, descendre et se réunir; la Dordogne arrivant sur la bande du nord, et la Garonne sur celle du midi; la Garonne coulant entre deux rives plates, et la Dordogne dans un lit encaissé entre des rives escarpées, au sommet desquelles on voit, dans le lointain, la petite ville de Bourg.

C'est un bruit généralement répandu, et un préjugé populaire, que le Bec-d'Ambès est un passage extrêmement dangereux. Comme la pointe qui forme le Bec-d'Ambès, c'est-à-dire, la langue de terre qui se trouve au confluent des deux rivières est plate, et que dans les hautes marées et lorsque les vents chassent avec violence de la partie de l'ouest et du sud-sud ouest, cette pointe est couverte par les eaux; il n'est point douteux que les vaisseaux qui n'auraient point connaissance du canal, et qui se hasarderaient pour remonterà Bordeaux, sans avoir des pilotes expérimentés, s'exposeraient à échouer et peut-être même au naufrage dans le gros temps; mais c'est ce qui n'arrive jamais. Les pilotes côtiers qui sont extrêmement communs depuis l'entrée de la Gironde, jusqu'à Blaye, ont une telle

France.

connaissance de la rivière, que le danger est purement idéal, et d'ailleurs le mouillage est sûr presque partout; et si, par quelque imprudence que les pilotes côtiers ne commettent jamais, parce que du moment qu'ils sont à bord, le navire est entièrement sous leur responsabilité; si, dis-je, par quelque imprudence ou par quelque fatalité qu'on ne peut prévoir, un vaisseau échouait au Bec-d'Ambès, la côte est si plate et les secours sont si voisins, que l'équipage et la cargaison même ne couraient aucun risque, et que cet accident n'entraînerait avec lui que quelque légère avarie à la carcasse du bâtiment; et la vérité veut que nous disions que cette mer toujours en courroux, ces vastes tourbillons, ces rochers nombreux, ces écueils de toutes les formes, que quelques voyageurs prétendent avoir vu au Bec-d'Ambès, sont un fruit de leur imagination et la peinture du merveilleux chimérique dont ils se sont plû à embellir leurs narrations.

Nous nous étions embarqués à Blaye, à quatre heures du soir, et nous sommes arrivés à Bordeaux sur les neuf heures. Le voyageur ne se lasse pas de voir le spectacle magnifique que cette ville présente, en

y arrivant de ce côté-là. La Garonne forme, devant Bordeaux, un quart de cercle, dont les deux pointes de l'arc sont éloignées l'une de l'autre d'une lieue ; et cette courbe est assez alongée, pour qu'il soit possible pour l'apercevoir d'un seul coup d'œil dans toute son étendue. Bordeaux est située sur la rive gauche du fleuve, et, en arrivant par Blaye, on la découvre entière depuis le commencement du Chartron, jusqu'au fort de Sainte-Croix, qui sont les deux extrémités opposées de la ville, et c'est ainsi que vous embrassez, d'un regard, un quai superbe d'une lieue d'étendue.

France.

Si, en arrivant le soir, vous ne pouvez distinguer les maisons, soit élégantes, soit magnifiques, dont ce quai est entièrement bordé, vous en êtes dédommagé par le spectacle de l'illumination, et peut-être, n'en est-il pas de plus étonnant et de plus beau dans le monde. Paris, dans sa magnificence, n'offre rien de semblable. Une ville que vous apercevez ainsi tout-à-coup, et comme par enchantement, et que l'innombrable quantité de lumières vous fait paraître tout en feu ; le bruit sourd que vous entendez dans l'éloignement, et qui vous décèle sa nombreuse population, la

France.

beauté du fleuve qui coule avec une majestueuse rapidité dans ses murs, et dont la largeur est de trois quarts de lieue dans cette partie, couvert en tout temps d'une épaisse forêt de mats qui s'élèvent d'une foule de vaisseaux de toutes les grandeurs et de tous les pays; tous ces objets forment un ensemble qu'il est impossible de peindre, dont les yeux ne peuvent point se rassasier, que l'on revoit toujours avec les charmes de la surprise et de la nouveauté, et qui plongent l'ame dans une admiration qui n'est point dissipée quand l'éloignement et le temps vous en ont séparé. Le vieux château Trompette occupait le centre de ce demi-cercle, et c'était une forteresse que M. de Vauban avait réparée et agrandie, dont l'objet était de tenir Bordeaux en bride, et de commander le port. La place que l'on se propose de bâtir sur les ruines de cette citadelle, sera le complément de cette admirable décoration. L'aspect de ce château Trompette attristait le cœur. Il est si douloureux d'apercevoir l'image de la guerre, et peut-être celle du despotisme, au milieu de la réunion des arts et de l'opulence du commerce, et d'être obligé, pour ainsi dire, d'associer ainsi le souvenir des

maux

maux qui affligent l'humanité, avec l'idée de tout ce qui répand le charme sur l'existence de l'homme. France.

C'est à peu près au pied de ce château Trompette, que les barques de Blaye viennent toucher la terre, et en débarquant, vous vous trouvez presque dans les belles promenades que l'on appelle *Tourni*, et qui sont le rendez-vous de toute la ville. Ainsi vous avez en face les belles allées de cette promenade; à votre droite, le superbe faubourg que l'on appelle le *Chartron*, où les plus riches négocians ont leurs hôtels; de l'autre côté, les beaux bâtimens de la bourse, et la place royale.

Bordeaux est une des plus anciennes villes de France et peut-être des Gaules. Strabon veut qu'elle fut une ville considérable avant que les Romains s'en emparassent. Pour faire fortifier le château Trompette, on abattit sans respect pour les arts, les restes d'un temple construit par les Romains, et dédié aux dieux tutélaires. Ce bâtiment, construit en pierres de taille, avait quatre-vingt-sept pieds de long, et soixante-trois de large. Il était découvert. Huit colonnes d'ordre corinthien, soutenaient la corniche de chaque face, et six

France.

autres terminaient l'édifice à chaque bout. Lorsqu'on détruisit ce temple, il restait encore dix-huit colonnes debout.

On ne voit plus que quelques ruines de l'amphithéâtre, que l'on appelle palais Gallien, quoique son unique destination fût la représentation des jeux publics. On a trouvé, il y a plusieurs années, quelques autres antiquités, en démolissant le palais archiépiscopal, et l'on découvrit des débris considérables du temple de Jupiter. On retira des fouilles, une grande quantité de chapiteaux d'ordre corinthien, et de tronçons de colonnes cannelées du plus grand module.

Les anciennes murailles de cette ville existent encore en partie. La forme, la qualité et la taille des pierres, tout annonce qu'elles ont été construites dans le même temps et par les mêmes mains que l'amphithéâtre. Elles existaient en effet du temps du célèbre Ausone, qui nous a laissé la description de Bordeaux, sa patrie.

La plus belle place, est la place royale, au milieu de laquelle on voyait la statue équestre de Louis XV. Elle avait été jetée en fonte par le célèbre *Varrin*, sur les dessins de *Le Moine*. Elle rappelle un trait

de génie et de hardiesse de cet habile fondeur. A l'instant même de la fusion, une des parties du moule vint à se briser. Cet artiste ingénieux, loin de se rebuter par cet accident imprévu, imagina de faire servir ce qui avait réussi, et d'y souder, par une fusion nouvelle, la partie qui manquait. C'était ce qu'aucun homme de son art n'avait tenté ni regardé même comme possible jusqu'alors. Le succès le plus complet couronna cette tentative; et quand la statue fut finie, il aurait été difficile de reconnaître l'endroit de la soudure.

France.

Cette place, quoique fort belle par l'uniformité et l'architecture des bâtimens qui la décorent, est trop petite pour une grande ville comme Bordeaux. Elle est entièrement ouverte du côté de la rivière, bordée dans cette partie par un quai magnifique, et forme un parallélograme, dont les angles du côté de la ville sont coupés à pan. D'un côté est le bâtiment de la bourse, de l'autre l'hôtel des fermes. Toute l'architecture de la place est couronnée de frontons, ornés de bas-reliefs allégoriques, relatifs au commerce et à la marine.

La cathédrale et les autres églises n'ont de remarquable que leur vétusté, et ne

France. sont pas dignes, même par leur architecture gothique, de cette superbe ville. L'église de St. Antoine renferme les cendres de Michel Montagne, le premier et peut-être l'unique philosophe que la France ait eu. Tout ce qui peut avoir rapport à lui, est trop intéressant pour ne pas rapporter ici son épitaphe, telle qu'elle a été traduite du latin.

« A Michel Montagne, chevalier, citoyen « romain et maire de la ville de Bordeaux : « homme né pour être la gloire de la nature, « que l'aménité de ses mœurs, la sagacité « de son esprit, son étonnante éloquence, « son incomparable judiciaire élevèrent au- « dessus de tous les hommes; qui, aimé des « rois, des grands et des chefs même du « parti contraire, resta attaché aux lois de « sa patrie et à la religion de ses aïeux; « sans offenser les intérêts de personne, il « parvint sans bassesse et sans injustice à se « rendre cher aux hommes de tous les états. « Comme il avait constamment, pendant « toute sa vie, professé, dans ses discours « et dans ses écrits, une philosophie qui « l'avait fortifié contre tous les maux, aussi « en approchant de la dernière heure, ayant « lutté avec héroïsme contre une longue et

« cruelle maladie, réglant ses actions sur « ses principes, il couronna, quand il plut « à Dieu de l'appeler à lui, sa belle vie par « une belle mort. Il mourut l'an 1592, âgé « de cinquante-neuf ans sept mois onze « jours. »

France.

Ce grand homme que, dans tous les temps, la sagesse consultera comme un oracle, que les plus grands génies qui parurent depuis n'ont point effacé, et qui en a fait oublier beaucoup de ceux qui l'avaient devancé, n'était point né à Bordeaux, mais dans le château d'*Esquem* en Périgord qu'habitait son père. Mais les services qu'il rendit à Bordeaux, les emplois importans qu'il y exerça, la députation dont il fut honoré auprès de la cour et depuis aux états de Blois, l'y naturalisèrent pour ainsi dire, et il est digne de la gloire de Bordeaux de se montrer jaloux de l'éclat qu'elle reçoit, en plaçant ce nom vraîment grand parmi les hommes célèbres qui l'ont honoré.

Le bâtiment de la bourse et la salle de spectacle sont les deux monumens modernes les plus superbes que Bordeaux renferme. La cour intérieure de la bourse est entourée d'un portique large et élevé, où les négocians se rendent tous les jours à

France.

midi, et c'est là que se proposent et se terminent toutes les opérations commerciales et le centre où viennent aboutir tous les rayons de prospérité publique que l'activité de Bordeaux étend depuis le fond de l'Europe jusqu'aux Antilles, et des rives de l'Amérique jusqu'aux extrémités de l'Afrique.

La salle de la comédie est le chef-d'œuvre de l'architecture de Louis. Ce bâtiment renferme le théâtre et la salle du concert. Un péristyle formé par douze colonnes corinthiennes, prépare à l'entrée de ce vaste monument, et communique au plus superbe vestibule que termine un escalier magnifique qui tire son jour de sa coupole.

La salle du théâtre est la plus vaste que j'aie vu en Europe. Douze colonnes d'ordre corinthien supportant des pendantifs du plus grand module, soutiennent un plafond de forme circulaire. Il est éclairé par des lampions, disposés de manière qu'ils échappent à la vue du spectateur, et ce genre d'illumination est aussi nouveau qu'ingénieux. Une galerie en arcades, ornée de pilastres corinthiens, fait le tour extérieur de cet édifice, dont la façade opposée à la

façade principale, n'est pas moins belle ni moins estimée des gens de l'art. France.

Les vins sont une des grandes richesses de Bordeaux. Ceux de Grave sont communément blancs. Ceux de Ségur, de Médoc, de Langon, etc. sont les plus estimés. En général, ils acquièrent une qualité supérieure, en passant la mer. La traversée leur ôte cette épaisseur et cette verdeur désagréable qu'ils ne perdraient à terre qu'après de longues années. La mer fait l'office du temps. Il n'y a point de maison un peu opulente à Bordeaux, qui ne soit dans l'usage de faire faire au vin de sa consommation journalière, le voyage de l'Amérique. J'en ai bu à qui l'on avait fait faire le voyage de l'Inde. En temps de paix, Bordeaux exporte, année commune, cent mille tonneaux de vins et d'eau-de-vie. Elle reçoit en échange des sucres bruts, des cafés, de l'indigo, du bois de teinture, des épiceries, des chanvres, etc.; et ce seul apperçu suffit pour donner une idée de l'importance de son commerce. La tonnellerie est en conséquence une des parties qui occupent le plus de bras, et ensuite tout ce qui concerne l'arrivage des vaisseaux, fait travailler le reste. Le moulin

France.

qui suffit à lui seul à la consommation de la ville, mérite une attention particulière. Il y a peu d'années qu'il est construit. Une seule roue fait mouvoir à la fois vingt-quatre meules. Le constructeur de cette ingénieuse hydraulique, dut éprouver dans son projet, un grand obstacle par le flux et reflux, dont l'effet est très-sensible devant Bordeaux. Mais son génie le lui a fait vaincre; et au moyen d'un réservoir, qu'il s'est habilement ménagé, la roue n'éprouve point la variation de la marée.

L'histoire de Bordeaux a été écrite de nos jours. Cet ouvrage est recommandable par la vérité des faits et l'impartialité dans les jugemens. Et qui ne lirait pas en effet l'histoire de la patrie du célèbre Montesquieu, de ce philosophe que la France comptera toujours au nombre de ses titres à sa gloire, du plus grand écrivain que le ciel ait fait naître depuis Tacite, et le seul que devraient étudier ceux que le véritable amour de l'humanité et de la patrie enflamme.

Après avoir vu Bordeaux, il reste peu de chose à la curiosité dans les villes des environs. L'Esparre, Cadillac et le Bourne ne sont intéressans que parce que leur territoire est le plus fertile de ces contrées.

Le Bourne est une jolie petite ville, dont les cazernes nouvellement bâties sont d'une architecture agréable. Elle a en outre, une manufacture de porcelaine, dont il sort des ouvrages assez précieux. Son climat est enchanteur, ses promenades et ses dehors sont charmans. France.

Blaye dont nous n'avons parlé qu'en passant est susceptible d'être plus riche que les villes que nous venons de citer. Sa situation, qui la rend un des entrepôts maritimes de Bordeaux, favorise son commerce. Sa citadelle, sans être très-bonne, pourrait cependant arrêter des marins qui se hasarderaient assez dans la rivière pour oser y débarquer.

A l'embouchure de la Gironde et à vingt-trois lieues de Bordeaux, on voit la tour de *Cordouan*, sur un rocher, qui est le reste d'une île que la mer a abîmée. C'est un fanal qui a été bâti pour empêcher les vaisseaux de se perdre sur les bancs des sables. Il est de forme pyramidale, afin que les vents aient moins de prise. Ce phare fait l'admiration des navigateurs; ils le regardent dans son entier comme le plus beau de l'Europe. Cette tour a dans sa base vingt-deux toises moins un pied de diamètre, et soixante-quinze pieds d'élévation, non compris la

lanterne de fer dont elle est surmontée.
France. C'est dans cette lanterne qu'on place le foyer du phare. C'est un réchaud qui contient deux cent vingt-cinq livres de charbon de terre, que l'on allume chaque jour au coucher du soleil et qui dure toute la nuit. Il y a toujours quatre gardiens pour allumer ce feu. Ils ont des vivres pour six mois et de l'eau en abondance par celle qui tombe sur toute la tour, et qui au moyen des galeries du pourtour, pratiquées exprès à chaque étage, se rend dans de belles citernes.

Non loin de là, commence le Périgord, contrée montagneuse, quoiqu'elle ait quelques plaines et de belles vallées. Le premier lieu que nous ayons vu en y entrant, est la petite ville de Castillon, située sur la Dordogne. Elle n'est connue que par la sanglante bataille que les Français y gagnèrent sur les Anglais, en 1451. Le brave Talbot et son fils y furent tués.

Plus loin encore et du même côté, est la ville de Bergerac. La quantité d'ouvriers qui y sont employés à fabriquer des ustensiles avec le fer que l'on tire en abondance des forges qui sont répandues dans les environs, lui donne un air d'activité que l'on

ne trouve point ailleurs. On y fabrique du papier, de la faïence, des petits draps et de la bonneterie. La Dordogne la coupe en deux parties, et l'on sait qu'en général le voisinage d'une rivière considérable donne de la vie aux villes qu'elle arrose. Bergerac, situé dans une belle plaine, bien cultivée, jouit des agrémens de la nature, et une ville est toujours heureuse, quand son territoire est fertile et pittoresque. Celle-ci a des grains, des vins, des bestiaux, des pâturages, des bois, des chanvres avec abondance, et elle nous a paru la plus importante commune de ces contrées. Il n'y a rien cependant d'intéressant pour les arts; on n'est point affligé de leur absence, quand on voit ses habitans heureux, parce qu'on espère que tôt au tard ils y pénétreront. L'aisance les fait aimer et les appelle à la longue : il n'y a que la misère qui les éloigne pour jamais. France.

En suivant les bords de cette même rivière, nous sommes arrivés à Périgueux, capitale de tout le pays. L'ancienneté de cette ville n'est pas douteuse. La tour de *Vesune*, le reste d'un amphithéâtre et quelques autres monumens en sont des preuves sensibles. Il est assez plaisant de voir un an-

France.

cien écrivain, nommé *La Boirie*, qui nous a laissé des recherches sur l'histoire de Périgueux, se tourmenter pour trouver à cette ville une origine romanesque, et dans ses suppositions, ne s'arrêter qu'aux enfans de Noé. Selon lui, cette postérité s'étant répandue sur la terre, quelques-uns s'arrêtèrent dans le Périgord, et jetèrent les premiers fondemens de cette ville, qu'ils appelèrent *Japhet*, du nom de l'un des fils de ce patriarche, nom qu'il prétend avoir lu dans plusieurs titres très-antiques et encore plus authentiques: du moins aurait-il dû nous dire où il avait vu ces titres, et dans quels lieux ils étaient déposés : mais comme un semblable mensonge frappe trop grossièrement les yeux, il ne vaut pas la peine de s'y arrêter; et je ne le rappelle que pour donner un exemple toujours utile de ce que peut oser ou l'ignorance ou le ridicule amour-propre de vouloir que les lieux où nous avons pris naissance, aient toujours quelque chose de plus extraordinaire que les autres lieux; comme si l'homme recevait quelque considération personnelle du plus ou moins d'antiquité et de splendeur de la ville où il vint au monde, et qu'en effet l'homme né dans une ville de deux ou

trois mille ans d'origine, eût plus de droits à l'estime que celui formé aux vertus dans un simple village bâti d'hier. France.

Périgueux est divisé en deux parties, dont l'une porte le nom de cité, et l'autre celui de ville proprement dite. La cathédrale est un vaste édifice des plus curieux et des plus anciens de cette partie des Gaules que l'on appelait l'*Aquitaine*. Elle est du neuvième siècle, et l'on voit que pour l'architecture, on puisait encore alors quelques notions du beau dans ce qui restait des monumens de la Grèce et de Rome. Les Maures et les Anglais n'avaient pas encore introduit cette architecture bizarre et pourtant majestueuse que, sous la dénomination gothique, nous admirons dans les belles églises de France. L'ancienne cathédrale a été longtemps abandonnée, on l'a réparée et elle sert de paroisse à la cité. On y voit encore contre la muraille du chœur, une grande table sur laquelle se trouve gravée une inscription composée de onze lignes, dont les huit premières ont cinq pieds quatre pouces et demi de longueur, en caractères du douzième siècle. L'abbé Lebœuf a expliqué l'usage de cette inscription. C'est suivant l'opinion de ce savant une table où sont mar-

France.

qués les quantièmes et les mois, où le dimanche de pâques doit se trouver chaque année, précaution dont l'utilité ne paraîtra point puérile, si l'on considère que dans le temps où cette table fut faite, la connaissance du calendrier était presque perdue, et que l'ignorance des prêtres était telle, qu'à peine savaient-ils lire dans leurs bréviaires.

Périgueux n'a point ou presque point de commerce, et l'on pourrait dire que sans la ressource des châtaigniers, le peuple serait souvent embarrassé pour satisfaire aux premiers besoins de la vie. Il y a peu de manufactures; cette ville ne se trouve point avantageusement placée pour les communications, et ce pays montueux est incommode pour les transports. Il y avait autrefois une manufacture renommée pour les couteaux, mais elle est perdue, et Périgueux en est revenu au commerce de ses poulardes, de ses dindes et de ses pâtés aux truffes.

La ville épiscopale de Sarlat, n'offre rien qui puisse intéresser. Elle est très-mal située, dans un fond, environnée de montagnes. Elle n'a point d'eau, et son territoire est peu fertile. Son commerce consiste dans

quelques mines de fer que l'on exploite dans les environs, mais les débouchés sont difficiles. France.

Nontrou, Belvez et Mucidan, sont des villes de peu d'importance. En général la pauvreté y règne. Avec plus de richesse, les habitans n'en seraient pas peut-être plus heureux. Mais, puisque les préjugés attachent le bonheur à leur possession, il est du devoir du gouvernement de travailler à les accroître. Des encouragemens, un régime doux et protecteur, des travaux publics, des routes de communication, des canaux ouverts, des expériences faites en agriculture, des manufactures relevées, peuvent ramener la félicité dans ces cantons. Les hommes vont partout où ils sont sûrs de trouver du travail; le talent est de le faire naître, et c'est celui des gouvernemens.

Il nous reste à parler de quelques hommes célèbres que ce pays s'honorera toujours d'avoir vu naître dans son sein; et est-il en effet un peuple dans l'univers, qui ne fût jaloux de compter Fénélon parmi les hommes chers à l'humanité qu'il aurait nourris. Quand on a nommé Fénélon, on a tout dit pour sa gloire. Il est trop connu, il le sera

France.

toujours assez, pour qu'on ne puisse rien ajouter à l'éloge de ce grand homme que toutes les ames sensibles lui prodigueront, tant que les vertus douces seront en honneur sur la terre. Il n'est point, il ne fut point d'infortuné qui n'ait prononcé son nom avec respect, et telle est la destinée de Fénélon au tombeau, que l'on ne peut répandre des larmes, que l'on ne peut souffrir sans invoquer sa mémoire. Il sut rendre tout aimable, la religion, les talens, la grandeur, même la dispute, même les erreurs. Partout où les peuples sauront lire, Fénélon sera immortel; partout où l'humanité gémira, Fénélon sera regretté; partout où les rois et les gouvernemens seront injustes, Fénélon sera étudié; partout où l'intolérance voudra pénétrer, Fénélon sera présenté pour modèle. Ce grand homme dont les ouvrages valent seuls une bibliothèque, mourut à 63 ans, vraîment de la mort des justes, car il n'avait pas eu un seul remord pendant le cours de sa belle vie.

C'est sur les débris du vieux château de Montagne que nous avons été jeter des fleurs sur la terre que le plus grand philosophe de la France a rendu si sacrée en l'habitant.

l'habitant. L'admirable et immortelle franchise de Montagne l'a fait se peindre lui-même dans ces paroles : « Je suis tantôt « sage, tantôt libertin, tantôt vrai, tantôt « menteur, chaste, impudique ; puis libé-« ral, prodigue, avare, et tout cela selon « que je me vire. » On voit qu'aux talens, au génie, à la science près, Montagne était comme sont presque tous les hommes ; mais quels hommes diraient comme Montagne ; je suis tel ? Un bel esprit a défini Montagne parfaitement bien. *C'est un des écrivains*, dit-il, *qui sachant le moins ce qu'il va dire, sait le mieux ce qu'il dit.*

France.

Nous avons pour ainsi dire changé de terre et de climat, en pénétrant dans le Limosin, plus célèbre par l'activité de ses habitans que par la fertilité de son sol. On y recueille très-peu de froment. On y trouve beaucoup de châtaigniers, qui offrent la récolte la plus considérable de ce pays. Les pâturages y sont très-nombreux, ils nourrissent une grande quantité de bœufs qui servent à approvisionner les marchés de Paris, et des chevaux dont l'espèce est fort estimée.

Il semble que la nature, avare à certains égards dans le Limosin, ait voulu dé-

France. dommager en quelque sorte, les habitans de cette province, par des présens particuliers. Les richesses minéralogiques qu'elle a cachées dans les entrailles de la terre, compensent un peu celles que la surface du sol semble leur refuser. On trouve dans ce pays des mines de plomb, de cuivre, d'antimoine, de fer et de charbon de terre. On y trouve aussi une terre blanche qu'on emploie à la fabrication de la porcelaine et dont la propriété précieuse vient d'être nouvellement découverte.

Brives, la première ville où nous avons séjourné, a dû sans doute le surnom trivial de *Gaillarde*, bien plus aux agrémens de ses environs et à la perspective riante qu'elle présente de quelque côté qu'on y arrive, qu'à l'élégance de ses bâtimens et à sa distribution intérieure. Si l'on excepte quelques maisons de particuliers un peu aisés, tout le reste de la ville est mal bâti. Presque toutes les rues sont étroites, tortueuses et sales; il n'y a pas une église passable, pas un édifice qui mérite d'être remarqué.

Mais la tristesse intérieure de Brives cesse du moment qu'on sort de ses portes. Des promenades délicieuses l'environnent ; la

chaussée, entre autres, qui se prolonge le long de la rivière, forme le plus beau cours, et il faut convenir qu'en général, les grandes routes, dans ce pays, sont d'une beauté rare. On les voit presque partout bordées d'arbres magnifiques, ferrées communément en granit; elles sont d'une fermeté et d'un uni incroyable; elles n'ont ni les inconvéniens des routes sablées, ni les désagrémens de celles que la sécheresse des étés inonde de poussière. Les remparts de Brives sont également d'une gaîté précieuse, et si l'on désire une promenade plus fraîche encore, on la trouve dans une île que forme la Corrèze, et que la main de l'art a entièrement consacrée aux délassemens des habitans. France.

La stérilité se fait moins sentir dans ces cantons. On y recueille de bons vins, les fruits y sont excellens.

Brives est la patrie du fameux cardinal Dubois, homme dont l'existence et les succès doivent imprimer une marque d'infamie à son siècle, et au théâtre de ses prospérités. Je ne pourrais pas, sans souiller cet ouvrage, m'entretenir des actions de cet homme.

On trouve à trois quarts de lieue de

France.

Tulle, des restes d'antiquité qui indiquent suffisamment l'existence d'une grande ville. Ces antiquités consistent dans les ruines de quelques édifices romains, parmi lesquels on distingue encore, mais après beaucoup d'attention, les restes d'un amphithéâtre de forme elliptique. Le célèbre Baluse, dans son histoire latine de Tulle, en a donné les dessins et en a mesuré exactement les différentes proportions. Le plus grand diamètre de l'arène a deux cents pieds, et le petit, cent cinquante pieds. On a trouvé dans ce lieu des médailles impériales, des urnes en pierre, en terre et en verre, des lacrymatoires et plusieurs vases propres aux sacrifices. On y a également découvert plusieurs tuyaux en terre, qui semblaient appartenir à un aqueduc, un puits très-profond, deux têtes d'homme en pierre, et une de femme, en marbre. Cependant aucun des géographes anciens, aucun monument historique ne font mention qu'il existât en ce lieu, du temps des Romains, une ville considérable.

Il est impossible de partir de Tulle, sans se souvenir d'Etienne Baluse qui naquit dans cette ville, en 1630, homme aussi modeste que savant, et à qui l'histoire de France a

de si grandes obligations. Le célèbre Marca l'attira à Paris, le présenta au grand Colbert, qui le nomma son bibliothécaire, et c'est par ses soins que la bibliothèque de ce ministre acquit une si grande perfection. France.

Ce fut à cette époque que le cardinal de Bouillon le choisit pour faire l'*histoire généalogique de la maison d'Auvergne*. Baluse y prouva que la maison d'Auvergne, de laquelle étaient issus les ducs de Bouillon, descendait directement des anciens ducs d'Aquitaine, qui eux-mêmes descendaient des rois de France de la première race. Cette descendance, établie dans cet ouvrage, par une suite de preuves et de monumens dont on n'a pu contester l'authenticité, déplut infiniment au roi, dont l'origine ne paraissait pas remonter à une si haute ancienneté. L'ouvrage fut défendu, Baluze fut cruellement dépouillé de sa place d'inspecteur au collége royal, et de ses pensions, et exilé successivement à Rouen, à Tours et à Orléans. Ce ne fut qu'après la paix d'Utrecht qu'il obtint son rappel. Il mourut à Paris en 1708, à l'âge de 88 ans.

Les gens de lettres, dit un de nos biographes, regrettèrent en lui un savant pro-

France.

fond, et ses amis un homme doux et bienfaisant. Il ne ressemblait point aux érudits avares de leurs lumières : il communiquait volontiers les siennes, et aidait ceux qui s'adressaient à lui, de ses conseils et de sa plume. Il était né avec la facilité d'esprit et la mémoire qu'il fallait pour son travail. Peu de savans ont eu une connaissance plus étendue des manuscrits et des livres.

Je me suis arrêté quelques instans à *Userche*, située à onze lieues de Limoges. Elle est bâtie sur le penchant d'une colline, au fond de laquelle coule la *Vezere*, qui en cet endroit, forme une sinuosité très-marquée. Cette ville, quoique mal percée, et peu agréable à parcourir, se présente cependant de loin d'une manière avantageuse, et offre un aspect pittoresque.

Saint-Yrieix, à sept lieues de Limoges, est située sur la rivière d'Isle. Le commerce y est fort en vigueur; on y trouve plusieurs manufactures qui maintiennent l'aisance et l'activité parmi le peuple. Le commerce d'antimoine, et les préparations qu'on en fait, occupent et enrichissent un grand nombre d'habitans. Cette substance métallique est tirée d'une mine située à trois lieues de *Saint-Yrieix*, dans la forêt de

Brais. Cet antimoine est transporté à Bordeaux par Bergerac, où il est vendu aux Hollandais qui nous le rapportent en verre ou autrement. On en envoie aussi à Orléans, où on le dégage de la partie sulfureuse qui lui est unie, pour en faire le régule. Cet antimoine a la réputation d'être d'une qualité supérieure à celui qu'on tire des autres provinces.

France.

La *Roche l'Abeille* n'est qu'un bourg. Ce lieu est recommandable par sa précieuse carrière de serpentine; cette serpentine ressemble, à plusieurs égards, à celle d'Allemagne; elle en a la couleur, et soumise à l'analyse chimique, elle donne les mêmes résultats. Cette pierre dont le grain est aussi fin que celui du marbre, et qui reçoit le plus beau poli, est d'une couleur verte, obscure, qui approche de celle du serpent, et c'est à cause de cette ressemblance, qu'elle a été nommée serpentine. Elle est facile à tailler, et on en fait des vases au tour. On croit qu'elle est de la même nature que la pierre nommée par les anciens, *Pierre ollaire*.

Saint-Léonard, que nous avons traversé, est une ville située sur la Vienne à quatre lieues de Limoges. Elle doit son nom à

France. un saint qui, après saint Martial, est le plus en honneur dans le Limosin. Presque tous les habitans de la province se glorifient de porter le nom de Saint-Léonard. Rien de plus beau que la route qui y mène; c'est ce qui rend cette petite ville l'entrepôt du négoce entre Lyon, Limoges et Bordeaux : mais en-même-temps, rien de plus étonnant que les travaux qu'il a fallu faire, et les difficultés qu'il a fallu vaincre pour diriger cette route sur Saint-Léonard. Un pont magnifique est élevé sur la Vienne, des maisons agréables ont été bâties; des commerçans, des courtiers ont paru, des hôtelleries se sont multipliées, et Saint-Léonard est devenu une ville agréable. Elle possède une belle manufacture de papier. On y fabrique aussi des étoffes de laine, mais grossières, et dont la consommation, en général, se fait dans le pays.

Nous n'avons quitté Saint-Léonard; que pour nous rendre à Limoges. Les environs de cette ville sont délicieux. La Vienne, peu considérable encore, coule dans un vallon charmant, bordé de collines couvertes de vignobles, de châtaigniers, de maisons de plaisance, de fermes, de terres en culture, de prairies artificielles; le coup

d'œil est vraiment enchanteur. C'est au sein de cette scène pittoresque, que Limoges s'élève en amphithéâtre sur un coteau, et semble couronner le paysage.

France.

Limoges est justement comptée au nombre des plus anciennes villes de la Gaule. César en parle dans les septième et huitième livres de ses commentaires, comme d'une ville importante. Il paraîtrait qu'à cette époque elle était gouvernée par un certain *Duratius* que les uns regardent comme un prince Gaulois qui resta toujours fidèle aux Romains; d'autres comme un Romain que la république, ou César lui-même y avait établi comme proconsul. D'après un ancien auteur, elle était au nombre des quatre villes des Gaules que l'on qualifiait spécialement du titre de Cités *rouges*, Bourges, Lyon, Le Mans et Limoges. Il est certain qu'elle fut long-temps le séjour des proconsuls ou gouverneurs de l'Aquitaine; et les travaux immenses que ce *Duratius* y fit faire, ne permettent presque pas de douter qu'il n'ait été l'un de ces proconsuls. C'est un tableau assez singulier, que l'histoire des différens états par où les villes capitales ont passé. D'abord, pour la plupart, elles ne sont connues que par le nom du

France.

peuple ou de la province dont elles étaient le chef-lieu : ensuite conquises et embellies par les Romains, elles quittent leur premier nom pour en recevoir un qui a rapport à quelques-uns de leurs vainqueurs ou de leurs bienfaiteurs. Sous la domination romaine, on les voit fleurir sous des noms romains : puis, d'opulentes qu'elles étaient, elles retombent sous le règne destructif de la féodalité, dans un état d'anéantissement et de barbarie, et reparaissent sous un nouveau régime et sous une nouvelle forme ; ce n'est plus qu'un bourg peuplé d'esclaves, dominé par une forteresse menaçante, habitée par un tyran imbécille. Tel fut le sort de la plupart des capitales de la France ; tel fut celui en particulier de la ville de Limoges.

D'abord, elle n'est connue que sous le nom de *Lemovica*, ou *civitas Lemovicum*, cité des Limosins ; puis sous la domination romaine, elle reçoit divers embellissemens. On y bâtit un capitole, des temples, des arènes et un palais, où le proconsul d'Aquitaine fait sa résidence, et elle porte le nom d'*Augustoritum*, composé de celui d'Auguste, son bienfaiteur ; enfin, dans les commencemens de la monarchie, cette ville dé-

truite à plusieurs reprises, reprend le nom barbare de *Lemovix*, dont par corruption, on a fait celui de Limoges. Les Normands, les Anglais, les guerres intestines et les incendies fréquens semblèrent se disputer la destruction de cette cité fameuse. Sa splendeur ne peut résister à tant de fléaux conjurés contre elle; et loin des mers qui rappellent tôt ou tard l'opulence sur les villes dont elles baignent les murs, privée de la présence des grands fleuves dont l'industrie de l'homme recherche les bords féconds, Limoges est insensiblement tombée dans cet état de médiocrité où nous la voyons aujourd'hui, et ne semble se survivre que pour rendre témoignage à la fureur des hommes et à la périssable vanité de leurs chefs-d'œuvre qu'ils prétendent immortels. France.

Un des beaux monumens de cette ville est la fontaine publique. Elle porte le nom d'*Aigouline*, et date, à ce que l'on prétend, du règne de Charlemagne. Elle a plus d'une fois exercé la verve des poètes Limosins. Elle jaillit dans un des quartiers les plus élevés de Limoges. L'eau qu'elle fournit est amenée de près d'une lieue, par un aqueduc voûté, et qu'avec des frais immenses, il a fallu conduire à travers un rocher de soi-

France. xante pieds. Cette eau s'échappe par treize tuyaux qui la divisent dans un bassin d'un seul bloc de granit de quinze pieds de diamètre.

La cathédrale, l'église de Saint-Martial et celle de Saint-Michel sont les trois seuls temples de Limoges qui méritent d'être vus. La délicatesse, la hardiesse et la profusion des ornemens gothiques de la première et de la dernière sont en effet étonnans et admirables. On voit à la porte de l'église St.-Michel, deux lions en pierre, grossièrement sculptés, et qui servaient jadis de support au siége de l'official. On prétend que c'est là que ce juge ecclésiastique rendait ses arrêts, et qu'il en existe qui portent cette date *intrà duos leones.*

Ce n'est pas sans étonnement que l'on voit dans les bas-reliefs du *jubé* de la cathédrale, les travaux d'*Hercule.* Ce bizarre assemblage de la fable avec le christianisme, ne remonte pas plus loin que le siècle de François I.er Tel était, au reste, le goût du temps, et les métamorphoses d'Ovide pouvaient bien entrer dans les ornemens d'une église à l'époque où un cardinal écrivait à un de ses amis : je vous fais

part que les *dieux immortels* ont appelé à la thiare Léon de Médicis.

France.

L'église de Saint-Martial est une des plus anciennes des Gaules. On y fait remarquer aux curieux, une de ces horloges à mécanismes allégoriques, qui dans le vrai, n'ont d'autre mérite que d'intéresser le vulgaire, et qui rendent témoignage, tout-à-la-fois, et de l'esprit des temps, et des conceptions gigantesques qui accompagnent l'enfance des arts. Ici, c'est un squelette, ou plutôt la figure de la mort qui ouvre la machoire inférieure, frappe sur le timbre les heures avec sa faulx, tourne à chaque mouvement la tête à droite et à gauche, et est assise sur un panier de fleurs d'où sort un serpent.

La population de Limoges se monte à environ vingt-deux mille ames.

Nous sommes entrés dans l'Angoumois par Larochefoucault, la première ville un peu considérable qui se rencontre sur la route de Limoges à Angoulême. Des vins, du chanvre et du lin, tels sont les objets que l'on cultive avec succès dans ces environs. Le reste du commerce est peu de chose, et la *Tardoire*, petite rivière qui coule à la Rochefoucault, est trop peu considérable, pour lui procurer des débouchés

France. avantageux. Cependant, en arrivant ici, l'ame du voyageur sensible éprouve un sentiment de douceur dont elle a peine à se défendre, et auquel elle s'abandonne avec une sorte de complaisance. Elle le puise, non pas dans les objets qui l'entourent, mais dans les souvenirs, et ces souvenirs, c'est le nom de La Rochefoucault qui les fait naître. Il est si rare que les annales d'une maison de *grands seigneurs* ne vous offrent que des vertus, qu'on les parcourt avec cette aimable surprise qu'inspirent les phénomènes de la nature. Il est donc des hommes que l'air contagieux de la cour ne corrompt jamais.

A une lieue de La Rochefoucault est le village de *Rancogne*, renommé par ses mines de fer et ses forges, et surtout par ses profonds souterrains appelés *Caves de Rancogne*. C'est une des principales curiosités naturelles de l'Angoumois. Ce n'est pas sans quelque crainte et sans beaucoup de dangers, que je me suis hasardé d'y pénétrer.

Après avoir suivi, pendant un long espace, un chemin souterrain, très-étroit, très-incliné, dans une attitude souvent très-pénible, à la faible lueur d'un flambeau, je suis parvenu à une salle immense qui offre

une infinité d'objets curieux, et bien faits pour dédommager de la peine qu'il en coûte pour les voir. Qu'on se figure les parois et la voûte de ce vaste souterrain, couverts et ornés d'albâtre, qui se présente sous mille formes différentes, les unes plus singulières, plus étonnantes que les autres. Ici la couleur est la même, mais les figures sont variées à l'infini; là, c'est la couleur qui change, et qui, en divers endroits, est parfaitement tigrée. Il semble qu'on voit des tentures de peaux de tigres. Ces espèces de congellations, ces ornemens que la nature a cachés dans le sein de la terre, sont ce que les naturalistes appellent des *Stalactites*.

France.

L'eau, en filtrant à travers les pores du rocher, acquiert une qualité lapidifique, ou plutôt entraîne avec elle la matière qui convient à la formation de ces pétrifications, la dépose par couches successives à l'endroit où elle prend son issue; et ce dépôt, après une révolution de plusieurs siècles, acquiert un certain volume et de certaines figures, que le suintement de l'eau, et les circonstances du point de ce suintement nécessitent de telle ou telle manière. Il y en a de très-bizarres; quelques-unes représen-

France.

tent des draperies, d'autres des fruits, d'autres, enfin, ressemblent au premier abord, à des ouvrages de sculpture. Dans ces souterrains, on voit deux ruisseaux ; l'un peut avoir deux pieds de largeur : son eau est limpide, sans odeur, mais elle est chaude ; le second ruisseau coule entre des rochers à une profondeur presque innaccessible. Il forme dans son cours un bruit pareil au bourdonnement des grosses cloches. Ces souterrains s'étendent fort loin dans la montagne de Rancogne ; ils se prolongent en profondeur et en hauteur ; ainsi, en les parcourant, on a beaucoup à monter et à descendre. L'air qu'on y respire est tempéré, mais un peu humide. C'est un lieu bien fait pour attirer les regards des naturalistes. Plusieurs objets que je ne saurais décrire, m'y ont frappé d'étonnement. J'y ai éprouvé cette émotion que produit la vue des choses extraordinaires. Mais je l'avoue, après avoir passé près d'une heure dans ces cavernes ténébreuses, j'ai éprouvé un nouveau plaisir lorsque j'ai respiré l'air atmosphérique, et que mes yeux ont été rendus à la lumière du jour.

La ville d'Angoulême où nous arrivames bientôt après, est située sur la rive gauche

de la Charente, à trente-trois lieues de Bordeaux; elle existait du temps des Romains. Les antiquités et les nombreuses médailles qu'on y a découvertes en seraient une preuve suffisante, si l'on n'avait pas encore, en faveur de cette vérité, l'autorité des anciens écrivains. Ausone, dans une de ses lettres, en parle comme d'une ville peu considérable et éloignée des communications. De vilaines maisons, grossièrement bâties et plus mal distribuées, des rues étroites et tortueuses, point de places publiques, point de monumens, peu d'édifices dignes d'attention, telle est cette ville. Mais un ciel pur, un air salubre, quelques promenades, et des habitans aimables, tels sont ses avantages; et c'est toujours une jolie ville, que celle que le soleil, le printemps et l'esprit n'ont point deshéritée.

France.

Cette ville a vu naître une des princesses les plus illustres de France, par son esprit et son noble courage. Marguerite de Valois, sœur de François I.er, reine de Navarre, naquit à Angoulême, en 1492. Elle épousa le dernier duc d'Alençon, premier prince du sang et conétable de France, qui mourut à Lyon en 1525. Affligée de la mort de son époux et de la prison de Fran-

France.

çois I.er son frère, elle fit un voyage à Madrid pour y soulager ce roi pendant sa maladie. La fermeté avec laquelle elle parla à Charles-Quint et à ses ministres, les obligea de traiter ce monarque avec les égards dus à son rang. François I.er, de retour en France, témoigna à sa sœur toute sa reconnaissance; il l'appelait toujours ma mignone. En 1526, elle fut mariée à Henri d'Albret, roi de Navarre, et devint mère de Jeanne d'Albret et grand mère d'Henri IV. Cette princesse est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus estimé est l'*Heptameron* ou *les Nouvelles de la reine de Navarre.* Ce sont des contes dans le genre de ceux de Bocace, un peu obscènes: mais c'était le goût et les mœurs du temps; d'ailleurs, ils sont pleins d'imagination et de vivacité.

On ne doit pas quitter la ville d'Angoulême, sans aller voir la belle et fameuse source de la *Touvre.* Elle est située à une lieue et demie de cette ville, et au bas d'un rocher sur lequel les anciens comtes d'Angoulême avaient un château qu'ils habitaient pendant la belle saison. Ce château fut détruit par les Anglais.

Cette source, par la beauté du site et

l'abondance de ses eaux, peut être comparée à celle qui est située près d'Orléans, et à la célèbre fontaine de *Vaucluse;* elle est très-profonde et forme en naissant une rivière assez considérable, qui porte bateau, mais qui n'est point navigable, à cause du grand nombre de rochers dont elle est fermée. Cette petite rivière, dont le cours est d'une lieue et demie, se jette dans la Charente, en un lieu appelé le *Gou*. Ses eaux sont toujours limpides, vives et froides. Elles étaient autrefois égayées par des compagnies de cygnes qui descendaient de ceux que les ducs d'Angoulême y avaient placés; ils se sont conservés long-temps, mais aujourd'hui, il n'en existe plus. Cette rivière abonde en poisson excellent, et surtout en truites. Ces circonstances ont fait naître cette description burlesque et ancienne qui représente cette rivière comme *pavée de truites, lardée d'anguilles, bordée d'écrevisses et couverte de cygnes.*

France.

En suivant les bords tortueux de la Charente, on passe par le bourg de *Jarnac*, situé sur la rive droite de cette rivière. Il est célèbre par son commerce en vins et en eaux-de-vie; mais il l'est encore plus par la fameuse bataille qui y fut donnée

France.

au mois de mars 1569, entre l'armée du parti protestant, commandée par le prince de Condé, et celle du roi, commandée par *Henri*, duc d'Anjou, frère de Charles IX.

Cognac est une ville avec un château sur la rive gauche de la Charente, célèbre par le commerce de ses eaux-de-vie. Sa situation est très-heureuse ; le château est vaste et accompagné de jardins, d'un parc magnifique et d'un étang d'une longueur extraordinaire. Le roi François I.er y naquit le 12 septembre 1494.

De l'Angoumois on passe dans la Saintonge. La rivière la plus considérable de cette province est la Charente qui sort de l'Angoumois, baigne les murs de Cognac, Saintes et Rochefort, et se jette dans l'Océan en face d'une petite île qui est à son embouchure, et qu'on appelle *Isle Madame*.

Le climat de cette contrée est en général doux et tempéré, mais communément malsain, surtout vers les bords de la mer. La cause de cette insalubrité provient de la quantité et de l'étendue des marais qu'on y trouve.

Ces marais, et particulièrement dans les environs de La Rochelle et de Rochefort, alimentent cependant une des grandes bran-

ches du commerce de ces cantons, par la beauté du sel qu'ils procurent en grande quantité, et par l'exportation que l'on en fait, surtout en temps de paix, dans les différentes places maritimes de l'Europe. France.

En s'avançant des bords de la mer dans les terres, le sol devient plus fertile. On y recueille d'excellens blés, des vins, des fruits et du safran en abondance. On y trouve également de bons pâturages, des bois, des eaux minérales, et des mines de fer en valeur. La terre y fournit aussi l'absynthe la plus estimée. Les huîtres de Marennes sont au nombre des objets de consommation recherchés par la délicatesse, et l'on en envoie par terre à grands frais à Paris.

Du reste, il n'est point en France, de pays plus avantageusement situé pour le commerce, puisqu'il possède deux ports magnifiques, l'un infiniment important pour le commerce, La Rochelle : l'autre avantageusement situé pour protéger ce même commerce par l'appareil des forces maritimes, Rochefort : le caractère des habitans les porte à tirer un grand parti de ce double bienfait de la nature et de l'art. Ils sont naturellement actifs, laborieux, intelligens,

France.

propres à la fatigue, et familiarisés avec les dangers de la navigation.

Saintes est située sur la rive gauche de la Charente. Du temps des Romains, cette ville était décorée d'un capitole, d'un amphithéâtre, d'un magnifique aqueduc, d'un arc de triomphe et de plusieurs autres antiquités, dont quelques-unes subsistent en partie, et d'autres en entier, telles que l'arc de triomphe.

Tant de monumens de la magnificence romaine, devinrent bientôt la proie des barbares du nord. Malgré leurs ravages, je crois qu'il est peu de villes en France qui contiennent un si grand nombre de ruines et d'antiquités de toutes les espèces.

L'aqueduc venait aboutir à l'endroit où est situé l'amphithéâtre; on en voit encore plusieurs restes, au village de Font-Couvert, à trois quarts de lieues de Saintes, dans un vallon. Ces restes consistent en arcades et en piles, dont plusieurs subsistent en entier, et beaucoup d'autres sont détruites ou tombées en ruines. Dans ce vallon, il y avait dix-sept arcades qui supportaient l'aqueduc, lequel se continuait dans la montagne, à la hauteur de laquelle on voit encore des puits ou espèces de regards

qui donnaient du jour dans ces conduits souterrains. France.

L'amphithéâtre offre des ruines imposantes. Son plan présente une éllipse, dont le grand diamètre a soixante-six toises trois pieds hors d'œuvre; et le petit, cinquante-quatre toises. L'arène dans œuvre, avait son grand diamètre de quarante toises, et son petit, de vingt-trois. Il paraît qu'il ne pouvait contenir qu'environ cinq mille personnes. On y voit encore les murs de refend, sur lesquels étaient appuyées les voûtes qui portaient les sièges circulaires. On y distingue les souterrains nommés *Cavea*, où l'on tenait renfermées les bêtes féroces que l'on faisait combattre dans l'arène, et le *Podium* où se plaçaient les sénateurs et les magistrats de la ville.

L'arc de triomphe est situé aujourd'hui sur le pont et au milieu de la Charente. On passe sous cet arc pour arriver dans la ville. Il présente deux portiques peu élevés, couronnés d'un entablement qui est surmonté d'un attique. Il est fondé sous un vaste soubassement, composé de pierres énormes, et qui forment aujourd'hui une des piles du pont.

On est convaincu que cet arc de triom-

[redacted] phe n'a point été élevé au milieu de la rivière, comme il s'y trouve depuis longtemps, mais qu'il l'a été sur l'une de ses rives; que la rivière ayant changé son lit, a miné beaucoup de terrain de ce côté-là, a coulé derrière cet édifice, et qu'enfin, par le changement continuel du lit de cette rivière, il s'est trouvé placé au même lieu.

France.

Ce monument, quoique conservé en entier, et quoique solide encore, a considérablement souffert du ravage du temps. Toutes les parties saillantes sont usées, écornées ou défigurées. On a bien de la peine à distinguer les différens membres d'architecture dont il était composé, ainsi que les pilastres qui décoraient les portiques.

La cathédrale de Saintes fut, dit-on, construite par les bienfaits de Charlemagne. On voit encore plusieurs parties de cet édifice, telles que la tour du clocher, qui semblent avoir triomphé des ravages des barbares et du temps, et s'être conservée dans sa construction primitive.

Saintes a été la patrie d'un homme rare par son génie, fort au-dessus de son siècle, et qui mériterait, dans celui-ci, d'être un peu plus célèbre. C'est Bernard Palissy,

établi potier de terre ou plutôt faïencier, dans cette ville. Cet homme, extraordinaire peut être mis au rang des plus grands hommes que la France ait produits. Il se distingua par une infinité de découvertes relatives à la chimie, à la physique et à l'histoire naturelle. Fontenelle dit qu'il était aussi grand physicien que la nature seule puisse en former. Il peignait sur verre ; il s'occupa beaucoup d'opérations chimiques, développa des vues fines sur la perfection de l'agriculture et sur l'histoire naturelle, et fut le premier qui osa dire que toutes les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles, dispersées tout-à-la-fois par la mer, dans les lieux où elles se trouvaient alors. Ce n'est pas la seule idée qui lui soit commune avec M. de Buffon. France.

Palissy avait l'élévation d'ame et la fermeté de caractère qui est propre aux hommes d'un vrai génie. Il disait souvent, en parlant de sa médiocre fortune et en faisant allusion à ses études et à son état de potier : *Je n'ai eu d'autres biens que le ciel et la terre.*

Comme il était calviniste, Henri III qui l'avait attiré près de lui, lui dit un jour, qu'il serait contraint de le livrer à ses en-

France. nemis s'il ne changeait de religion. Palissy lui fit cette réponse fière et digne de la grandeur d'un républicain : *vous m'avez dit, plusieurs fois, sire, que vous aviez pitié de moi ; mais moi, j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots*, je suis contraint, *ce n'est pas parler en roi : mais je vous apprendrai un langage royal, que les Guisarts, vous, votre peuple, ne sauriez contraindre un potier de terre à fléchir les genoux devant des statues.* On ignore l'époque de la mort de ce grand homme, mais on sait qu'il vivait en 1584, et qu'il avait alors soixante ans.

Le premier lieu que nous ayons vu en sortant de Saintes, est St.-Jean-d'Angely, sur la rivière de Boutonne, à cinq lieues de Rochefort. Vers l'an 768, Pepin le bref y fonda un monastère, et y déposa dit-on, la tête de St. *Jean-Baptiste.* Cette relique de St. Jean donna son nom au monastère et attira un si grand concours de dévots, qu'il se forma en ce lieu un bourg qui s'accrut successivement et devint une ville.

Les rois, les reines de France en grand nombre, les princes et ducs du royaume, et même des princes étrangers y sont ve-

nus en pélerinage, pour vénérer la tête de St. Jean-Baptiste, et y ont apporté des présens magnifiques. Plusieurs savans, tant ecclésiastiques que laïcs, se sont élevés contre la sainteté de cette relique qu'ils prétendent être très-apocryphe. La meilleure raison qu'on puisse en apporter, c'est de rappeler l'existence de sept à huit autres têtes de St. Jean-Baptiste qui sont également honorées dans diverses églises du monde chrétien.

France.

Brouage, à deux lieues de Rochefort, est une ville fortifiée, avec un port ou plutôt un havre, où les vaisseaux sont en sûreté. La mer et les marais qui l'environnent de toutes parts, en rendent l'accès presque impraticable. Le principal commerce de cette ville, consiste dans la grande quantité de sel que l'on retire des marais salans qui l'environnent et qui suffiraient seuls à l'approvisionnement de toute l'Europe.

Marennes n'en est pas éloignée. C'est une ville située près de l'embouchure de la Seudre dans l'Océan. Le territoire des environs est marécageux, ce qui n'empêche pas qu'on y recueille de bons vins dont on fait de l'eau-de-vie. Le sel qu'on retire des marais passe pour le meilleur de la France.

France.

Les huîtres vertes de Marennes, ont beaucoup de réputation, et sont fort estimées des amateurs.

Nous passâmes le petit détroit qui sépare l'*île d'Oléron* de la Terre Ferme. Cette île qui est considérable, est située vis-à-vis de l'embouchure des rivière de Seudres et de Charente. Sa longueur est de six lieues, et sa largeur moyenne de deux lieues : elle contient cinq bourgs, une ville et plusieurs hameaux. On y compte environ cinq à six mille habitans. Le territoire est fertile et produit du blé, du vin et du sel.

Le château du bourg, chef-lieu de cette île, est une petite ville située sur les bords de la mer, en face du Continent. Elle est fortifiée, et a une citadelle, toujours défendue par une garnison considérable. Cette ville, qui contient tout au plus quatre ou cinq cents maisons, est dans une situation fort agréable, et assez bien bâtie.

J'ai parcouru les environs de cette ville, et ils m'ont paru bien cultivés. Les habitans sont presque tous agriculteurs ou *sauniers*, c'est-à-dire livrés aux travaux de l'extraction du sel des marais.

A l'extrémité occidentale de l'île, qui est la partie la plus avancée dans la mer, est

la *Tour de Chassiron*. C'est un fanal qui sert à indiquer, pendant la nuit, aux navigateurs, l'entrée du *Pertuis d'Antioche*. On y entretient toutes les nuits deux réchauds de feu très-considérables, placés l'un au-dessus de l'autre. La double lumière qu'ils produisent, sert à faire distinguer cette entrée de celle de la Gironde, éclairée par le fanal de la tour de Cordouan, qui n'en est guère éloignée, et qui ne contient qu'un seul foyer. France.

Le Pertuis d'Antioche, est le passage ou entrée formée entre l'île d'Oléron et celle de Ré. Les lois maritimes, établies depuis long-temps dans cette île, dont les habitans passaient pour les meilleurs marins de toute la côte, ont été adoptées par toute la marine française, comme autrefois les Romains adoptèrent celles des Rhodiens. Ces lois furent faites par *Eléonore*, duchesse de Guienne, qui les nomma d'abord roles d'*Oléron*. Elles ont depuis été célébrées sous le nom de *jugemens d'Oleron*, et ont universellement servi à la police de mer.

Notre marche nous a conduits à Rochefort, ville située sur la rive droite de la Charente, à quatre lieues de l'embouchure

France.

de cette rivière dans l'Océan et à six lieues de la Rochelle. Mais tout y est neuf, presque toutes les maisons n'ont qu'un étage, et beaucoup d'entre elles n'ont qu'un rez-de-chaussée. Il y a cependant quelques beaux édifices, tels que l'hôpital et le bâtiment que l'on appelle l'intendance. Je ne parle que des bâtimens qui à proprement parler, appartiennent à la ville ; car ceux du port sont construits avec cette magnificence qui distingue les ouvrages de Louis XIV. Rien de plus beau en effet, que la corderie, la fonderie, la salle d'armes, l'arsenal et les magasins de la marine. Les rues de cette ville moderne, sont droites, larges, spacieuses et se coupent partout à angle droit. La place d'armes est grande et régulière, et ornée d'un double rang d'arbres sur ses quatre faces. La résidence de la marine militaire, rend le séjour de cette ville très-agréable pour l'étranger. Parmi les trois départemens de la marine, Rochefort passe pour celui où les officiers étaient censés tenir le plus grand état et où la dépense et le luxe se rapprochaient davantage de celui de Paris.

Quand on examine la situation de Rochefort, on remarque la nécessité où était le gouvernement français d'avoir un port

dans cette partie de l'Océan ; mais on est également effrayé des difficultés qu'on a été obligé de vaincre pour parvenir à le construire. Il a fallu dessécher des marais d'une étendue considérable, rendre leur fonds assez solide pour y construire sans danger, étancher les eaux qui sont presque partout, à peu de pieds de la superficie, rendre la Charente navigable jusqu'à son embouchure, pour des vaisseaux du premier rang; encore n'est-on parvenu qu'à moitié à cet avantage, car les vaisseaux en sortant de Rochefort, sont obligés d'aller prendre leurs vivres et leur artillerie à l'île d'Aix. Les sommes que l'on a dépensées pour obtenir ces résultats, dont on ne présente ici que les principaux, sont incalculables.

La rade de Rochefort est entre l'île d'Aix et le continent. Les vaisseaux viennent à cette île compléter leur armement, et en conséquence on avait eu le dessein d'y construire une petite ville, mais ce projet a été abandonné. Il n'y a donc que les magasins nécessaires, et un fort qui défend la rade de ce côté-là, tandis que la forteresse de *Fouras*, construite sur la côte, la protége sur l'autre bord. On a

France. également bâti différentes redoutes formées en échelons depuis Fouras jusqu'à Rochefort, et qui défendent le cours de la rivière, où il n'est cependant pas présumable que les vaisseaux ennemis essayent jamais de s'engager, surtout ceux du premier rang qui, garnis de leur artillerie, tireraient trop d'eau pour espérer d'y manœuvrer.

La présence de la marine militaire, fait l'unique richesse de Rochefort, qui n'a pas le moindre commerce, et ne peut guères en avoir par l'incompatibilité qui règne entre la marine marchande et la marine militaire : d'ailleurs il n'est pas bien certain qu'il fût avantageux que le commerce devînt florissant à Rochefort, cela ne pourrait guère s'opérer qu'au détriment de la Rochelle qui en est voisine; et en bonne politique, peut-être vaut-il mieux n'avoir qu'une ville de commerce puissante, que d'en avoir deux médiocres.

On ne respire pas un air bien pur à Rochefort; la privation des vents du nord, les nombreux marais qui environnent cette ville, et d'où s'exhalent des vapeurs malfaisantes, en rendent le séjour peu salubre. Les épidémies y sont fréquentes, surtout dans

dans les mois les plus chauds de l'année. La mauvaise qualité des eaux qu'on y boit, est un nouvel inconvénient pour la santé des habitans. France.

La curiosité nous appelait à la Rochelle, et ne nous a pas permis de prolonger notre séjour à Rochefort. Nous étions empressés de voir cette ville si long-temps fameuse par son commerce, que celui des pelleteries de l'Amérique septentrionale a rendu si brillante; dont la marine a produit de si grands hommes de mer; d'où sont sortis en partie de terribles aventuriers, connus sous le nom de Flibustiers, dont les exploits ont pendant de longues années porté la terreur dans les établissemens du nouveau monde: ce redoutable boulevard de la France si convoité par les Anglais, origine et cause de tant de guerres: une place d'armes signalée par tant de séditions, et que les discordes religieuses ont si souvent couvertes de cendres et de sang; ces murailles où l'airain des armées a si souvent gravé le despotime de Richelieu; cette ville enfin, où pendant tant de siècles le génie républicain et l'esprit de démocratie ne cessèrent de répandre cette inquiétude et cette fermentation qui d'un côté

France. enfante souvent des prodiges, mais qui de l'autre abandonne la vie des habitans aux alarmes, aux chagrins, et presque toujours à une misère irréparable.

La Rochelle est située sur l'Océan, à l'extrémité d'un petit golfe à douze lieues de Saintes et à six de Rochefort. Comme cette ville était démantelée, Louis XIV sentant son importance, la fit fortifier par M. de Vauban. Ces fortifications consistent en dix-neuf grands bastions et huit demi-lunes, entourés d'un fossé et d'un chemin couvert. Du côté du port, l'enceinte est fermée par une muraille épaisse, sur laquelle est un petit bastion; le reste est flanqué de tours rondes à l'antique, et les environs de la place sont défendus par plusieurs petits forts.

La place d'armes est magnifique, décorée sur trois faces de rangées d'arbres, qui forment une des plus agréables promenades de la ville. De cette place on découvre le port et la rade, ce qui ajoute encore à la beauté du coup-d'œil. Ce port, sans être grand, est parfaitement sûr. Les vaisseaux marchands peuvent seuls y entrer; les vaisseaux de guerre tirent trop d'eau pour jouir de cet avantage. Ce port est défendu par un



ouvrage à corne, garni de trois demi-lunes.

La place des Petits-Bancs est infiniment jolie, et ornée d'un fontaine, ainsi que la place d'armes. On avait incrusté sur les huit faces de cette fontaine, de grandes tables ou bas-reliefs de bronze, sur lesquels on avait représenté les principaux événemens du dernier siècle. De nombreuses inscriptions rappelaient d'une manière très-étendue, et en termes peu honorables pour les Rochelois, leur rébellion, leur réduction et leur capitulation. L'aspect de ces bas-reliefs déplaisait fortement aux habitans, et plusieurs fois des mouvemens avaient signalé le mécontentement qu'il leur faisait éprouver. En 1718, quatre-vingt-dix ans après le siége, ces tables de bronze disparurent dans une seule nuit; on prétendit que cet enlèvement avait été l'ouvrage de quelques bourgeois dont le patriotisme avait voulu venger la ville de cet affront. On ne fit cependant aucune recherche pour découvrir les auteurs de cette action hardie. Mais la vérité est que ce fut la cour qui les fit disparaître sécrètement, et que l'on feignit d'attribuer cet événement à des particuliers, pour sauver

France. à la fierté du gouvernement l'aveu d'une condescendance qui aurait pu le compromettre. On a remplacé ces bronzes par des morceaux de sculpture. On peut dire qu'en général, la Rochelle est une ville agréable. Des arcades qui règnent presque par-tout le long des maisons, et sous lesquelles on peut en tout temps, marcher à l'abri des intempéries de l'air, lui donnent un caractère particulier. Il me semble cependant que si la commodité y gagne, la gaîté, qui pour une ville se compose du mouvement, ne laisse pas d'y perdre beaucoup. Tout le monde circulant sous ces arcades, l'on dirait que les rues sont désertes.

Le commerce forme la principale activité de cette ville; il se fait presque tout par mer, et ses armemens et cargaisons sont ordinairement destinées pour les colonies françaises de l'Amérique. Ce commerce consiste en vins, en eaux-de-vie, chanvre, graine de lin et autres marchandises de l'Espagne, de la Hollande et d'autres pays étrangers dont la Rochelle est l'entrepôt.

L'île de Ré, située dans l'Océan, à quelque distance de la Rochelle, et à mille quatre cents toises de la Terre-Ferme, a

treize mille toises de longueur, sur trois mille quatre cents toises dans sa plus grande largeur, et environ trente mille toises de circonférence. A l'extrémité la plus occidentale, est un fanal appelé la *Tour des Balcines*. Le feu de ce fanal est formé de réverbères que l'huile alimente, et qui produit une grande lumière pendant la nuit. France.

Fin du cinquième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le cinquième Volume.

VOYAGE EN FRANCE.

Fin de la Table des Chapitres du cinquième Volume.





